

S. Bernard de Clairvaux

« Le Dernier des Pères de l'Eglise? »...

Introduction

Dans la Préface à la seconde Edition des « Oeuvres Complètes » de S. Bernard, édition datée de 1667, le grand érudit et bénédictin de S. Maur, Jean Mabillon, relevait que l'on se plaît souvent à désigner S. Bernard sous deux titres: « On l'appelle tantôt '**Le Docteur aux paroles douces comme le miel**' (*Doctor Mellifluus*), et tantôt '**Le Dernier**', mais non pas le moins remarquable, '**des Pères de l'Eglise**' (expression de Nicolas Lefèvre, précepteur de Louis XIII, le Juste). Mais Mabillon ajoute à ces deux titres un troisième, qu'il écrit en lettres grecques: *Theodidactos*, « le Disciple instruit Dieu » (cf. Préface, II, 23.26). Le Mauriste précisait encore:

« Tout ce que S. Bernard a écrit, est plein de la Doctrine des Pères . Quant à sa connaissance de l'Ecriture, on pourrait regarder ses écrits comme de véritables marqueteries d'Ecriture Sainte, tant ils sont émaillés d'expressions tirées de l'A. Et du N.T., mais si bien placées, si parfaitement encadrées, qu'on les croirait nées du sujet même ».

Sont appelés « Docteurs », ceux dont la Doctrine a mérité l'approbation publique de l'Eglise, particulièrement quand cette Doctrine est unie chez eux avec la sainteté de la vie. L'Eglise donne le nom de « Pères » à ceux de ses Docteurs que distinguent en même temps la sainteté, la science de l'Ecriture Sainte et de la Tradition, et l'antiquité. Et Geoffroy d'Auxerre, qui fut secrétaire de S. Bernard et écrivit les Livres III à V de la *Vita Prima*, dit de l'Abbé de Clairvaux:

« L'humilité du coeur l'emportait en lui sur l'élévation des titres » (*Vita Prima* III, 22).

Présentation de S. Bernard sous forme de Brève synthèse

*

I. Bibliographie indicative

- Jean Leclercq, "Bernard de Clairvaux", Desclée 1989
- "Invités aux noces"; Extraits de Sermons/Ct des Cts, traduits par Pierre-Yves Emery, Desclée 1979.
- "Lettres de S. Bernard"; Lettres choisies par Dom Jean Leclercq; Ecris des saints, Namur 1960.
- Etienne Gilson, "La théologie mystique de S. Bernard", Paris, Vrin 1934.
 - Pacificus Delfgaauw, "Saint Bernard, Maître de l'amour divin", Rome 1952.
 - « Introduction aux Oeuvres Complètes de S. Bernard », Editions du Cerf, SC 380 (+ 18 volumes parus à ce jour – mai 2009).

II. Repères biographiques

Voir, en annexe, la répartition en quatre phases dans les "Eléments chronologiques sur la vie et les oeuvres de S. Bernard".

III. Cinq textes pouvant illustrer ces repères biographiques

- *Vita Prima I, 3-4:*

"Tant qu'il vécut dans le siècle, il mena une vie extrêmement simple. Il aimait la retraite (*amans habitare secum*), fuyant les attroupements de personnes (*publicum fugitans*), admirablement réfléchi (*mire cogitativus*), obéissant et soumis à ses parents, aimable et bienveillant envers tous, simplement intériorisé et tranquille (*domi simplex et quietus*), rarement dehors, modeste au-delà de ce qu'on peut croire, n'aimant jamais beaucoup parler, pieux envers Dieu, lui demandant de le conserver pur dans son enfance; il était porté à la lecture des auteurs anciens afin d'apprendre par là à connaître Dieu dans les Ecritures Saintes; il fit en cela des progrès remarquables - comme nous le verrons plus loin - acquérant ainsi un très sûr discernement dans la découverte du sens de l'Ecriture"...

..."On était au grand jour de Noël, et selon la coutume, tout le monde se préparait aux vigiles solennelles de la fête, mais comme l'office de la nuit se prolongeait... , Bernard, la tête inclinée s'endormit un peu. Aussitôt, la sainte Nativité de l'enfant Jésus lui apparut, fortifiant sa tendre foi et ensemençant en lui les germes de la divine contemplation. Jésus lui apparut tel l'Epoux sortant de la tente nuptiale (cf. Ps 18, 6); il se montra à lui comme Verbe Enfant, né du sein de la Vierge Mère, beau entre tous les enfants des hommes (cf. 44, 3) ... ravissant l'enfant qui n'avait déjà plus rien d'enfantin. Il demeura persuadé que cette heure de l'apparition de l'Enfant Jésus fut pour lui, Bernard, l'heure de sa véritable naissance...Et ses prédications montrent qu'il n'est jamais plus persuasif et profond que lorsqu'il parle du mystère de la naissance du Sauveur. C'est aussi ce qui par la suite lui fit composer une série d'homélies à la louange de la Vierge Mère et de son Fils: ce fut l'une de ses premières oeuvres...dont le sujet est tiré des versets de l'Evangile selon S. Luc: 'L'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée'...et la suite" (cf. Lc 1, 26...).

- **RB 58, 1-17** (2 mois+4 mois+ 6mois = 1 an au Noviciat, puis accès possible à la profession solennelle).

- **Troisième Homélie sur Lc 1, 28. 42** (*Missus est*):

" 'Béni le fruit de ton sein' (Lc 1, 28), que Dieu a béni à jamais, et par suite de cette bénédiction, tu es bénie entre les femmes: un mauvais arbre ne peut porter en effet un bon fruit (cf. Mt 7, 18)... Pour toi, ô Vierge, il n'y eut ni précepte, ni conseil, ni exemple, et le seul enseignement tu le reçus de la grâce divine, de la Parole vivante de Dieu, qui se fit ton Maître avant de se faire ton Fils, et instruisit ton esprit avant de revêtir ta chair. C'est au Christ que tu consacres ta virginité, et tu ignores encore qu'un jour tu auras à lui consacrer ta maternité. Tu choisis d'être méprisée en Israël et d'encourir la malédiction des femmes stériles, afin de plaire à Celui à qui tu t'es vouée: et voici que la malédiction se change en bénédiction, voici que la fécondité récompense la stérilité.

8- Ouvre ton sein, Vierge, et prépare tes entrailles, car le Tout-Puissant doit y faire de grandes choses, et autant Israël t'aura maudite, autant te béniront les générations à venir. Ne vois aucune honte dans ta grossesse, puisqu'elle ne t'enlèvera pas ta virginité. Tu concevras sans péché. Tu seras enceinte mais sans les douleurs de l'enfantement que connaissent les autres femmes...; sans connaître l'homme, tu auras un fils. Et quel Fils! Tu seras la Mère de celui qui a

Dieu pour père. Le Fils de la lumière divine sera la couronne de ta chasteté. La Sagesse du coeur paternel sera le fruit de ton sein virginal. Courage donc, Vierge féconde, Mère au corps intact: bientôt tu ne seras plus maudite en Israël, ni comptée au nombre des femmes stériles. Et si, malgré tout, l'Israël selon la chair persiste à te maudire, non pour ta stérilité, mais par envie pour ta fécondité, souviens-toi que le Christ aussi porta la malédiction de la croix (cf. Ga 3, 13; Dt 21, 23), lui qui au ciel te bénit comme sa mère. Mais sur terre également tu seras bénie par l'ange, et toutes les générations terrestres te proclameront à juste titre bienheureuse. Tu es donc bénie entre les femmes, et béni le fruit de ton sein".

- **"Du devoir d'aimer Dieu"** (*De diligendo Deo*): Lettre XI aux Chartreux, Loi de Charité, les quatre degrés de l'amour (§§ 34-40):

"...On doit considérer comme charité véritable et sincère (*uera et sincera*), comme 'charité émanant d'un coeur pur, d'une conscience droite et d'une foi non feinte' (cf. 1 Tm 1, 5), cette charité-là qui nous fait aimer le bien du prochain autant que le nôtre. Car celui qui préfère son avantage, ou même qui ne cherche que cela, donne la preuve de ne pas aimer chastement le bien, puisqu'il l'aime précisément pour soi-même et non pour le bien. Un tel homme ne peut obéir à la parole du prophète: 'Rendez grâce au Seigneur car Il est bon' (Ps 117, 1). Certes il rend grâce, car il se peut que Dieu soit bon pour lui, mais ce n'est pas parce que Dieu est bon en Lui-même. Qu'il sache donc que s'adresse à lui le reproche du même prophète: 'Il te rendra grâce, quand tu lui auras fait du bien [*i.e.* quand tout ira bien pour lui]' (Ps 48, 19). Tel rend grâce au Seigneur à cause de sa puissance; tel lui rend grâce pour sa bonté à son égard; et, de même, tel lui rend grâce simplement pour sa bonté. Le premier est un esclave (*seruus est*); il craint pour soi. Le second est un mercenaire (*mercenarius*); il pense à soi. Le troisième est un fils (*filius*); il rapporte tout à son père (cf. Lc 19, 15-16.21; Lc 15, 17-19). Ainsi par crainte et intérêt les deux premiers agissent pour eux. Seule 'la charité' du fils 'ne cherche pas son intérêt' (1 Co 13, 4-5). C'est donc de cette charité-là, je pense, qu'on a dit: 'La loi du Seigneur est sans tache; elle convertit les âmes' (Ps 18, 8), car elle est seule, c'est certain, à pouvoir détourner le coeur humain de l'amour de soi et de l'amour du monde, et seule capable de l'orienter vers Dieu" (*De Diligendo*, §34).

- **"La grâce et le libre arbitre"** (§§ 1-3; 7-8; 21-28; 49):

"...Je faisais l'éloge de la grâce de Dieu en moi' (cf. Rm 5, 8)...

- Toi, que fais-tu donc, me dit l'un des assistants. Quel récompense espères-tu, si c'est Dieu qui fait tout?

- Que me conseilles-tu?

- 'Rends gloire à Dieu' (Jn 9, 24), me dit-il, de t'avoir gratuitement prévenu, éveillé, initié. Ensuite, vis de manière à montrer que les bienfaits reçus ne te laissent pas ingrat et que tu es digne d'en recevoir d'autres.

- ... Tu donnes un bon conseil, à condition que tu donnes également le pouvoir de le suivre...

Quant à moi, deux choses me sont nécessaires: être enseigné et être aidé... Celui qui me conseille par ta bouche doit nécessairement m'octroyer aussi, par son Esprit, le secours grâce auquel je serai capable de mettre en pratique ce que tu me conseilles. Voici que déjà, par un de ses dons, 'vouloir est à ma portée, mais je ne trouve pas la moyen d'accomplir' (Rm 7, 18). Et je n'ai pas non plus l'assurance d'y parvenir un jour à moins que Celui qui m'a donné 'de vouloir, ne me donne aussi d'accomplir selon son bienveillant dessein' (Ph 2, 13)...

... Que fait donc le libre arbitre? dis-tu. Je réponds d'un mot: il est sauvé. Ote le libre arbitre, il n'y a plus rien à sauver; ôte la grâce, il n'y a plus rien qui vienne sauver. Cette oeuvre du salut ne peut se réaliser sans l'intervention des deux: la grâce par qui elle est réalisée, le libre arbitre pour qui et en qui elle est réalisée. Dieu est "l'Auteur du salut" (Héb 2, 10), le libre arbitre en est seulement la sujet capable (*tantum capax*): nul ne peut donner le salut sinon Dieu; nul ne peut le recevoir sinon le libre arbitre. Donc, donné par Dieu seul au seul libre arbitre, le salut ne peut pas plus exister sans le consentement de celui qui reçoit que sans la grâce de Celui qui donne.

On dit par conséquent que le libre arbitre coopère à la grâce opérant le salut (cf. Ps 73, 12: [*gratiae*] *operanti salutem*) quand il consent, c'est à dire quand il est sauvé. En effet, consentir c'est être sauvé (*consentire enim saluari est*)...

Le consentement volontaire est... une disposition de l'esprit (*habitus animi*), libre de soi-même (*liber sui*). On ne le contraint pas, on ne l'arrache pas. Il est fait de la volonté, non de la nécessité... Où il n'y a pas volonté, il n'y a pas consentement... Il n'y a pas de consentement s'il n'est pas volontaire. Donc, où il y a consentement, il y a volonté. Par suite, où il y a volonté, il y a liberté. Voilà pourquoi, je pense, on l'appelle libre arbitre" (fin du §2).

IV. Trois Traités fondamentaux:

A. "Sur les degrés d'humilité et d'orgueil" (composé vers 1120)

Les trois degrés de vérité (§§1-8).

- connaissance de soi: humilité;
- compassion envers les autres: charité, amour du prochain (compassion);
- contemplation du Père et de son projet de salut par Amour (contemplation participée de celle de Jésus).

Ainsi, unis au Fils par la connaissance de la vérité qui est le Christ (Jn 14, 6), à l'Esprit, par l'amour et la compassion envers le prochain, au Père, par la contemplation de sa Miséricordieuse Bonté révélée par Jésus, nous grandissons sur l'échelle de l'humilité vers le Royaume (voir § 12: "La logique de l'amour").

1. Au lieu d'écrire sur l'humilité - comme on s'y attendrait -, Bernard préfère écrire d'abord sur la vérité, en considérant le Christ puisqu'il est la vérité (cf. Jn 14, 6), et le chemin qui, par l'humilité, mène à la vérité, lui le "doux et humble de coeur" (cf. Mt 11, 29).

Le Christ, vérité pour l'homme

"Je vais donc parler des degrés d'humilité, que S. Benoît nous a donnés non pas à compter, mais à monter. Je vais d'abord essayer de montrer où ils nous conduisent, pour que l'appât de la récompense rende l'ascension moins pénible. Le maître de la route nous montre en effet la peine de cette route, et la récompense de cette peine: 'Je suis le chemin, la vérité et la vie' (Jn 14, 6). Le chemin c'est l'humilité qui conduit à la vérité. L'humilité est peine, la vérité est fruit de la peine. D'où sais-je, diras-tu, qu'il parle de l'humilité, quand il dit: 'Je suis le chemin' sans rien préciser? Voici qui est plus clair: 'Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur' (Mt 11, 29). Il se propose donc comme exemple d'humilité, comme modèle de douceur. Si tu l'imites, tu ne marcheras pas dans les ténèbres, mais tu auras la lumière de la vie (Jn 8, 12). Qu'est-ce que la lumière de la vie, sinon la vérité? Elle illumine tout homme venant en ce monde (cf. Jn 1, 9), et montre où est la vraie vie. Aussi après avoir dit: 'Je suis le chemin et la vérité', il ajoute, 'et la vie', comme pour dire: 'Je suis la route qui conduit à la vérité; je suis la vérité qui promet la vie; je suis la vie que je donne'. 'Car, la vie éternelle, dit-il, c'est qu'ils te connaissent, toi, le Dieu vrai, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ' (Jn 17, 3). C'est comme si tu lui disais: je vois la route, qui est l'humilité; je désire le fruit, la vérité. Mais que faire si la route est trop peineuse pour que je puisse arriver à la récompense que je désire? Il répond: 'Je suis la route, c'est à dire le viatique qui te soutiendra le long de la route'. Il crie donc à ceux qui doutent et ne croient pas: 'Je suis la vérité'; à ceux qui montent déjà, mais se fatiguent: 'Je suis la vie' ".
("Sur les degrés d'humilité", § 1).

Bernard parle donc dès le début de son "Traité" du Christ: l'union au Christ, voilà ce qui importe. Par elle se réalise l'union de l'homme à Dieu; là est l'avenir de l'homme, sa finalité:

parvenir à "la pleine stature du Christ" (Ep 4, 13) par qui l'on connaît Dieu (cf. Jn 17, 3). **Le Christ est donc la route qui conduit à la vérité pour la vie.** "Je suis la vie que je donne", fait dire à Jésus, Bernard. Le Christ est vérité sur Dieu et vérité sur nous-mêmes.

2. Les degrés d'orgueil

Après cette considération sur les trois degrés de vérité, Bernard en vient à discerner ce qui lui fait obstacle. C'est ce qu'il désigne par le mot de *curiositas* (la "curiosité" associée dans la Sermon aux clercs "Sur la Conversion" à la *cupiditas* et à la *uanitas*) et qui est un constituant majeur de l'orgueil; c'est l'équivalent de ce que Blaise Pascal appelle, dans les Pensées, le "divertissement", ou l'attrait inconsideré du monde conduisant à l'indifférence par rapport à Dieu: on oublie Dieu et on se fuie soi-même.

Bernard fait usage de la paranomase: l'emploi de jeux de mots antithétiques rapprochés l'un de l'autre (misère et miséricorde, montée et descente, puis remontée). Invitation pressente à "revenir à son coeur" (*reddire ad cor*): "Tu trouveras plus dans ton coeur que dans mon codex" (c'est à dire dans mon Traité).

L'humilité est ainsi présentée comme la véritable connaissance de soi, par rapport à Celui qui est la vérité: on quitte la "curiosité" pour prendre le chemin de l'humilité (c'est la "conversion"), et l'on entre progressivement dans l'agir de charité qui est "récompense de cette vérité reconnue en Christ". Donc, la connaissance de soi (humilité) conduit à la charité (compassion envers autrui) qui ouvre à la contemplation du Mystère du Père des miséricordes.

En conclusion, Bernard propose cette trilogie: par la connaissance de soi, on est uni au Fils (humilité); par l'amour de compassion, on est uni à l'Esprit-Saint (vie selon l'Esprit: cf. Rm 8 et 1 Co 13); par la contemplation, on est uni au Père (contemplation à la manière de S. Paul).

L'Incarnation, école de miséricorde

"Notre Sauveur a voulu souffrir pour savoir compatir, devenir misérable pour apprendre à avoir pitié; si bien que de toutes ses souffrances il apprit non seulement comme le dit l'Ecriture, l'obéissance (cf. He 5, 8), mais aussi la miséricorde. Non qu'il l'ignorât auparavant, lui dont la miséricorde est de toute éternité et pour l'éternité (cf. Dan 7, 18; Sir 42, 21); mais ce qu'il savait par nature de toute éternité, il l'a appris dans le temps par expérience.

Mais, peut-être te semble-t-il choquant que je parle du Christ, Sage de Dieu, apprenant la miséricorde? Celui par qui tout a été fait, pouvait-il, à un moment quelconque, ignorer quelque chose de ce qui est? Surtout que le passage de l'Épître aux Hébreux cité comme argument peut s'entendre en un autre sens acceptable, le mot 'il a appris' ne se référant pas à la Tête, au Christ en personne, mais à son corps qui est l'Eglise. Le sens serait alors: par tout ce qu'il a souffert en sa Tête, il a appris l'obéissance en son corps (cf. Col 1, 18) ...

Je ne nie pas que ce sens soit exact. Mais l'autre interprétation semble corroborée par un certain passage de l'Épître: 'Ceux qu'il vient aider, ce ne sont pas les anges, ce sont les fils d'Abraham. Il lui fallait devenir en tout semblable à ses frères, pour être dans leurs relations avec Dieu, un grand prêtre miséricordieux' (He 2, 16-17)...

Je ne vois pas quel meilleur sens on pourrait donner à ces paroles, sinon qu'il a voulu souffrir et être tenté, et communier à toutes les misères humaines 'hormis le péché' (He 4, 15), ce qui est 's'assimiler en tout à ses frères' (He 2, 17), afin d'apprendre par l'expérience même à avoir pitié et à compatir à ceux qui, comme lui, souffrent et sont tentés.

Par cette expérience, je ne dis pas qu'il est devenu plus savant, mais qu'il apparaît plus proche. Ainsi les pauvres fils d'Adam, dont il n'a pas eu honte de faire ses frères et d'appeler tels, n'hésiteront pas à lui confier leurs infirmités: il peut les guérir comme Dieu; il le veut comme proche parent; il les connaît comme ayant passé par là. C'est pourquoi Isaïe l'appelle 'homme de douleurs et familier de la faiblesse' (Is 53, 3). Et l'Apôtre: 'Nous n'avons pas un pontife incapable de compatir à nos infirmités' (He 4, 15). Et il ajoute la raison pour laquelle il en est capable: 'Car il a été tenté en tout, pour nous être semblable, hormis le péché' (He 4, 15)". - "Sur les degrés d'humilité", §§ 6-8 .

B. Seconde partie du Traité

Bernard établit alors un contraste fortement marqué entre la descente dans l'orgueil et la montée vers Dieu par l'humilité. Un exemple nous est donné de cette chute dans l'illusion orgueilleuse à travers le portrait plein d'humour et de finesse psychologique du "moine vantard" dont S. Grégoire le Grand est peut-être l'inspirateur [voir "*Moralia in Iob*", 8, 53-54 (cf. SC 32, pp.17-19)].

Caricature du vantard

"Celui qui se vante, comme étant au-dessus des autres, tiendrait en déshonneur de ne pas faire quelque chose de plus que les autres, montrant qu'il est plus avancé que tous les autres. Ce que recommande la règle commune du monastère ou les exemples des anciens (cf. RB 7, 55) ne lui suffit donc pas. Cependant il ne s'applique pas à être plus méritant, mais à le paraître; il se donne de la peine, non pour mieux vivre, mais pour en avoir l'air, afin de pouvoir dire: 'Je ne suis pas comme le reste des hommes' (cf. Lc 18, 11). Il se félicite davantage pour un jeûne qu'il fait pendant que les autres mangent, que s'il jeûnait sept jours avec tout le monde. Une seule oraison particulière lui semble plus favorable que la psalmodie de toute la nuit. Tout en mangeant, il jette les yeux d'une table à l'autre, se lamente d'être vaincu s'il en voit un qui mange moins que lui, et commence à se soustraire cruellement à lui-même ce qu'il avait cru devoir s'accorder comme nécessaire; car il craint plus le tort fait à sa gloire que les tiraillements de la faim. S'il en voit plus maigre ou plus pâle que lui, il estime n'avoir rien fait; il n'a jamais de repos. Ne pouvant voir lui-même quelle mine il offre aux regards, il contemple ses mains et ses bras, se palpe les côtes, se tâte les cuisses et les reins: selon qu'il sentira ses membres plus ou moins faibles, il devinera la pâleur ou la coloration de son visage. Il est vaillant pour toutes ses entreprises personnelles, paresseux pour les exercices communs. Il veille dans son lit, dort au choeur; et après avoir somnolé toute la nuit à matines pendant que les autres chantaient, il reste seul à l'oratoire quand les autres se reposent dans le cloître. Il crache, tousse; de son coin, ses gémissements et ses soupirs viennent remplir les oreilles de ceux qui sont assis dehors. Or, ces choses qu'il fait seul, mais qui ne mènent à rien, font grandir sa réputation parmi les frères qui manquent de jugement et qui naturellement jugent selon ce qu'ils voient au dehors, mais ne discernent pas l'intention. Ils canonisent le malheureux, et par là le jettent dans l'illusion".

("Sur les degrés d'humilité", § 42)

C. La contemplation finale des deux miséricordes

Le Traité s'achève par la mise en rapport de la miséricorde éternelle de Dieu dont le Verbe était rempli, et la miséricorde temporelle du Verbe fait chair qu'il dût "apprendre" (cf. He 5, 8). L'ineffable logique de l'amour marque le point final.

L'ineffable logique de l'amour

"Comprenant que le Christ a en une seule personne deux natures, l'une selon laquelle il a toujours été, l'autre selon laquelle il a commencé d'être, et que selon son être éternel il connaît toujours toutes choses, mais que selon son être temporel il a fait l'expérience dans le temps d'une multitude de choses, pourquoi hésiter à avouer ceci: aussi bien qu'il a commencé d'être dans le temps, fait de chair, il a commencé à connaître les misères de la chair; à les connaître selon ce mode de connaissance qu'enseigne la défaillance de la chair - genre de science que nos premiers parents avaient la sagesse et le bonheur d'ignorer. Pour l'acquérir, il leur a fallu passer par la faute et le malheur! Mais Dieu leur Créateur, à la recherche de ce qui avait péri, a eu pitié et a poursuivi son oeuvre: miséricordieusement, il est descendu jusqu'où ceux-là étaient misérablement tombés. Ce qu'ils souffraient à bon droit pour avoir agi contre lui, il a voulu l'expérimenter en lui-même, non certes par le même mouvement de curiosité, mais par une

charité admirable; et non pas pour rester ensuite malheureux avec les malheureux, mais pour devenir miséricordieux et délivrer les malheureux. Il devint, dis-je, miséricordieux, non de cette miséricorde qu'il possédait déjà, bienheureux de toute éternité, mais de celle qu'il a trouvée dans notre vêtement de chair, en traversant lui-même la misère. Alors, l'oeuvre d'amour paternel qu'il avait commencée avec la première miséricorde, il l'a achevée avec la seconde; non que la miséricorde d'un Dieu ne pût suffire; mais parce qu'à nous elle ne pouvait suffire sans la seconde miséricorde, celle de l'Homme-Dieu. Les deux sont nécessaires, mais c'est la seconde qui est la plus adaptée. **O ineffable logique de l'amour!** Comment pourrions-nous imaginer d'admirable la miséricorde d'un Dieu que la misère n'a pas formée?" (*ibidem*, § 12).

V. Second Traité fondamental: "**Du devoir d'aimer Dieu**" (*De Diligendo Deo*; date: 1126, ou 1132/1135 pour Paul Verdeyen).

Ce Traité sur l'Amour de Dieu a été demandé à Bernard par le cardinal-diacre Aimeric, chancelier (Secrétaire d'Etat) de l'Eglise romaine. Notre Abbé, par une formule de modestie, se dit "appelé abbé de Clairvaux", et s'étonne que le cardinal lui demande des *quaestiones* (un "exposé sur un problème théologique"), alors que dans de précédentes correspondances il n'est demandé à Bernard que des *orationes* (des prières "prescrites par la profession monastique").

Il va cependant y répondre de son mieux, tout en affirmant son incapacité, faute de talent...

"Vous voulez donc apprendre de moi pourquoi et dans quelle mesure il faut aimer Dieu. Je vous répons: la cause de notre amour de Dieu, c'est Dieu même; la mesure, c'est de l'aimer sans mesure". (Cette réponse se trouvait déjà formulée presque dans les mêmes termes par Sévère de Milève, ami de S. Augustin: 'Quand il s'agit de l'amour de Dieu, on ne prescrit aucune mesure, car la mesure qui y fait loi est d'aimer sans mesure')

...Il y a deux raisons d'aimer Dieu pour lui-même: d'abord parce que l'on ne peut rien aimer avec plus de justice; ensuite parce que l'on ne peut rien aimer avec plus d'avantage. (Et lequel est le plus important)... Je donnerai dans les deux cas la même réponse: je ne trouve absolument aucune autre cause valable d'aimer Dieu sinon Dieu même"...

Le plan du Traité:

1. Réponse au cardinal Aimeric

A. Pourquoi doit-on aimer Dieu?

- Situation des chrétiens (1)
- Situation des infidèles (2-6)
- L'amour de l'Eglise pour Jésus (7-15)

B. Dans quelle mesure faut-il l'aimer?

- Aimer Dieu sans mesure (16-17)

C. La récompense de l'amour

- Dieu est lui-même la récompense (17)
- L'insatiable convoitise humaine (18-20)
- Dieu seul peut combler le coeur humain (21-22)

2. Les quatre degrés de l'amour

A. L'homme s'aime lui-même pour lui-même (amour de soi et amour du prochain: 23-25)

B. L'homme aime Dieu pour soi (26)

C. L'homme aime Dieu pour Dieu (26)

D. L'homme s'aime lui-même pour Dieu. Déification et résurrection des corps (27-33)

3. Lettre aux Frères de Chartreuse

- A. Trois manières d'aimer: l'amour de l'esclave, du mercenaire, et du fils (34)
- B. La charité, loi du Seigneur (35)
- C. La loi de l'esclave, du mercenaire et du fils (36-38)
- D. Les quatre degrés de l'amour. La résurrection générale (39-40).

Quelques remarques d'ensemble

- L'insertion de la Lettre aux Chartreux en XII, 34-40 s'est faite après 1132. D'où la reconnaissance de la valeur de cette Lettre par Bernard lui-même alors qu'il atteint une période de maturité. Il y reconnaissait l'expression juste de sa pensée et de son expérience.
- **Ce Traité est le premier document monastique sur l'Amour.** Bernard donne le ton à ce qui suivra: l'Amour de Dieu et l'amour courtois (du siècle) s'opposent et s'influencent mutuellement (voir "L'amour des lettres et le désir de Dieu", par Dom Jean Leclercq).
- Le ton du Traité est profondément biblique: un témoignage du fait que "Bernard parle Bible" (P. Dumontier). La nature de l'Amour de Dieu et sa révélation ne peuvent venir que de Dieu même: "Il nous a aimés le premier", dit S. Jean (1 Jn 4, 10). Deux textes bibliques nous le confirment, dès le début du Traité: 1 Co 13, 5 ("La charité ne cherche pas son intérêt" mais celui de Jésus Christ); et Ps 18, 8 ("La Loi du Seigneur est sans tache; elle redonne vie"). L'amour désintéressé n'est pas entaché d'égoïsme. Seule cette loi de l'amour rétablit la juste relation de l'homme à Dieu: non plus celle d'un esclave envers son maître, ni du mercenaire envers celui qui l'engage, mais d'un fils par rapport à son Père. De la crainte se fait alors le passage à l'amour qui bannit la crainte' (1 Jn 4, 18).
- Le propre de cette loi nouvelle c'est de "convertir les âmes en les faisant agir volontairement", volontiers, par décision libre. Elle a pour nom "l'Amour", qui est Dieu même. La loi relie (*lex colligit*). Cet Amour est constitué de relations subsistantes en Dieu même: Mystère d'unité dans la différence: tel est l'amour qui doit se réaliser entre personnes humaines, "à la manière de la Trinité" (*a modo Trinitatis*).
- Le Don de Dieu, l'Esprit-Saint, nous fait agir librement. C'est pourquoi, le joug de cette loi est léger: "L'Esprit de liberté est accordé dans la suavité". Aux justes, dit S. Paul, aucune loi n'est imposée (*Iustus, non lex posita*: 1 Tm 1, 9); non que les justes soient "sans loi"; mais ils ne sont plus "sous la Loi".

Conséquences

1. Cette charité parfaite chasse la crainte (la peur d'un jugement de condamnation: cf. 1 Jn 4, 18; RB 7, 67)
2. En l'homme délivré de la peur, la charité remédie au désordre: "Il a mis de l'ordre dans la charité en moi" (Ct 2, 4: *ordinavit in me caritatem*). "Quand, par la grâce de Dieu, on aura pleinement atteint cet état, le corps et tous les biens du corps ne seront aimés qu'à cause de l'âme, l'âme à cause de Dieu, mais Dieu le sera pour Lui-même" (*Dil.n°38*).

Remarque

On a souvent, arbitrairement, accusé Bernard de mépriser le corps humain. Nous trouvons là au contraire une appréciation positive du "corps et de tous ses biens" (*ibidem*, n°38):

- La charité doit s'enraciner en notre condition charnelle pour la pénétrer de l'Esprit et conduire tout notre être à son épanouissement dans la gloire.
- Cela se réalise selon quatre degrés qui, gravés avec persévérance et humilité, oriente toute la vie chrétienne vers la joie parfaite - *Dil. n°39*:

"...Puisque nous sommes charnels' (cf. Rm 7, 14) et que nous naissons du désir de la chair (cf. Jn 1, 13), il est inévitable que notre convoitise ou notre amour (*cupiditas uel*

amor) 'commence par la chair'. Si la convoitise est bien dirigée, elle progressera par des degrés qui lui sont propres, sous la conduite de la grâce, et 'parviendra finalement à son achèvement sous l'action de l'Esprit' (Ga 3, 3), car ce qui paraît en premier lieu, ce n'est pas l'être spirituel, mais l'être animal; le spirituel ne vient qu'ensuite' (1 Co 15, 46). Et 'il faut que nous portions d'abord l'image de l'homme terrestre, puis celle de l'homme céleste' (1 Co 15, 49). Donc, **en premier lieu l'homme s'aime lui-même pour lui-même**: il est chair, et il ne peut rien goûter en dehors de lui-même. Quand il voit qu'il ne peut subsister par lui-même, il commence à chercher Dieu par la foi et à l'aimer, comprenant que Dieu lui est nécessaire. Ainsi, **dans ce second degré, l'homme aime Dieu, mais pour soi-même et non pour Dieu**. Cependant, une fois que, par intérêt, il commence à le vénérer et à le fréquenter par la méditation, la lecture, la prière, l'obéissance, il entre dans sa familiarité; peu à peu et graduellement, Dieu se fait connaître et ensuite il communique la douceur de sa présence. **Ainsi, pour 'avoir goûté combien le Seigneur est doux' (Ps 33, 9), l'homme passe au troisième degré, de sorte qu'il aime Dieu non plus pour soi-même mais pour Dieu**. Bien sûr, on reste longtemps à ce degré, et je ne sais si un homme en cette vie arrive à atteindre parfaitement **le quatrième degré, celui où l'homme s'aime uniquement pour Dieu**¹. Libre à certains de l'affirmer s'ils en ont fait l'expérience; pour moi, je l'avoue, cela me semble impossible. Cela se produira certainement, quand 'le serviteur bon et fidèle aura été introduit dans la joie de son Seigneur' (Mt 25, 21) et sera 'enivré de l'abondance de la Maison de Dieu' (Ps 35, 9). . D'une façon merveilleuse, il s'oubliera soi-même, il cessera définitivement de s'appartenir et il se transportera tout entier en Dieu; 's'attachant désormais à Dieu, il deviendra un seul esprit avec lui' (1 Co 6, 17)..."

- La "nécessité de la chair" (*carnis necessitudo*, n°40) sera finalement transformée, absorbée qu'elle sera dans l'amour spirituel et immergée "dans un fleuve de joie" (cf. Ps 45, 5).

Conclusion

Le "devoir d'aimer Dieu" est en consonance avec l'anthropologie contemporaine et l'éthique:

1. Bernard parle, sous le mode du désintéressement, de la gratuité de l'amour qui engendre la gratitude (cf. Merleau-Ponty, Paul Ricoeur, et Emmanuel Lévinas: « l'homme, responsable de tout », « otage pour les autres »): "il s'agit d'aimer Dieu de tout son être".
2. La valeur du corps est honorée, jusqu'à l'affirmation (n°30) que "C'est à bon droit que cette âme ne veut pas trouver sa perfection sans le corps, car elle comprend qu'en chacun de ces états il est à son service pour le bien". L'itinéraire de transformation vers la perfection de l'amour se fera ainsi: du "s'aimer soi-même pour soi" au "s'aimer soi-même pour Dieu".

VI. Troisième Traité fondamental: "De la grâce et du libre arbitre"

Ce traité de jeunesse, extrêmement bien construit et philosophiquement pensé, tout en restant proche de l'Écriture, aborde la question fondamentale en anthropologie de "la nécessité de la grâce" pour atteindre à la ressemblance de Dieu, avenir de l'homme. Il s'agit pour parvenir à cette fin de **"consentir à Dieu librement"**.

¹ Cette longue attente au troisième degré semble s'opposer à ce que Bernard dit au n°27-28 de l'expérience mystique dont il a été le témoin et le sujet: "O amour saint et chaste! O attachement d'exquise douceur! O intention de la volonté qui se veut pure et clarifiée, d'autant plus clarifiée et pure qu'il ne s'y mêle plus rien qui ne soit propre; d'autant plus exquise et douce que tout ce qu'on ressent est divin! **Être ainsi touché, c'est être déifié** (*Sic affici, deificari est*). Il faut se souvenir que le n°39 fait partie de la Lettre antérieurement écrite aux Chartreux en 1124/25. Le quatrième degré de l'amour correspond - cela semble évident - à une grâce mystique passagère ("à peine l'espace d'un moment", n°27).

A. Situation

- Datation: le Traité a été rédigé peu de temps après celui "Sur les degrés d'humilité et d'orgueil" et après la Lettre 11 aux Chartreux, donc entre 1125 et 1128.
- Plan: on pourra se reporter à celui proposé par Sr Françoise Callerot dans l'Édition des SC (393) p.181 sous la forme d'un "**schéma en symétrie concentrique**":

A. Introduction (1 et 2): l'h. est "**capable de Dieu**"(2)

B. Mérite et triple liberté (3-15)

C. Ordination de la volonté (16-20)

D. Liberté en Adam (21-25)

E. Le Christ, Puissance et Sagesse de Dieu (26-27)

D'. Liberté: image et ressemblance (28-35)

C'. Examen de la volonté en cas de pressions passives ou actives; elle reste toujours affranchie de la nécessité (36-41)

B'. Mérites et triple oeuvre de Dieu (salut par grâce; mérites créés par Dieu et plénier consentement de l'h; plénitude de liberté de l'h. dans une totale dépendance de Dieu - 42-49)

A'. Conclusion (50-51): L'h. est fait pour "**participer à Dieu**"(51).

- Titre: il est emprunté à S. Augustin dans sa réponse à Pélage négateur de la nécessité et de la primauté de la grâce dans l'effective réalisation du salut. Dieu a l'initiative en tout, et rien ne se fait sans le libre consentement volontaire de l'h. "être à sauver".
- L'expression "libre arbitre: comment l'entendre?
"Libre" renvoie à une libre capacité de choix de la part de l'homme qui, par nature, est affranchi de la nécessité; "arbitre" rappelle que l'homme, doué de raison a le devoir de conscience de juger et de se déterminer dans l'acte qu'il va poser: libre arbitre équivaut à libre consentement après jugement de la raison.
- Sources: la source principale du Traité est S. Paul dans l'Épître aux Romains (surtout ch. 5 à 8) où est présenté le salut dans le Christ (le Christ est au centre du schéma concentrique ci-dessus). Bernard n'ignore pas les grands "Commentaires" de l'Épître aux Rm, ceux d'Origène, surtout, et celui de son ami, Guillaume de S. Thierry. Trente citations de Rm (dont 10 tirées de Rm 8) ont été dénombrées. C'est une indication qui nous ouvre à la méthode théologique de Bernard: il part de l'Écriture, et en vérifie le fait à travers sa propre expérience de vécu chrétien en Église, la Communauté croyante.

B. Contenu du Traité

- Une idée maîtresse: **l'homme est une créature noble**, revêtu de dignité et de noblesse (*dignitas, nobilitas*):

"Une triple liberté nous a été proposée: à l'égard du péché, de la misère et de la nécessité. Cette dernière nous a été conférée par la nature dans la création; nous sommes restaurés dans la première par la grâce; celle nommée entre les deux autres nous est réservées dans la patrie.

Qu'on appelle donc 'première' la liberté de **nature**, 'seconde' la liberté de **grâce**, 'troisième' celle de **vie** et de **gloire**. Premièrement, en effet, nous avons été créés pour jouir d'une volonté libre et d'une liberté volontaire, création noble pour Dieu; secondement, nous retrouvons la forme de l'innocence, 'création nouvelle dans le Christ' (cf. 2 Co 5, 17); troisièmement, nous sommes élevés à la gloire, création parfaite dans

l'Esprit. La première liberté a donc beaucoup d'honneur, la seconde davantage encore de vertu, la dernière est le comble de la joie"... (n°7).

- Si l'être humain possède un caractère de noblesse (*nobilitas*), c'est parce qu'il a été créé par Dieu "à son image et à sa ressemblance" (Gn 1, 26).

1. "A l'image de Dieu", en vertu de sa nature même:

- sa volonté possède la liberté (cf. n°28), liberté de nature qui le distingue des animaux et des plantes, le rend semblable à Dieu, Source de toute liberté, et aux anges, créatures spirituelles, libres elles aussi.

- Cette liberté de nature est inamissible (elle ne peut être enlevée, ni perdue par le péché; cf. n°9, 11-12, 32). Elle subsiste dans la vie éternelle, et même...en enfer (cf. n° 13-14).

- "Libre" et "arbitre": deux termes pour désigner cette liberté de nature; **libre**, parce que capable de choisir et de consentir volontairement ou de ne pas consentir; **arbitre**, parce que capable de prendre une décision morale (ce qui le différencie de l'instinct). Donc, le libre arbitre permet de **choisir** et de **connaître** (cf. n°3-4) pour s'engager vers le bien. Par cette double faculté de connaissance et de décision, l'homme est libre par rapport à la nécessité (*eimarménè* des grecs, et le *fatum* des latins: ce destin implacable qui violente l'homme pour l'entraîner là où il ne voudrait pas aller, et auquel il ne peut résister). L'homme est ainsi "à l'image de Dieu", naturellement libre. Sa nature est un don.

2. "A la ressemblance de Dieu"...

Ce supplément ajoute un surcroît à l'image (cf. n°16-18) qui permet à ces dons naturels d'atteindre Dieu et de trouver en Lui leur achèvement. Cette grâce de la ressemblance affranchit notre liberté naturelle. Elle est "liberté de grâce" (en cette vie), et "liberté de gloire" (dans l'éternité) - voir n°6. Mais en cette vie, liberté de grâce et liberté de gloire peuvent être perdues (voir n°21 et 28).

L'agir de cette grâce de la ressemblance est double:

a) le libre conseil, restauré par le Christ en l'homme, permet à ce dernier de choisir le bien, facilement; il le guide et lui donne la sagesse (capacité de goûter la saveur de ce qui est bien et de s'en réjouir (n°11). Il libère du péché, donne pouvoir sur le démon et sur le mal qui est en nous (n°7 et 20), courage dans la peine (n°13-14), et compassion.

b) Le libre bon plaisir, (ou libre complaisance), confère la liberté d'agir avec joie, libère de la misère, fait éprouver le bonheur à accomplir ce qui est bien. Le chrétien, devenu fils par adoption, devient l'objet de la bienveillance (*eudokia*) du Père, comme le Christ et en lui. Cette *eudokia* est participation à l'Amour trinitaire.

3. Double conséquence pratique

a) La grâce de la conversion à Dieu ne peut pas venir que de l'Incarnation rédemptrice (n°27; 32; 37). Le Verbe fait chair re/forme l'homme à son image et ressemblance (n°32-33).

b) L'ascèse est l'occasion providentielle d'exercer son "consentement volontaire" à tout ce que Dieu fit, veut, et fait pour le salut du monde (n°49).

Conclusion

- Bernard est un théologien pratique; en faisant de la **théologie biblique**, il vise toutes les catégories de chrétiens.

- **Etre sauvé, c'est consentir volontairement et librement.**

- Il redonne confiance à l'homme qui peut s'en remettre totalement au Christ Rédempteur de l'homme (*Redemptor hominis*; Encyclique de J.P.II).

- Sa vision contemplative est toujours trinitaire, à cause de quoi son anthropologie revêt un caractère d'authenticité et d'équilibre parfait; son anthropologie est saine, équilibrée.

- Il conviendrait d'ajouter à l'étude du Traité "Sur la grâce et le libre arbitre une relecture des Sermons 81 et 82 sur le Ct des Cts, afin de montrer la nouvelle et ultime approche de Bernard sur la considération de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (Serm./Ct 81, 11). Cela nous permettra aussi de découvrir que Bernard, à l'exemple des « Premiers Pères », n'est pas monolithique dans ses appréciations; sa pensée est évolutive, se précise au cours des ans, au fur et à mesure des expériences vitales accomplies, et de sa relecture de La Parole de Dieu :

L'âme est proche du Verbe "par une double affinité de nature": la simplicité de l'être et la perpétuité de vie. Le retour à la ressemblance impliquera une "conversion de la volonté", car "là où il y a volonté, il y a liberté" (voir Serm./Ct 81, 7).

Ainsi, y a-t-il comme une **trilogie de l'âme** en ces trois constituants que sont: **simplicité, immortalité et libre arbitre** (81, 9).

Mais, à la simplicité s'est ajouté, par l'éloignement et l'oubli de Dieu, la duplicité; à l'immortalité (de l'âme), s'est jointe la mortalité (du corps). Et la liberté première, de nature, s'est couverte "comme d'un double manteau": certes, la créature douée de volonté est toujours revêtue de liberté, mais son comportement servile lui impose "la tunique de la nécessité" (cf. Serm./Ct 82, 5):

"La duplicité du coeur ne supprime pas la simplicité innée; la mort volontaire du péché ou la mort inévitable du corps n'abroge pas l'immortalité; et le libre arbitre n'est pas détruit par la servitude volontaire. Ces maux adventices ne supplantent pas les biens naturels: ils s'y additionnent; ils les défigurent sans pourtant les anéantir; ils y jettent le trouble sans les mettre en fuite. Ainsi, l'âme devient-elle dissemblable à Dieu, et à elle-même"...

La persistance de la similitude entre l'âme et le Verbe demeure cependant (Serm./Ct 82, 7). Et l'espérance de retrouver la ressemblance totale vient de ce que, par l'appel de la grâce, l'âme se tourne vers le Verbe (*ibidem*, n°7). La finale du n°8, pleine d'espérance, sera reprise au début du Serm./Ct 83, 1:

" 'Qui aime le mal hait son âme' (Ps 10, 6). Otez donc le mal , qui rend l'âme partiellement dissemblable à Dieu, et il n'y aura plus qu'union d'esprit (cf. 1 Co 6, 17), vision réciproque, amour mutuel. Car, la perfection une fois établie, tout ce qui est partiel sera banni, afin que s'instaure entre Dieu et l'âme, un amour pur et accompli, une connaissance plénière, une vision totale, une union solide, un lien indissoluble, **une ressemblance absolue**. L'âme alors connaîtra comme elle sera connue (1 Co 13, 10-12); elle aimera comme elle sera aimée; et l'Epoux considérera son épouse avec joie, se sachant connu comme il connaît, aimé comme il aime, lui, N.S.J.C., béni dans les siècles des siècles" (Serm./Ct 82, 8).

VII. Un Traité/Sermon spécial: "Aux Clercs, sur la CONVERSION"

Présentation: Historique du Sermon et Thème principal

On estime que le Sermon prononcé par S. Bernard aux Etudiants en théologie se préparant au sacerdoce (Clercs), rentre - selon Dom Anselme Le Bail - dans la catégorie des Traités sur la Charité (*De Caritate*), par sa note spécifique de "Traité sur les degrés de perfection" réalisée par la Conversion. Celle-ci, en effet, entre dans la préparation de l'homme à l'action divinisante de Dieu.

C'est aussi sous cet angle d'approche, que le Sermon célèbre de S. Bernard aux Clercs de Paris prend toute sa valeur et permet d'en saisir l'intelligence, c'est à dire de la bien comprendre.

Nous avons là un Traité complet des Degrés d'ascension de l'homme vers Dieu par le moyen de la mise en pratique des Béatitudes (cf. Mt 5). Ce parcours ascétique et mystique est en fait une CONVERSION.

1- Historique:

Geoffroy d'Auxerre est un témoin précieux, puisqu'il fut un auditeur de ce Sermon; il se laissa touché et se convertit, "par cette Parole, en un instant, en un clin d'oeil" - nous dit-il au Livre IV de la Première Vie de S. Bernard (*Vita Prima*). Devenu plus tard secrétaire de l'Abbé de Clairvaux, il racontera les circonstances de cette prédication comparable à une "pêche miraculeuse" puisque 21 Clercs quitteront leur projet cléricale pour suivre Bernard à Clairvaux; Geoffroy était l'un d'eux.

S. Bernard se trouvait à l'époque de la Toussaint 1139 en voyage d'affaires ecclésiastiques vers le Nord de la France; il devait passer par Paris. Il est sollicité par l'évêque de Paris, Etienne de Senlis de prendre la parole devant les Etudiants (Ecole N.D., Saint-Victor, Montagne Ste Geneviève). Avec ces jeunes en formation cléricale, se trouvent des Maîtres enseignants (Pierre Lombard (entre autres), des membres du Clergé en fonction.

Ce Sermon fut prononcé très probablement le Jour de la Toussaint, 1er novembre 1139, comme l'a confirmé le présentateur et traducteur de l'édition des SC, Jürgen Miethke (Introd. p. 308), donc avant le Synode de Sens de 1140, où les "thèses" de Pierre Abélard seront condamnées, et qui se tint à la Pentecôte 1140. D'ailleurs, nulle trace dans le Sermon de prises de position anti-abélardiennes, ni d'opposition systématiques entre théologie monastique et théologie scolastique. Manifestement, le Sermon a été conçu sans prendre en compte le conflit de Sens.

Peut-être, vu sa longueur, s'est-il étendu sur deux jours. Nous ont été conservées quatre éditions anciennes, échelonnées dans le temps: deux versions courtes et deux versions longues. Le texte bref s'arrête au § 32, après l'évocation des deux premières béatitudes. Sur les deux versions longues, le texte le plus récent, dont les §§ 32 à 40 ont été écrits à Clairvaux et de la main de Bernard au moment de Noël, a la faveur de tous les éditeurs modernes: c'est le texte retenu par Dom Jean Leclercq dans l'édition des SBO: le support scripturaire des Béatitudes se poursuit jusqu'à la fin de l'exhortation du prédicateur. Ce texte est donc considéré comme "la version définitive" (J. Miethke).

2- Thème et contenu

Le Traité/Sermon esquisse de façon très évocatrice le cheminement vers Dieu de l'âme qui se

convertit. Le chemin de la conversion pourrait se résumer ainsi: "**se connaître soi-même dans le livre de la conscience**".

Esquisse du Plan qui sera détaillé plus bas:

- Brève introduction (§ 1), toute centrée sur la Parole de Dieu, qui part de Luc 11, 28 ("Bienheureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent") pour s'achever, après six autres citations, sur cette véhémence exhortation: "Convertissez-vous, fils des hommes!" (Ps 89, 3). Cet Exorde s'organise selon le schéma suivant:

Verbum Domini → *Voluntas Domini* → *Conuersio nostra* → *Vita cum Domino*
(La Parole du Seigneur) (La volonté du S.) (Notre conversion) (Vie avec le Seign.
dans le Royaume de D.)

L a conscience est la voix de Dieu à l'intérieur des âmes. Il convient donc d'entendre "cette voix de Dieu, magnifique et puissante, qui ébranle les déserts (cf. Ps 28, 4), débusque les repaires, secoue la torpeur des âmes" (*Illa uox magnificentiae et uirtutis, deserta concutiens, secreta discutiens, torporem excutiens animarum*).

- Prise de conscience par l'âme humaine de sa situation "loin de Dieu", nécessitant une "rentrée en soi" (§§ 2-11).
- Réflexion sur la vie avec Dieu et pour Dieu, après le constat de désordre des puissances de l'âme; réflexion dynamisée par l'écoute des Béatitudes (§§ 12-31).
- Partie parénétiq ue vibrante et véhémence, à l'adresse des clercs non-convertis dans le monde.
La Parole de Dieu est l'instrument nécessaire et indispensable pour opérer le "retournement vers Dieu".

Ce Sermon est donc bien "**un Traité total du perfectionnement de la Charité, par le travail de la Conversion**" (Dom Anselme Le Bail).

Plan détaillé

Exorde: La Conversion, volonté de Dieu signifiée par la Parole, et vie de l'homme.

Première Partie:

Sermon à l'adresse de tous les Clercs, étudiants ou en fonction (§§ 2- 31).

Préliminaires de la Conversion: l'attention à la conscience; cinq considérations:

- III. La conscience, jugement divin par l'âme elle-même (§ 3).
- IV. Les données du jugement par le remords (§ 4).
- V. Les difficultés de la rentrée en soi pour se juger (§ 5).
- VI. Le jugement après la mort: fait de la conscience fixée (§ 6).
- VII. L'exercice de l'attention à sa conscience (§ 7).

L'Oeuvre de la Conversion: le constat du désordre dans la structure de l'homme implique la mise en oeuvre de la Conversion (§§ 8-11). La remise en ordre exigera l'ordonnement des puissances de l'âme (mémoire, intelligence, volonté), selon les Béatitudes.

A- Les considérations de la **Raison**

- Les Béatitudes fondamentales (1ère et 2ème): § 12.
- La vanité des "béatitudes" de la terre: §§ 13-15.

- La mort et le reste des biens: §§ 16-17.
- La rigueur des jugements de Dieu: §§ 18-19.
- Le devoir des oeuvres de miséricorde: §§ 20-21.

B- La Conversion de la **Volonté**

- Les trois componctions (larmes, douceur, piété), et la 3ème Béatitude: §§ 22 à 25.
- La volonté de tout bien et la 4ème Béatitude: §§ 26-27.

C- La purification de la **Mémoire**

- La purification par l'absolution: plus d'imputation écrasante: § 28.
- Les oeuvres de miséricorde, et la 5ème Béatitude: § 29.

D- Conversion et Contemplation

- La condition de la Contemplation et la 6ème Béatitude: § 30.
- La condition de la filiation divine et la 7ème Béatitude: § 31.

Deuxième Partie:

Sermon à l'adresse des Clercs en fonction (§§ 32-40).

- La vocation sacerdotale signifiée par deux Béatitudes (celles des "coeurs purs" et des "pacifiques": § 32.
- La vie chrétienne des prêtres: les six premières Béatitudes: §§ 33-38.
- Les Béatitudes propres aux prêtres: °la 7ème (les "pacifiques"): § 39.
°la 8ème (les "persécutés pour la justice": § 40.

*

I- Préliminaires de la Conversion: l'Attention à la Conscience (§§ 3-7)

"Prévaricateurs, revenez à votre coeur!" (*Redite, praevaricatores ad cor* - Is 46, 8).

Cette citation d'Isaïe orchestre bien toute cette démarche préliminaire à la Conversion. La "rentrée en soi", l'attention à la voix divine, voix de la conscience, est la condition nécessaire et la disposition opportune à la Conversion.

Cette voix de Dieu qui se fait entendre dans la conscience est le commencement de l'interpellation de Dieu à l'âme qu'il veut ramener à Lui. Trois termes expriment son intention de remettre l'âme en face d'elle-même: non seulement Dieu rappelle (*reuocans eos*) "ceux qui accomplissent le retour à leur coeur", mais Il les ramène (*reducens*) et les met en face d'eux-mêmes (*statuens contra faciem suam*).

Bernard exhorte donc à l'attention à la conscience:

V. La conscience, en effet, est le jugement divin par l'âme elle-même (§§ 3-4).

La conscience est ici considérée comme le jugement qui suit l'action. La raison sert là de juge et de "vicaire" de Dieu; et la conscience et la communication à la raison de la voix de Dieu et de sa lumière (*uox et radius lucis*). L'âme est capable de voir en juge d'elle-même et d'entendre son jugement, à l'image du Fils de Dieu qui est la Parole et la Splendeur du Père.

L'âme peut donc se connaître elle-même.

De quoi se compose le tribunal? Du "Livre de la conscience" (*conscientiar liber*), l'histoire triste d'une vie consignée dans la mémoire, celle-ci constituant "la personne de l'homme continué" (A. Le Bail). L'âme est contrainte 'à se regarder en face' (Ps 49, 21), et, "pressée de tous côtés par ses pensées ennemies comme par des appariteurs furieux (des juges d'instruction), elle est alors condamnée à être jugée à son propre tribunal". Comment supporter un tel jugement de la raison et de la mémoire? Impossible de pouvoir se regarder ainsi sans remords, sans trouble (cf. Ps 41, 7), sans confusion... , l'âme jugeant et étant jugée (*inspiciens et inspecta*).

Les actes du jugement seront énumérés après, dans l'appel de l'expérience personnelle: instruction, accusation, jugement, sentence...

"N'espère pas m'entendre dire ce que a raison surprend ou reprend dans ta mémoire, ni ce qu'elle y juge ou y condamne. Applique-toi à l'écoute intérieure, regarde avec les yeux du coeur et tu apprendras par ta propre expérience ce qu'il en est. 'Personne en effet ne sait ce qui est dans l'homme sinon l'esprit de l'homme qui est en lui' (1 Co 2, 11). Si l'orgueil, si l'envie, si l'avarice, si l'ambition ou toute autre peste de même sorte s'y sont dissimulés, il pourra difficilement se soustraire à un tel examen. Si la fornication, si la rapine, si la cruauté, su quelque malhonnêteté ou une faute quelconque y sont accueillies, **le coupable lui-même n'échappera pas à ce juge intérieur et il ne pourra nier devant lui.**

Sans doute a-t-il bien vite passé tout ce prurit d'une jouissance contraire au bien, et l'attrait du plaisir s'est tout entier dissipé en un instant: mais il a imprimé dans la mémoire comme des traces amères, mais il y a laissé d'immondes empreintes. Car dans cette réserve, comme dans une sentine, toute l'abomination s'est déposée, et toute l'ordure s'est déversée. Enorme volume où tout cela a été inscrit, et du stylet même de la vérité!"...

2- L'universalité et la permanence du remords (§ 4)

Le remords de la conscience est une donnée personnelle. Bernard en a rappelé les deux modes de manifestation: le rappel par la Parole et la lumière qui en résulte. Il invite maintenant à s'y conformer (voir texte ci-dessus).

Trois vices - peut-être propres aux clercs - sont nommés: l'orgueil, l'avarice, l'ambition. Quatre sortes de péchés s'y adjoignent: la fornication, la rapine, la cruauté, la fraude.

La persistance du remords ressort de la fidélité de la mémoire en ce domaine: le désir du plaisir passe, la jouissance dans la volupté passe, et l'amertume du remords demeure. La mémoire bourrelée de remords est comparée à l'indigestion d'un estomac surchargé. Bernard emprunte d'autres comparaisons aussi crues: l'habit souillé, la lèpre contractée. **Véhémente invitation à remettre la paix dans sa conscience.** Et c'est du travail...; celui de la conversion en actes.

3- Les difficultés d'écouter les jugements de la conscience (§ 5).

Entendre est facile. Ecouter est difficile... Ce fait provient d'une obstination dans la volupté, alors que la douleur en est la suite inéluctable. Cette obstination provient de l'engourdissement de la raison (*rationis deliberatione sopita*), et de la dissimulation du danger du châtement: en sorte, d'une stupidité intérieure, d'une insensibilité au vrai.

"Faut-il donc s'étonner si l'âme ne sent pas sa propre blessure quand, oublieuse de soi et tout à fait absente d'elle-même (*absens sibi*), 'est partie pour un pays lointain' (*in longinquam regione*; cf. Lc 15, 13)? Mais viendra le jour où, 'revenue en elle-même' (Lc 15, 17), elle saura quelle cruauté l'a poussée à tirer de ses propres entrailles de quoi saisir une proie dérisoire...des mouches, à l'exemple des araignées"...

4- Le jugement de l'homme après la mort, par sa conscience (§ 6).

Saint Bernard enseigne que le jugement après la mort, n'est pas une sentence de Dieu venant de l'extérieur (*ad extra*), mais le fait même de la conscience (jugement de Dieu d'ailleurs), fixé pour l'éternité dans son propre jugement.

"Quiconque ne sera pas rentré en lui-même avant la mort charnelle demeurera nécessairement en lui-même pour l'éternité. Mais quel lui-même?...La faute pourra toujours être punie, mais jamais expiée... C'est justice assurément qu'un châtiment éternel s'abatte sur une faute ineffaçable; et la substance de la chair ne disparaîtra pas pour éviter qu'en même temps ne s'achève la souffrance de la chair. Voilà des maux, mes frères, dont se garde celui qui y prend garde. Mais celui qui n'en tient pas compte y tombe".

Le corps suit l'âme, et prend la ressemblance de l'âme en l'éternité.

5- L'exercice de l'attention à la conscience (§§ 7-8).

..."Il nous est assurément profitable de 'rentrer en notre coeur' (Is 46, 8); c'est là 'le chemin par où nous montre le salut' celui qui appelle les pécheurs avec une tendre sollicitude. Et ne regrettons pas d'éprouver pendant ce temps-là la morsure de ce ver intérieur"...

C'est l'exercice de la vertu de pénitence, et le commencement de la conversion.

"L'exercice de la Présence à Dieu", selon l'expression de Dom Godefroid Belorgey (voir "Sous le regard de Dieu"). Cet exercice a ses peines et ses consolations. L'attention à la voix de la conscience fait ressentir la morsure du remords, ce ver rongeur. Mais, qu'il morde! et il mourra de sa morsure: "Qu'il ronge notre pourriture durant cette vie afin qu'en la rongant il la détruise et en soi lui-même également détruit; qu'en l'entretenant on ne le rende pas immortel!... Bien des consolations allègent les tortures qu'infligent les reproches de la conscience. Dieu est bon: 'Il ne supporte pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces' (1 Co 10, 13), ni que ce ver ne sévisse outre mesure".

Et puis, l'aisance dans le combat augmente avec l'exercice. Toutefois, la vertu de pénitence doit être active et effective. Deux componctions sont proposées par Bernard:

- l'appel à la rentrée en soi;

- et l'appel à la conversion (le sentiment de sa profonde misère devant

la "sentine" - l'image revient souvent - de ses fautes). Cependant cette componction n'est sincère que si on ferme les fenêtres du mal, et u'on commence la bonne mise en ordre de la maison:

"Tu as péché, arrête!" (*Peccasti, quiesce*: interprétation de Gn 4, 7 - dont le texte hébreu est corrompu - par la Vieille Version Latine, VI)). En d'autres termes: déjà la fosse qui déborde infecte toute la maison de sa puanteur intolérable; à quoi bon vidanger tant que les saletés pénètrent encore, à quoi bon, tant que tu n'as pas renoncé à pécher, faire pénitence?...Ferme les fenêtres, obture les accès, bouche avec soin les trous et ainsi tu pourras, sans laisser passage à de nouvelles ordures, éliminer les anciennes". (§ 8).

II- L'oeuvre de la Conversion: mise en ordre des puissances de l'âme (§§ 8b à 31)

A- Le Désordre dans la structure de l'homme non-converti (§§ 8b-11)

S'ouvre ici un sommet du talent littéraire de S. Bernard. A la manière des jeux des 'mystères' au Moyen Age, notre auteur va personnifier les puissances de l'âme humaine (Raison, Mémoire, Volonté) et les fait s'affronter et dialoguer au cours de quatre scènes extrêmement suggestives. Les cinq sens joueront le rôle du peuple protestataire.

En guise de Prologue, un Récitant annonce l'Edit de Conversion promulgué prématurément par l'homme de bonne volonté, mais encore ignorant du "labeur de la Conversion"...

La première scène présente les cinq sens protestataires qui s'en prennent à l'homme de bonne volonté. La seconde scène se situe dans le réduit occupé par la volonté: les sens lui assènent leurs véhéments reproches. La troisième associe protestataires et volonté pour déverser leurs plaintes devant la raison: la volonté la morigène et s'engage à maintenir ses droits propres. Cela va provoquer le 'réveil' de la raison assoupie qui va tenir conseil: cela fera l'objet de la quatrième scène.

Le Prologue:

La voix de Dieu s'est faite entendre: "Tu as péché? Cesse de pécher!" (*Peccasti? Quiesce!* - cf. Gn 4, 7). L'homme de bonne volonté - un peu naïf -, s' imagine qu'il lui suffit d'en répercuter l'ordre à ses membres pour qu'il soit obéi... Chaque sens reçoit son mandement: le jeûne est prescrit à la "gueule", les oreilles devront se fermer aux paroles enjoleuses, les yeux sont invités à ne pas céder à la curiosité, les mains apprendront - plutôt que d'accaparer - à faire l'aumône; l'ivrognerie (la "crapule", *crapula*) sera interdite. Notre homme pensait la conversion facile; il va déchanter...

Première scène: La véhémence plainte des sens (§ 9a).

Après la loi promulguée (voir Prologue), les sens font opposition: "Voilà une nouvelle religion!" Mais qui pourra annuler le mandement? La volonté qui revendique l'autorité sur les sens, alors qu'elle est paralysée par les envahissantes concupiscences auxquelles elle s'est livrée. Le libre arbitre s'en trouve devenu "captif". La volonté ne choisit plus librement.

L'homme de bonne volonté ressort troublé de ces altercations.

Seconde scène: Pétitions des sens à la volonté (§ 9b).

"La bouche déplore le régime de sobriété qu'on lui impose et qui s'oppose aux plaisirs de l'ivresse. L'oeil gémit des larmes prescrites et de l'effronterie proscrite; pendant que les sens poursuivent sur le même sujet, la volonté se redresse et s'emporte avec véhémence: 'Est-ce un rêve que vous racontez-là, ou des fables?' Alors la langue, saisissant l'occasion offerte, se plaint: 'Non, dit-elle, c'est bien cela que tu as entendu: moi aussi, j'ai reçu l'ordre de renoncer à dire des fables et des mensonges, et à ne rien proférer maintenant qui ne soit sensé et indispensable'".

Troisième scène: La Volonté morigène la Raison (§ 10).

Il est tracé de la Volonté un portrait peu édifiant: celui d'une vieille femme (*uetula*) en furie: vêtements déchirés, cheveux en désordre, poitrine dénudée, plaies écorchées, "infectant l'air de son haleine fétide et de ses cris. Elle se rend dans la demeure de la raison, mais comme par incursion.

Elle commence sa sermon en forme de procès sur des clauses de contrat de mariage. La Raison est ici "l'homme rationnel" (*homo rationalis*), l'homme en tant que désireux d'être régi par le principe rationnel. La Volonté, en décrépitude, prétend garder, en vertu du libre arbitre, la maîtrise des sens et leur régence tout en les faisant servir à ses aspirations voluptueuses. Elle va parler "en

maîtresse de maison" dans un long discours:

- C'est d'abord une plainte qui met en cause la fidélité de la Raison aux clauses du mariage entre Raison et Volonté: "Jusqu'ici, tu as condescendu à mes douleurs, à mes exigences; tu prétends maintenant rognier sur ma dot, comme si elle était exagérée"... Tu sais pourtant les services qui me sont dûs".

S. Bernard s'en tient ici à son principe anthropologique du principat de la volonté dans l'homme. Donc, le désordre n'est pas là.

- Le désordre se trouve dans les exigences non fondées d'une Volonté déchuë: "Si tu m'enlèves ce serviteur (le corps) que reste-t-il? Dans ma langueur malheureuse tu ne m'as laissé que lui... Si maintenant, la malignité de cette terrible maladie qui de trois manières me torture, a peut-être pu te quitter, ce n'est pas le cas pour moi. Mais oui, je suis marquée par la volupté, la curiosité, l'ambition... Pas d'endroits sains en moi, des pieds à la tête... Et-ce bien toi qui essaies de me ravir cette maigre consolation que je mendie de tous côtés?" Elle se retire indignée et furieuse, en ajoutant: "Je tiens bon et je tiendrai longtemps" (*Teneo, inquit, et longumque tenebit* -Stace, poète latin du 1er siècle).

- Ce désordre dans l'aspiration de la volonté s'étend donc aux sens. La Volonté énumère devant la Raison la part de services qu'elle attend des sens. Elle revendique donc :

- pour la satisfaction de sa **curiosité**, le vagabondage des pieds et les regards tout azimut;
- pour sa **volupté**, la jouissance des dégustations et le libre usage de la sexualité du corps (*fauces et obscena corporis*).
- pour sa **vanité**, l'ouïe et la parole harmonieusement unie pour provoquer sa louange. La Raison étant la grande aide en ce domaine...
- Quant à la main, elle sera au service de ces trois précédents "caprices". "Plaise que le corps fut oeil et dégustation!"

- La Volonté n'entend donc pas céder son principat sur les puissances de l'homme.

Quatrième scène: La Raison en son Conseil va discerner (§ 11).

Un curieux effet de cette altercation va se produire: les vexations de la Volonté amènent la Raison à mieux comprendre l'enjeu de la situation: "A la raison elle-même, la vexation apporte la compréhension" (*Iam uero rationi ipsa uexatio dat intellectum*) - Is 28, 19).

C'est donc le moment crucial où l'homme intérieur commence à percevoir l'ampleur du désordre; et il comprend, par le fait même, l'ordonnancement de la nécessaire restauration. La Raison tient donc Conseil: trois désordres fondamentaux sont recensés:

- désordre dans la **mémoire**, réceptacle de tout acte bon et mauvais;
- désordre dans les **sens**, fenêtres toujours ouvertes;
- désordre dans la **volonté** qui, certes garde son primat sur les puissances mais qui est encore dominée, et doit donc encore de libérer de cette domination.

D'où vient la cause de ce désordre? De l'âme elle-même, viciée par le corps et par le mauvais usage de sa liberté.

Bilan: La mémoire est infectée; la volonté infecte. Dès lors, l'homme intérieur qui revient à l'état éveillé, perçoit l'ordonnancement de la Conversion: remise des puissances à leur juste place pour accomplir leurs fonctions propres; discipline du corps rebelle pour qu'il se soumette aux puissances ordinatrices du juste comportement.

B- L'ordonnancement des puissances (Raison, Mémoire, Volonté) selon les Béatitudes: §§ 12 à 21.

1- Les considérations de la Raison qu'elle suggérera à la Volonté (voir § 22, début).

Elle tire ces considérations de l'esprit qui a retrouvé son dynamisme grâce à l'impact de

l'Esprit de Dieu qui parle à l'esprit de l'homme: elle appréciera alors la juste valeur des choses, en fonction de la fin de l'homme, se mettant à l'écoute de la voix de Dieu dans les Béatitudes. Pourtant, ses considérations ne seront pas accueillies comme elle l'escomptait. Sur cet échec de la Raison, la Volonté elle-même va se laisser toucher et entrer, elle aussi, en conversion (§§ 23-30).

a) Les Béatitudes fondamentales: pauvreté d'esprit et douceur de coeur (humilité) - § 12.

Pour S. Bernard, la conversion est une progression dans les Béatitudes.

- Première Béatitude: "Heureux les pauvres de coeur, car le Royaume des cieux est à eux" (Mt 5, 3). Elle doit d'entendre dans le sens de l'humilité. Le constat de sa misère va porter l'homme désireux d'entrer en conversion, à mettre toute sa confiance dans la miséricorde de Dieu. "C'est là le dessein de Dieu: qui se déplaît à lui-même plaît à Dieu, qui hait sa propre demeure, sordide et misérable, en vérité sera invité à la demeure de gloire, 'demeure non faite de mains d'homme, mais éternelle, dans les cieux' "(2 Co 5, 1).

Et Bernard de préciser: "Ce n'est pas la misère, c'est la miséricorde qui rend heureux, mais le lieu où elle habite (*sedes*), c'est la misère. Du moins, la misère peut rendre heureux si l'humiliation mène à l'humilité et la nécessité à la vertu" (idée reprise de S. Jérôme dans le *Contr. Rufinum* 3, 2).

- Seconde Béatitude: "Heureux les doux car ils auront la terre en héritage" (Mt 5, 4).

La terre de l'homme, pour S. Bernard, ce sont les sens et les passions (cf. Serm./Toussaint, I, 9; et Serm./ Calendes de Nov. II). Le champ d'action de cette Béatitude est la domination et la bonne gestion des sens et des passions. La volonté, dans l'homme spirituel, est l'Eve de l'homme. La pratique de ces deux premières Béatitudes porte au détachement des vaines et éphémères béatitudes du monde.

b) Vanité des béatitudes de la terre (§§ 13 à 15).

Le dénombrement et la description de ces vanités terrestres devaient captiver l'auditoire des Etudiants, très avides de ces réalités. Le concept de conversion est quelque peu laissé à distance, mais l'art oratoire de Bernard s'y déploie admirablement pour circonscrire les dangers qui se présenteraient à vouloir retarder la conversion:

"Sans retard, ragaillardisé par ces paroles (cf. § 12), et jugeant aussi cette conduite plus aisée, l'homme (et sa Raison), bien qu'avec timidité, s'approche et s'évertue à calmer cette vipère furieuse (la Volonté). Il dénonce les séductions de la chair, met en cause les consolations frivoles du monde, infimes et viles, d'ailleurs fugaces et pernicieuses à tous ceux qui s'y complaisent".

Suivent une série de séductions dangereuses: la volupté de la bouche, la luxure, les spectacles (dont étaient friands les Etudiants de Paris), la gloire du monde (la recherche des honneurs et des promotions flatteuses), vanité des biens terrestres (avec ses conséquences: travail dans l'acquisition, inquiétude dans la possession, regrets dans la perte).

Conclusion: toutes ces "béatitudes terrestres" trompent l'homme sur sa condition et sur sa dignité. Par opposition au sort malheureux du "prodigue" (cf. Lc 15), la dignité de l'homme se résume dans l'oeuvre de la Création et dans l'oeuvre de la Rédemption.

c) La considération de la mort et des seuls biens qui demeurent après elle: les oeuvres bonnes (§§ 16 et 17).

Deux considérations nouvelles qui limitent la part de beauté et de recherche de jouissance de ses biens: **la mort** (§ 16) qui est le lot de tous, certaine et indéterminable; **l'après la mort**: les oeuvres bonnes ou mauvaises que nous aurons accomplies; l'homme est un semeur, tout au long de sa vie.

d) La considération du Jugement qui décèle tout (§§ 18-19).
 - Dieu voit tout et juge tout, "Lui, le Juste Juge" (cf. 1 Co 4, 3-4).
 - Le démon pose des embûches pour savoir et pour accuser (§ 19a).
 - Le Christ-Homme voit et Juge; Lui, la Lumière confondra les ténèbres et "toutes les obscénités commises dans le secret" (§ 19b).

e) Exhortation aux bonnes oeuvres (§§ 20-21).

Les considérations de la Raison se poursuivent sous forme de conclusions pratiques:

- Il y aura sélection des appelés aux noces (reins ceints et lampes allumées).
 - Les poissons pris dans le filet seront aussi triés: invitation aux Clercs à ne pas se prévaloir de leurs titres.

- Les quatre vertus cardinales apportent une cohérence incontournable au message des paraboles: nous avons besoin de Force contre les assauts du péché; nous avons besoin de Justice "pour faire le bien"; de nous exercer à la Prudence "pour ne pas encourir le même blâme que les vierges folles (cf. Mt 25, 2.12); nous avons besoin de vivre avec Tempérance pour ne pas entendre la même sentence que ce malheureux riche qui n'avait pas eu d'égards vis à vis de Lazare (cf. Lc 16, 25).

Toutes ces paraboles confirment l'exigence des oeuvres bonnes, car "l'âme qui aura péché mourra (cf. Ez 18, 20); le rameau qui n'aura pas produit e fruit, sera coupé; la vierge qui n'aura pas fait provision d'huile sera exclue des noces; et qui aura été comblé de biens en cette vie n'aura que tourments dans la vie à venir".

Conclusion:

Telle est la remise en ordre de la Raison dans l'oeuvre de la conversion. A ce propos, S. Bernard nous a invités à toute une méditation sur "les fins dernières" qui, assurément, a dû toucher les Etudiants Clercs de Paris.

2- La conversion de la Volonté (§§ 22 à 27).

Après que la Raison ait exposé ses considérations à la Volonté, la question se pose: **Que fera la Volonté?** "Heureux alors celui dont la volonté se sera inclinée et aura consenti à la direction de la raison: 'La crainte la fécondera, et, réchauffée par les promesses célestes, elle enfantera un esprit de salut' (Allusion à Is 26, 17-18). Mais peut-être la volonté se montrera-t-elle rebelle et obstinée, incapable de ne rien supporter, et encore plus détestable après les avertissements reçus, plus intraitable après les menaces, plus irritables après les caresses"... "Jusques à quand devrai-je vous supporter? Vos Sermons n'ont aucune prise sur moi! (Mt 17, 16; § 22). Mais, par contre, il peut aussi se trouver une volonté qui acquiesce aux suggestions de la raison: **c'est le fait de ceux qui se décident à la conversion** (*qui conuerti deliberant*). Certes, la tentation sera plus âpre et la concupiscence de la chair plus insidieuse, l'emprise du démon plus tenace chez ceux qui cherchent à sortir d'Egypte...

(1) Les trois componctions: la 3ème Béatitude ("Heureux ceux qui pleurent"...))

Les deux Béatitudes de la conversion de la volonté: 3ème et 4ème (les pleurs, la faim et soif de justice). La volonté entendra, par là "la voix de Dieu", le devoir de prendre le chemin de la conversion.

a). La componction: "Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés" (Mt 5, 5; § 23).

b). La componction par la volonté de tout bien: "Heureux ceux qui ont faim et soif de justice" (Mt 5, 6; § 26).

c). La componction d'aspiration à la contemplation divine (§ 25).

Ce sont là les trois objets de componction présentés par S. Bernard.

a). La componction de la vertu de pénitence: elle s'effectue dans les larmes, mais "non sans un élan affectueux de piété ni sans l'obtention de consolations".

La componction elle-même n'est pas décrite; seule la conséquence de cette componction, son fruit, est mentionné: un regard intérieur porté vers la lumière, car "les larmes purifient l'oeil troublé et donnent à la vue l'acuité qui lui permet de se tourner l'infinie sérénité de la lumineuse clarté".

b). La componction de désir du bien (§ 24).

La voix de Dieu se fait encore entendre: "Ah! si cette misérable volonté pouvait entendre ma voix - semble lui dire le Seigneur ... c'est là qu'elle trouverait un plus parfait repos"... **L'appel à la conversion est une invitation à soupirer après le repos dans le bien**. Certes, la componction peineuse n'est pas un bien en soi, un lieu pour y demeurer: "Elle (la misérable volonté) m'inquiètera d'autant moins - dit le Seigneur - qu'elle sera elle-même moins inquiète". Et encore: "Il ne te vaut rien de te retourner sur ce lit de fièvre, sur cette couche de douleurs, de subir dans cette chambre les élancements de ton coeur accablé" (cf. Ps 4, 3.5). "Alors s'éveillera le désir de la volonté: qu'elle brûle de voir ce lieu, mais aussi de s'y introduire peu à peu et d'y faire sa demeure" (cf. Jn 14, 23)".

c). La componction d'aspiration à la contemplation divine: (§ 25).

Le désir de parvenir à la contemplation fait partie de la conversion. Pour y parvenir, Bernard en énumère quelques conditions:

- la pureté de conscience ("l'éclat de la pureté", *continentiae nitor*).
- la pleine vision de la vérité qui illumine les yeux du coeur (*sincerae intuitus ueritatis*).
- l'odeur très agréable qui monte aux narines de l'espérance.
- la fruition de la charité.

On retrouve là, en quelque sorte, les trois vertus théologiques: excellente propédeutique vers la contemplation.

(2) La volonté de tout bien: la 4ème Béatitude ("Heureux ceux qui ont faim et soif de justice")

a). L'insuffisance de la satiété des biens terrestres (Hédonisme) - § 26.

b). Conciliation de la faim et de la satiété, dans la volonté du bien (§ 27).

"Celui qui désire être rassasié, qu'il commence par avoir faim de justice, et alors il ne pourra pas ne pas être rassasié". C'est un désir qui donne faim de faire toujours plus; mais aussi, a volonté de bien chasse l'exigence des passions.

Donc, la volonté convertie domine les sens et la concupiscence: "Alors, à partir de cette volonté de bien et de cette faim insatiable de justice, la volonté, renonçant à réclamer le corps pour servir ses anciennes concupiscences, le remet entièrement à la raison et, plus encore, elle-même le presse de se mettre au service de la justice en vue de la sanctification avec non moins de zèle qu'il n'en avait d'abord manifesté au service de l'iniquité en vue de l'iniquité" (cf. Rm 6, 19).

3- La purification de la Mémoire (§ 28).

La mémoire est une puissance de réception. Après la remise en ordre de la Raison et de la Volonté, la Mémoire conserve le souvenir et l'imputation des actes passés. Sa mise en ordre consiste en une purification. Cette purification s'opère par l'absolution et par la pratique des oeuvres de miséricorde.

a). L'absolution efface l'imputation des péchés (§ 28).

b). La miséricorde envers le prochain obtient miséricorde pour soi (§ 29).

a). La purification par l'absolution: Comment effacer de la mémoire l'impression des actes de la vie? Seule la Parole de Dieu et sa puissance peuvent effacer, non le souvenir, mais l'imputation des actes. "Seule, assurément le peut 'une parole vivante et efficace et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants' (He 4, 12): 'Tes péchés te sont remis' "(Mc 2, 5).

Et ce pouvoir a été donné par le Christ. "la Clémence de Dieu supprime le péché sans l'effacer, certes, de la mémoire mais, alors qu'il n'avait cessé de l'infecter par sa présence, il y demeure à l'avenir sans en altérer du tout la beauté... Supprime la condamnation, supprime la crainte peureuse du châtement, supprime la confusion - ce que supprime totalement une pleine rémission -, et loin d'être un obstacle, 'elles nous seront une aide - les fautes passées - pour accomplir le bien (cf. Rm 8, 28) et nous rendrons ainsi de pieuses actions de grâce à Celui qui les a remises".

b). La purification par la miséricorde envers le prochain , et la 5ème Béatitude: "Heureux les miséricordieux"...(§ 29).

- Miséricorde envers soi-même: c'est la componction. "Si tu as compassion de toi-même, si le repentir t'arrache des gémissements..., assurément tu obtiendras miséricorde" (cf. Rm 8, 17). Car le péché est une opposition à Dieu, et entrer en componction, c'est ne plus s'y opposer.

- Miséricorde envers le prochain: "Cette paix désormais complètement rétablie dans ta propre demeure, il faut d'abord l'étendre à tes proches, pour que, finalement, Dieu 'te baise d'un baiser de sa bouche' (Ct 1, 1), et que, réconcilié...tu sois en paix avec Lui".

La miséricorde envers le prochain est une condition d'accès à Dieu. L'oubli ou la remise des manquements d'autrui à l'égard de soi, est une condition radicale à la purification de la mémoire. Quatre oeuvres de miséricorde sont énumérées: l'oubli des offenses, la réparation de toute fraude, le secours apporté aux pauvres, l'aumône.

Conclusion:

L'ordonnement - c. à d. la mise en ordre - dans les trois puissances (Raison, Volonté, Mémoire) est la condition nécessaire pour l'accès à la contemplation. Cet ordonnement porte un nom en chacune de ces puissances: la raison se trouve éclairée, la volonté redressée, la mémoire purifiée . "Alors tu entendras le Seigneur te dire: "Bienheureux les coeurs purs, ils verront Dieu" (Mt 5, 8).

4- Conversion et contemplation (§§ 30-31).

L'oeuvre de la conversion de l'homme n'est pas achevée avec la mise en ordre des trois puissances, puisque la vie de l'homme n'est rien moins que sa conformation à Dieu, ce qui implique la perfection de la ressemblance. Suit donc, l'exposé sur la perfection de l'homme.

Il est de fait audacieux que S. Bernard veuille élever au désir de la contemplation un auditoire d'étudiants en théologie et de leur en montrer les conditions d'accès. Mais la componction, nous l'avons vu, conduit à ce désir. L'échelle des béatitudes (6ème et 7ème) va apporter à Bernard le support de sa thèse:

1- La pureté du coeur mérite de voir Dieu (§ 30).

2- La pacification est oeuvre de fils de Dieu (§ 31).

1- La condition de la contemplation: la pureté du coeur (6ème Béatitude; § 30).

Vision de Dieu au ciel et connaissance qu'on peut en avoir ici-bas, voilà ce qu'offre la 6ème Béatitude. Les textes de Jean, en 1 Jn 3, 2 (notre être d'enfants de Dieu, ici-bas, et la vision face à face dans l'au-delà) et en Jn 17, 3 sur la connaissance de Dieu qui est vie éternelle, suffisent à Bernard pour caractériser la contemplation ou perfection de l'homme: "Cette vision (de Dieu)... est l'accomplissement dont parle Jean en 1 Jn 3,2 (*Haec visio, confirmatio est ...et uita eterna*).

Ce qui empêche au spirituel de voir Dieu, c'est la chair de péché, la curiosité et l'ambition.

D'où la nécessité des purifications:

- celle de la componction (celle par l'eau, *aqua*);

- celle des épreuves (celle par le feu, *igni*).

Maintenant, nous voyons comme dans un miroir, dans l'au-delà ce sera face à face (cf. 1 Co 13, 12): voilà la formule dont use Bernard pour rendre compte des deux modes de vision de Dieu: contemplation ici-bas, et vision face à face dans le ciel.

2- La condition de la filiation (ou filialisation): 7ème Béatitude des artisans de paix (§ 31).

La pleine ressemblance de Dieu est évidemment la perfection de la conversion. Une seule condition de ressemblance à Dieu et de filiation est énoncée: être "**faiseur de paix**", c'est à dire transmetteur de bien.

Comme il aime le faire, Bernard va dresser une sorte d'échelle des degrés de filiation autour des trois termes en paronomase: le pacifié (*pacatus*), le patient (*patiens*) et le pacificateur (*pacificus*). Cela peut se condenser en un tableau synoptique:

	<i>Pacatus (le Paisible)</i>	<i>Patiens (le Patient)</i>	<i>Pacificus (le Pacificateur)</i>
1- Il rend (<i>reddens</i>)	le bien pour le bien et ne veut nuire à personne (<i>bona pro bonis...nemini uult nocere</i>)	il ne rend pas le mal pour le mal... il peut même supporter qui lui fait du tort (<i>non mala pro malis...potens sustinere nocentem</i>)	il rend le bien pour le mal...est toujours prêt à rendre service à qui lui fait du tort (<i>bona pro malis reddens...in promptu habet et prodesse nocenti</i>)
2- Par conséquent (<i>inde</i>)	Il est bien petit et aisé à scandaliser (<i>paruulus est...facile scandalizatur</i>)	Il est "dans sa patience, sauveur de son âme" (Lc 21, 19) (<i>in patientia sua possidet animam suam</i>)	Non seulement, il sauve son âme, mais aussi l'âme de beaucoup (cf. 1 Co 9, 19) (<i>et possidet se, et multorum animarum lucrifacit</i>)
3- La Paix (<i>pacem</i>)	Il la possède autant qu'il peut (<i>habet</i>)	Il la maintient (<i>tenet</i>)	Il la fait (<i>facit</i>)

Le pacifique fait les oeuvres du Fils: il est bienheureux;
il est héritier du Père;
il est cohéritier du Fils.

"Loin d'être ingrat après sa propre réconciliation, il réconcilie aussi les autres avec son Père".

Insinuation, ici, de l'oeuvre réconciliatrice des clercs et surtout des prêtres, en participation à l'oeuvre du Christ, Grand Prêtre.

Une Peroraison conclut délicieusement ce paragraphe: "Je vous ai fatigués par la longueur de ce Sermon et retenus plus qu'il ne fallait"... Bernard conclut comme l'Apôtre Paul en 2 Co 11, 1: il termine en demandant qu'on veuille bien l'excuser et reprend le souhait même de S. Paul:

"Je suis jaloux pour vous de la jalousie même de Dieu"
(*Aemulor uos Dei aemulatione*).

*

Deuxième Partie

Sermon à l'adresse des Clercs en fonction (§§ 32 à 40)...

VIII. S. Bernard, Epistolier, Prédicateur et Commentateur

A. Les Lettres de S. Bernard: un accès à la connaissance de sa personnalité

Introduction/Présentation

A. Genèse et chronologie de la correspondance

Plus de 500 Lettres de Bernard sont parvenues jusqu'à nous. Les premières semblent dater des années 1121-1125, lorsque le jeune abbé est amené à s'intéresser au monde extérieur, par suite d'évènements qui le touchent personnellement ou qui concernent des monastères voisins ou amis [par exemple: l'affaire de Morimond, monastère fondé la même année que Clairvaux, en 1115, par Cîteaux (Ep. 4-7), ou le départ de Clairvaux pour Cluny de son cousin Robert (Ep. 1)].

L'année 1124 est une date-clé pour la correspondance: elle correspond à l'édition de l'Apologie (1123/1124).

B. Bernard et ses secrétaires

Comment s'élaboraient ces lettres, depuis le moment de leur composition jusqu'à l'arrivée à leur destinataires et jusqu'à la copie que nous en avons?

L'auteur (Bernard) note à l'aide d'un poinçon sur une tablette de cire, le contenu essentiel de ce qu'il veut transmettre- la *tabula* -; mais le plus souvent, il dicte à un secrétaire soit quelques idées, soit un schéma. Ses secrétaires ou *notarii*, transcrivent sur parchemin (peau d'animal tannée) ce qui a été inscrit sur la tablette qui est ensuite effacée. Bernard relit, corrige, ajoute, retranche avant la rédaction finale. Une copie de la lettre est gardée sur place et la lettre est expédiée par un porteur (*lator*) à qui est confié souvent un message oral. Avant 1125, Bernard n'avait pas de secrétaire attitré; plusieurs, par la suite, occuperont cette fonction: Guillaume de Rievaulx (Ep. 1, qui témoigne d'un miracle: lettre qui fut "écrite sous la pluie" sans être mouillée); Geoffroy d'Auxerre (dès 1145, alors que, disciple d'Abélard, il était entré à Clairvaux en 1140, après avoir entendu à Paris Bernard prononcer son fameux "Sermon aux clercs, sur la conversion"; il rédigea, après Guillaume de S. Thierry et Arnaud de Bonneval, les Livres III et IV de la *Vita Prima*); Nicolas de Clairvaux, secrétaire favori; mais il devra quitter Clairvaux en 1151/52 pour "indélicatesses"; Gérard de Péronne, Baudoin de Pise, Renaud de Foigny et d'autres encore... Ces secrétaires étaient entourés de copistes et de messagers; il y avait parfois des interpolations. Bernard lui-même le reconnaît pour le regretter:

"La masse d'affaires en cours en est responsable; lorsque nos scribes ne retiennent pas bien ce que nous avons voulu dire, il aiguise outre mesure leur stylet et je ne puis même pas voir ce que je leur ai prescrit d'écrire" (Lettre 387, à Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny; il est question dans cette lettre de Nicolas de Clairvaux qui à inscrit des "paroles amères", à l'encontre de Pierre le Vénérable, que Bernard n'avait pas dictées...).

C. Les destinataires des Lettres

1- La hiérarchie ecclésiastique

Le successeur de Pierre à Rome: de Calixte II à Eugène III. Ce dernier, en tant que Pontife venant du monde cistercien, reçut un grand nombre de lettres de Bernard. Notre auteur s'adresse aussi aux cardinaux et à des membres de la curie romaine (au Chancelier Haimeric, en particulier). Quarante-deux sièges épiscopaux de toute l'Europe sont concernés, de l'Irlande à la Scandinavie...

2- Le monde monastique et diocésain

Bernard s'est adressé à des abbés bénédictins, des prieurs de chartreux etc... Remarquables sont les lettres échangées avec Pierre le Vénérable, abbé de Cluny depuis 1122. Celles envoyées à Suger, l'abbé de S. Denis, montre à l'évidence le courage de Bernard, son autorité morale et sa délicatesse de sentiments. Ses fermes reproches adressés à Suger (cf. Ep. 78) ne sont pas moins vigoureux que ceux qu'il formula envers Henri, évêque de Sens (cf. Ep. 42): dans les deux cas, cela aboutit à une véritable conversion des prélats... Guillaume de S. Thierry, ami de Bernard, reçoit de celui-ci de nombreuses lettres. Peu de lettres envoyées aux abbés cisterciens: Bernard les voyaient chaque année au Chapitre Général tenu à Cîteaux. On s'étonne qu'aucune lettre n'ait été envoyée à Etienne Harding, l'abbé de Cîteaux, et pas davantage à ses successeurs, après 1133... Cîteaux, Clairvaux: y avait-il entre ces deux abbayes une certaine rivalité?...

La correspondance avec des communautés de chanoines (Prémontrés; Victorins) est abondante. Simples moines et moniales reçoivent de Bernard exhortations et encouragements; en tout trente-deux lettres envoyées à des religieux à l'extérieur de l'Ordre, et une vingtaine à des moines de l'Ordre. Les moines de Clairvaux n'ont reçu que deux lettres de Bernard, lors de ses séjours en Italie pour contribuer à éteindre le schisme (entre 1132 et 1138).

Au clergé diocésain est adressé une dizaine de lettres.

3- Les grands de ce monde

Dans le monde laïc, c'est à l'empereur germanique, aux rois de France, d'Angleterre, du Portugal, à la reine de Jérusalem, bref à tous les souverains, qu'écrivit Bernard. Les rois de France, Louis VI et Louis VII- avec qui Bernard eut quelques difficultés - reçurent onze lettres.

Nombreux sont les messages envoyés à de hauts dignitaires laïques, comtes et barons: en premier lieu, le comte Thibaud de Champagne, à qui sont adressées neuf lettres; certaines sont des requêtes instantes. Nombreuses lettres aussi adressées à des femmes, reines, comtesse, moniales. Des villes, comme Milan ou Rome, sont destinataires de longues missives.

4- Les amis

Relation épistolaire également avec des savants et des maîtres, comme Pierre Lombard, Hugues de S. Victor: ce sont parfois de véritables traités (cf. Ep. 77 sur le baptême à Hugues de S. Victor). Mais ce sont aussi de brefs billets, chargés d'affection, traitant de divers sujets; Bernard s'intéresse en effet à tout ce qui fait la vie des hommes; il les tient pour "affaires de Dieu" (Ep. 20). "Bernard recevait de partout de très nombreuses lettres et y répondait", témoigne Geoffroy d'Auxerre" (*Vita Prima* III, VII, 22).

Nous effectuerons un premier repérage parmi les 91 premières lettres du Registre. Elles nous livreront un éclairage sur la personnalité de Bernard, homme d'Eglise, puisqu'elles constituent comme une "Miroir de l'Eglise" (*Speculum Ecclesiae*) en cette première moitié du XIIème s.

La "Lettre à Robert" (Ep. 1)

Robert de Châtillon, fils d'une soeur d'Aleth, la mère de Bernard, était donc cousin de l'abbé de Clairvaux. L'histoire est complexe. Offert très jeune par ses parents à Cluny, il en était sorti et avait accompagné Bernard à Cîteaux en 1112/1113, puis de là à Clairvaux. C'est là que le grand prieur de Cluny le vint chercher, en l'absence de Bernard, et que, "séduit", il quitta Clairvaux pour Cluny. Robert se trouvait encore à Cluny en 1122, lors de l'élection de Pierre le Vénérable. Revenu à Clairvaux, il sera le premier abbé de Noirlac fondé en 1136.

Intérêt de cette Lettre

Sa position en tête du *corpus* des Lettres est un indice; elle est un reflet de sentiments très personnels de Bernard, mais, paradoxalement, elle est aussi "un manifeste" (Dom Jean Leclercq) sur les exigences de la profession monastique dans une communauté stable. Cette Lettre est également une première pièce au "Livre blanc" ouvert entre Cluny et Cîteaux; d'autres pages, telles celles de l'Apologie (1124/1125) et la correspondance entre Bernard et Pierre le Vénérable, en constitueront la matière principale.

Plan

Introduction: Interpellation émouvante de Bernard à Robert, son cousin qui "soit par l'horreur d'une règle trop stricte ou par l'attrait d'une vie plus douce à la nature, soit même par les flatteries et les chuchotements trompeurs des autres, étaient passé des cisterciens aux clunisiens"

- Accablé par le départ de Robert, Bernard, non sans se faire humble et reconnaître ses torts, le conjure de revenir (§§1-2).
- Il promet d'être à l'avenir moins rigoureux (§3).
- Evocation du départ de Robert entraîné par le Grand Prieur de Cluny, venu à Clairvaux en l'absence de Bernard (§§4-5).
- La démarche faite à Rome pour justifier l'enlèvement sous prétexte que Robert enfant aurait été "offert" par ses parents à Cluny (cf. RB 58-59) est récusé par Bernard (§6). Ce sont les parents de Robert qui ont fait une "promesse", non leur fils lui-même; d'où l'invalidité du processus non-conforme au droit (§§7-8).
- L'accusation de "prévarication" (grave manquement à ses devoirs) est portée contre Robert; il s'y mêle cependant de la compassion, avec un rappel des soins et de la délicatesse d'attention apportés par Bernard, abbé, à Robert (§10).
- Le "luxe" est-il préférable à l'ascèse? L'expérience et le bon sens montrent que non (§11).
- Exhortation finale à l'effort et à la poursuite du "combat spirituel" pour le Christ et avec Lui (§13).

Illustration par quelques textes

§1- "Assez et plus qu'assez, j'ai espéré, cher fils Robert, que peut-être la pitié de Dieu daignerait visiter par elle-même ton âme, et, à travers toi, la mienne, en t'inspirant à toi une componction salutaire, et à moi la joie de ton salut. Mais, parce que, jusqu'à présent, je me vois 'frustré dans mon attente' (Ps 118, 116; verset prononcé lors de la profession solennelle), je ne veux plus cacher ma douleur, ni réprimer mon anxiété ni dissimuler ma tristesse. De là vient que, contrairement aux règles de la justice, je suis contraint, blessé, de rappeler celui qui m'a blessé; méprisé, je recherche celui qui m'a méprisé; injurié, de faire satisfaction devant celui qui m'a injurié; de supplier enfin celui qui aurait dû me supplier. Il est vrai qu'une excessive douleur ne délibère pas, n'a pas de honte, ne consulte pas la raison, ne redoute pas l'offense à sa dignité, n'obtempère pas (n'obéit pas)

à la loi, n'admet pas le jugement, ignore la mesure et le bon ordre, l'instinct de vie poussant en tout et pour tout, et uniquement, ou bien à se priver de ce qu'on souffre d'avoir, ou bien à avoir ce dont on souffre d'être privé. Mais, dis-tu, je n'ai blessé ni méprisé personne; c'est moi plutôt qui, méprisé, blessé de mille manières, ai seulement fui celui qui m'a fait tant de mal. A qui ai-je fait injure, si j'ai fui les injures? Ne convient-il pas de laisser la place au persécuteur, plutôt que de résister; de fuir qui vous frappe, plutôt que de répliquer? _ C'est juste, j'en conviens. Ce n'est pas pour contester que j'aie entrepris ceci, mais pour mettre un terme à la contestation. Fuir la persécution n'est pas la faute de celui qui fuit, mais du persécuteur. Je ne dis pas le contraire. J'oublie ce qui a été fait, je ne cherche ni pourquoi, ni comment cela s'est fait. Je ne discute pas des fautes, je ne reviens pas sur les causes, je ne me rappelle pas les injures. D'ordinaire en effet cela excite les discordes, loin de les apaiser. Je parle seulement de ce qui me tient le plus à coeur. Moi, malheureux qui suis privé de toi, qui ne te vois pas, qui vis sans toi; 'mourir pour toi, pour moi, c'est vivre' (cf. Ph 1, 21); vivre sans toi, c'est mourir. Je ne cherche donc pas à savoir pourquoi tu es parti, mais je me plains de ce que tu ne sois pas encore revenu: je fais état non des causes de ton départ, mais de ton retard à revenir. Viens seulement, et ce sera la paix; reviens, et c'en est assez. Reviens, dis-je, reviens, et, joyeux, je chanterai: 'Il était mort et il revit; il avait péri, et il est retrouvé' (cf. Lc 15, 24)".

§2. "Il y aura eu de ma faute, c'est sûr, dans ton départ. Pour lui, un adolescent si tendre, j'ai été austère, et, trop dur, je l'ai traité de façon inhumaine, lui si fragile. C'est pour cette raison, en effet, qu'autrefois, quand tu étais présent, je m'en souviens, tu avais l'habitude de murmurer contre moi (*murmurare solebas*); et c'est pour cela, maintenant encore, je l'ai entendu dire, que tu ne cesses pas non plus de me discréditer, moi qui suis loin. On ne t'en fait pas grief. Je pourrais sans doute m'excuser et dire qu'il fallait réprimer ainsi l'exubérance des mouvements de l'enfance, et qu'à ces années frustes était due l'austère initiation d'une discipline plutôt stricte, selon le témoignage de l'Écriture qui dit: 'Rappe ton fils de verges et tu délivreras son âme de la mort' (Pr 23, 14; cf. RB 2, 29), et encore: 'Ceux que le Seigneur aime, il les corrige; il flagelle tout fils qu'il accueille' (Hb 12, 6)... Mais, comme je l'ai dit, c'est ma faute si tu es parti; n'allons pas, contestant sur la façon dont le mal a été commis, en retarder la correction. Mais, sans aucun doute, tu commencerais maintenant à te mettre en faute, si tu ne pardonnais pas à celui qui se repent, si tu n'avais pas d'indulgence pour celui qui avoue; car, oui, j'ai pu parfois, sur certains points, manquer de discrétion à ton égard, mais non par malveillance assurément. Si, pour l'avenir aussi, tu me soupçonnes de cette même indiscretion, sache que moi, je ne suis plus ce que j'étais, parce que je ne pense pas que, toi non plus, tu seras ce que tu étais. Ayant changé, tu me trouveras changé, et celui qu'auparavant tu craignais comme maître, rassuré, tu l'embrasseras comme un compagnon. Ainsi, que tu sois parti par ma faute - comme tu le penses, et je ne m'en défends pas -, ou bien par la tienne - comme beaucoup le pense, même si je ne t'accuse pas -, ou encore à la fois par la mienne et par la tienne - ce que, quant à moi, j'incline à penser -, dès lors, si tu refuses de revenir, assurément tu seras seul inexcusable. Veux-tu te libérer de toute faute? Reviens. Si tu reconnais la tienne, je te pardonne; pardonne-moi, toi aussi, quand je reconnais ma faute"...

§4. 'L'enlèvement': Robert est séduit par le grand Prieur de Cluny.

"Tout d'abord, un certain grand prieur a été envoyé par le prince des prieurs (il y en avait plusieurs à Cluny; le prince des prieurs est celui qui seconde l'abbé Pons, absent), au-dehors et en apparence 'sous les habits de brebis, mais au-dedans loup rapace' (Mt 7, 15)... La pauvre petite brebis ne fuit pas le loup, qu'elle croyait brebis. Pourquoi poursuivre? (*Quid plura?*). **Il attire, charme, caresse et, prédicateur d'un nouvel Évangile (cf. Ga 1, 6-8), il recommande l'ivresse, condamne la sobriété, déclare misère la pauvreté volontaire et appelle extravagances jeûnes, veilles, silence et travail manuel; au contraire, il déclare l'oisiveté contemplation et nomme discrétion la glotonnerie, le bavardage, la curiosité, enfin toute intempérance** (cf. Lettre 142, 1; "Aux moines de l'abbaye des Alpes", écrite en 1138). 'Quand, dit-il, Dieu fait-il ses délices de nos tourments? Où l'Écriture fait-elle commandement à quiconque de se tuer? Quelle religion est-ce donc que de creuser la terre, abattre une forêt, transporter du fumier? Le mot d'ordre de la Vérité n'est-il pas: 'Je veux la miséricorde et non le sacrifice?' (Mt 9, 13), et: 'Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive' (Ez 33, 11), et encore: 'Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde?' (Mt 5, 7) Pour quel motif Dieu a-t-il créé les

aliments, s'il n'est pas permis d'en manger? (cf. 1 Tm 4, 3) Pourquoi nous a-t-il donné un corps, s'il interdit de le soutenir par de la nourriture? Enfin 'celui qui est méchant pour lui-même, pour qui sera-t-il bon? (Sir 14, 5) Quel homme de jugement sain a 'jamais haï sa propre chair'? (Eph 5, 29)

§5. A la fin, circonvenu par de telles allégations, l'enfant crédule est malheureusement séduit et suit son séducteur; il est conduit à Cluny. Il est tondu, rasé, lavé; ses guenilles de rustre, usées et sordides, lui sont ôtées; il est revêtu d'habits coûteux, neufs et somptueux, et le voilà reçu dans la communauté"...

(Suivent les §§ 6-7-8 sur "la profession monastique"; le §9: Robert a "oublié ses vœux"; les §§ 10-11: Bernard, comme père spirituel de Robert, souffre beaucoup; les §§ 12-13 sont une exhortation à l'austérité de la vie cistercienne et au combat spirituel).

Deuxième Partie: Les Lettre 42 à 91

Préambule introductif:

Cet ensemble de lettre (42 à 91) constitue vraiment comme un "miroir de l'Eglise" (*speculum ecclesiae*), encore plus significatif que le *corpus* précédent (lettres 1 à 41).

L'ensemble est à dater entre 1120 et 1132, sauf la Lettre à Ogier, chanoine régulier, datée de 1140. Elles furent classées dans cet ordre par Geoffroy d'Auxerre vers 1145. L'ouverture de ce *corpus* par la Lettre-traité 42, à Henri, archevêque de Sens qui demandait à Bernard des "conseils" pour ajuster sa "conduite épiscopale", est fort significative: le témoignage ecclésiastique des évêques doit être exemplaire; toutes ces Lettres sont adressées à des évêques ou abbés; et si la Lettre 45 se trouve placée ici alors qu'elle est adressée au roi de France Louis, c'est qu'il est question du conflit ouvert entre le roi et l'archevêque de Paris, Henri de Senlis: il s'agit donc d'une affaire ecclésiastique.

A- La Lettre 42

Du fait de sa longueur, cette Lettre a été considérée par Mabillon (l'éditeur bénédictin des Oeuvres Complètes de Bernard au XVIIème s.), comme un "Traité". De même la Lettre 77 à Hugues de S. Victor, sur le Baptême.

En voici l'articulation:

- 1- (1-3) "La charge d'évêque est ardue et pleine de périls. Il faut au prélat de bons conseillers".
- 2- (4-7) "Ce qui fait l'honneur et la gloire de la dignité épiscopale n'est pas la magnificence qui s'étale, mais celle qui se manifeste par la qualité des moeurs et des vertus".
- 3- (8-13) "Les ornements les plus marquants de la dignité épiscopale sont la chasteté, la charité, l'humilité".
- 4- (13-16) "Le souci d'une foi sincère et d'une charité non feinte doit être la préoccupation primordiale de l'évêque".
- 5- (17-20) "Si la vertu d'humilité est nécessaire à tout chrétien, elle est essentielle pour un évêque".
- 6- (21-24) "Chacun doit dissimuler mérite et vraie gloire dans le secret de sa conscience, non sans crainte, cependant, car Dieu scrute et juge les cœurs".
- 7- (25-29) "Critique de l'ambition des clercs, de la promotion trop rapide de très jeunes gens et de la pluralité des bénéfices".
- 8- (30-32) "Humilité et modestie sont vivement recommandées à l'évêque dans son comportement".
- 9- (33-37) "Reproche fait aux abbés de monastères qui refusent le devoir d'obéissance, et son plein d'un zèle amer pour obtenir l'exemption".

Quelques sentences bien frappées:

"Je dis crûment les choses crues; je ne voile pas les choses honteuses (cf. Gn 9, 23), mais je condamne les choses honteuses" (*nuda nude loquor, nec retego uerenda, sed inuerecunda confuto*) - § 29 -.

"Ne vous estimez pas heureux parce que vous commandez, mais malheureux si vous ne vous rendez pas utiles".

..."L'humilité met à l'abri des rivalités" (§ 30).

"Je m'étonne de ce que certains abbés des monastères de notre Ordre enfreignent cette loi de l'humilité en faisant preuve d'un odieux esprit de parti (*humilitatis regulam odiosa contentione*), et, ce qui est pire, aiment sous couvert de l'humilité de l'habit et de la tonsure, se donner de grands airs (*superbe sapere*; cf. 1 Tim 6, 17), au point qu'ils ne souffrent pas que leurs subordonnés se laissent aller à négliger le moindre de leurs commandements, alors qu'eux-mêmes dédaignent d'obéir à leurs propres évêques" (Bernard était hostile au privilège de l'exemption - qui faisait dépendre le monastère directement du Saint-Siège - dont jouissait Cluny)...

"Le travail, l'obscurité et la pauvreté volontaire, voilà ce qui distingue les moines, ce qui d'ordinaire anoblit la vie monastique... Que de choses se pressent sur mes lèvres contre la plus impudente des présomptions (insolente prétention)!" (§ 37).

B- Lettres 48 et 52, au Chancelier Haimeric

Elle date de 1130, et est très instructive pour nous montrer l'art dialectique de Bernard pour se défendre des calomnies lancées contre lui par des membres de la Curie romaine et des évêques malveillants reprochant à Bernard de se mêler de ce qui ne le regarde pas. On y trouve aussi une surprenante profession de stabilité qui semble être de la part de Bernard un "propos" bien arrêté.

La Lettre 52, au même Haimeric, sera du même ton. Bernard y revendiquera son droit à être dégagé des "affaires" pour retrouver sa "solitude":

"...Pour moi je ne suis pas ému par des reproches immérités, et je n'accepte pas de louanges qui ne me sont pas dues: rien ne me concerne de ce dont je ne suis pas l'auteur. Qu'ils louent s'ils veulent, ou qu'ils blâment s'ils osent, pour la première affaire, Mgr d'Albano; pour la seconde, Mgr l'archevêque de Reims; pour la troisième enfin, ce même archevêque et en même temps l'évêque de Laon, avec le roi également et de nombreuses autres personnes respectables qui ne nient absolument pas avoir été les acteurs principaux en ces affaires. S'ils ont bien agi, en quoi cela me concerne-t-il? S'il en va autrement, encore une fois en quoi cela me concerne-t-il? Est-ce que toute ma faute et ma seule faute est d'avoir été présent, moi, homme qui mérite seulement des lieux de retraite, qui ne suis juge que de moi, établi accusateur et arbitre moi seul, dans la mesure où mon action manifeste ce qui est le propre de ma profession, et où mon mode de vie solitaire correspond à mon nom de moine?"... (L. 48, 2).

"... Pour parler un peu en ma faveur, selon ce que nous rappelle l'Écriture: 'Aie pitié de ton âme en te rendant agréable à Dieu' (Sir 30, 24), vous est-il agréable que je sois accablé de querelles et accaparé par des affaires, et qu'il ne me serve à rien de m'être débarrassé des miennes, étant tout entier empêtré dans celles d'autrui? 'Si j'ai trouvé grâce à vos yeux' (Gn 18, 3), faites en sorte que je sois complètement tenu à l'écart des affaires de ce genre, afin qu'il me soit permis de prier pour mes fautes et pour les vôtres. Assurément, j'estime que rien ne me garde plus en sécurité que d'obéir à la volonté de notre seigneur le pape, pourvu qu'il prenne en considération ce que je peux. Plaise au ciel en effet qu'il sache que cela je ne le peux, ou combien difficilement je le pourrais!"... (L. 52).

C- Lettre 70, à Guy abbé de Troisfontaines

Bernard montre ici ce que doit être la miséricorde chez un pasteur, et il exhorte Guy, jeune abbé de Troisfontaines, en Italie (sud de Rome), à retirer la sentence portée contre un moine rebelle.

"...En fait, c'est elle (la miséricorde) qui, par un sentiment irrépressible, oblige les âmes bonnes à la compassion pour ceux qui souffrent, de sorte que, même si c'était un péché que d'avoir pitié, même si j'en avais la ferme volonté, je ne pourrais m'empêcher d'avoir pitié. La raison ou la volonté peut bien annuler l'effet du sentiment, mais peut-elle venir à bout du sentiment lui-même?...Je n'accepte pas de consolation, quand, chez mon frère, je vois la désolation. Si donc, très doux fils, ton âme bonne est, elle aussi, pénétrée d'un sentiment semblable (semblablement affectée), ou plutôt, parce qu'elle n'est pas pénétrée d'un sentiment différent, bien que ce malheureux te semble avoir malheureusement parcouru, lors de sa sortie du monastère et enfin lors de son retour, toutes les errances dont parle la Règle, il faut pourtant, parce que lui pense autrement, écouter, non seulement avec patience, mais même de bon gré, ce dont il s'accuse avec humilité, pour voir si d'aventure, il ne se trouverait pas quelque occasion raisonnable de remettre sur la voie du salut quelqu'un dont on avait tant désespéré"...

Ainsi, après avoir réuni tous les frères, ne refuse pas d'annuler avec grand soin toutes les décisions prises contre lui, afin **que son obstination soit guérie par ton humilité...** Se rétractant ainsi, il ne faut pas craindre de déplaire à Dieu, juste et miséricordieux, 'si la miséricorde l'emporte sur la justice' (Jc 2, 13).

Une chose semblable m'est arrivée, que je te rapporte à titre d'exemple. Jadis, alors qu'il vivait encore, mon frère Barthélémy, un jour, m'avait contrarié; et moi dans un mouvement de colère, le visage et la voix menaçants, je lui ordonnai de sortir du monastère ; il sortit aussitôt, et s'en alla dans l'une de nos granges, où il demeura. L'apprenant, nous voulions le rappeler; il répondit qu'il ne reviendrait que si nous le recevions à son rang, et non pas au dernier comme quelqu'un qui se serait enfui, mais comme quelqu'un qui avait été expulsé sans réflexion et sans jugement... De sa réponse comme de mon acte je laissai juges tous les frères, parce que je tenais mon propre jugement comme suspect en raison des liens familiaux. Ainsi, en mon absence, on jugea qu'il n'était pas contraire à l'esprit de la Règle de recevoir celui dont manifestement l'expulsion n'avait pas été faite selon la Règle (cf. RB 29, 1-3). Si donc envers celui-là, qui était sorti une fois seulement, la bienveillance a été prise en compte, combien plus, à notre avis, doit-il en être de même envers celui-ci, qui se trouve au point critique d'une situation si difficile ».

Troisième Partie: Les autres Lettres regroupées par centre d'intérêt

Introduction

Afin de poursuivre notre connaissance de la personnalité de Bernard de Clairvaux, nous procéderons par regroupement de quelques Lettres qui nous ont semblé représentatives, selon leur centre d'intérêt. Le bilan ne sera donc pas exhaustif mais simplement indicatif, permettant, nous l'espérons, d'amorcer une recherche et un approfondissement personnel.

Les centres d'intérêt ou catégories retenus sont au nombre de quatre: (1) *Mater Ecclesia* (l'Eglise Mère: relations avec le Pape, les évêques, le Saint-Siège ou curie romaine; relations avec Cluny et autres Ordres; relations avec Cîteaux et autres monastères de l'Ordre); (2) Science et foi (vie consacrée et science; le dialogue conflictuel avec Abélard et Gilbert de la Porrée); (3) Lettres d'amitié (Bernard et les femmes; Lettres à Pierre le Vénérable, à Suger, à Ogier...); (4) Lettres à option théologique (prise de position par rapport à la célébration de l'Immaculée Conception de Marie par les chanoines de Lyon; option face à Abélard).

Nous concluons par l'écoute de Lettres de Bernard à ses Frères de Clairvaux et aux abbés réunis à Cîteaux, alors que Bernard était retenu en Italie (1135/1137).

A- *Mater Ecclesia*, l'Eglise Mère (et Maîtresse)

VI. Relations avec le Pape et les évêques, avec le Saint-Siège (curie romaine)

- **Lettre 150 à Innocent II** (1133): Bernard loue Innocent II pour les actes d'autorité qui ont mis bon ordre à des exactions épiscopales et à des désordres en certains monastères (Vézelay, Saint-Benoît...). Il engage fortement le Souverain Pontife à s'opposer fortement d'un certain Philippe, partisan d'Anaclet, qui s'était emparé de l'archevêché de Tours par des moyens frauduleux. Cf. Lettres 314, 318, 339, 346-351... La **Lettre 318**, brève, est particulièrement émouvante; elle date de 1138:

"La belle Eglise de Reims est sur le penchant de sa ruine...Entendez ses cris de détresse; il n'est point d'infortune égale à la sienne...Luttes et combats hors de l'enceinte et, à l'intérieur cete déchirée par des luttes armées que ses ennemis entretiennent parce qu'elle est sans époux qui la protège (elle n'a pas d'évêque). Elle n'a plus d'espérance qu'en vous: Innocent seul peut essuyer ses larmes. Mais jusques à quand attendra-t-elle que vous la couvriez de votre protection?... Le roi (de France) est venu à s'humilier, et sa colère est apaisée; il ne vous reste plus qu'à le soutenir de votre bras apostolique... La première chose à faire, à mon avis, c'est de hâter l'élection de l'évêque, de peur que le peuple de cette ville ne pousse plus loin son insolence s'il n'en est empêché par une force supérieure. Cette élection, je l'espère, si elle se fait dans les formes canoniques, ne peut manquer d'attirer les grâces de Dieu sur le reste et produire un heureux effet".

La dernière Lettre de Bernard à Innocent II date de 1143: c'est la **Lettre 218**. Bernard n'a plus les bonnes grâces du Pontife qui le croit - à tort - compromis dans une affaire d'héritage d'un cardinal défunt qui aurait légué une partie de ses biens à des abbayes sous la responsabilité de trois abbés dont Bernard. Les deux autres ont opéré à l'insu de Bernard. Il n'y est pour rien. Mais il accepte sa disgrâce. Puisque le pape lui reproche aussi de trop fréquemment lui écrire, il se fera plus discret et, par la médiation d'évêques, tiendra le pape au courant des périls que court l'Eglise. Bernard s'efface, comme Jean-Baptiste...

- **Première Lettre de Bernard à Eugène III: Lettre 238** (1145). Suivrons, durant huit ans, de nombreuses autres lettres sur divers sujets; ce sont surtout des demandes d'interventions voire de dépositions de certains évêques frauduleusement institués (Lettres 239, 240, 256-259, 268-270, 275-278, 283-286, 291, 309...). La **Lettre 270**, dans laquelle Bernard sollicite l'autorité du Pontife pour rétablir un Prieur de Chartreuse malmené par quelques uns de ses religieux. Il lui annonce la mort de Rainaud, l'abbé de Cîteaux, remplacé par Gosvin, abbé de Bonneval; en finale, Bernard confie au Pape qu'il "s'éteint peu à peu, sans doute parce qu'il n'est pas digne de mourir une bonne fois pour jouir du bonheur du ciel" (nous sommes en 1151).

- **Lettre 126, aux évêques d'Aquitaine (Limoges, Poitiers, Périgueux, Saintes), contre Gérard d'Angoulême qui affectait la primauté parmi ses collègues, et voulait leur imposer le parti d'Anaclet (1132).**

Bernard plaide avec une force et une clarté admirables la cause du pape légitime Innocent II. Il révèle que c'est par ambition personnelle que Guillaume s'est rangé sous la bannière d'Anaclet II; et l'ambition est ennemie de la paix. Bernard nomme toutes les autorités légitimes qui ont reconnu les droits d'Innocent II. L'élection d'Innocent n'a jamais été déclarée nulle, tandis qu'Anaclet se faisait élire par un groupe de cardinaux véreux acquis à pris d'argent. L'élection d'Innocent reste

valide et légitime.

- **Lettre 195, à l'évêque de Constance en Suisse.** S. Bernard lui conseille d'expulser de son diocèse **Arnauld de Brescia**, hérétique célèbre, déjà chassé de France et d'Italie, qui fait beaucoup de mal à l'Eglise en appelant les fidèles à se détacher de la juridiction des évêques, pour établir une Eglise de purs et de pauvres.

2. Relations avec Cluny et autres Ordres

Les **Lettres échangées avec Pierre le Vénérable, abbé de Cluny donne le ton.** On pourra se référer aux **Lettres 147, 148, 149, et 229** (de Pierre le V. à Bernard). Surtout les **Lettres 264 et 265** (datées de 1149), et celles de 1146 et de 1150 (**Lettres 364 et 387-389**) démontrent que le climat demeura toujours emprunt d'une solide amitié et d'estime réciproque. L'**Apologie de 1125** n'a pas été une cause de discorde mais une épreuve de vérité.

La **Lettre 78, à Suger, abbé clunisien de S. Denis** (voir plus haut, Deuxième Partie) et la **Lettre 256** montrent également avec quelle franchise le débat s'établissait entre clunisiens et cisterciens, du moins aux niveaux des personnes en charge. L'amitié de Bernard et de Suger aura raison de l'usure du temps (voir encore les **Lettres 369-371**). Les Lettres aux abbés de **Buzay** et de **S. Etienne de Dijon (L. 233 et 234)**, les **Lettres 374, 384-385, 397-400** adressées à divers religieux, confirment ce respect des autres observances.

Chanoines réguliers, surtout les **victorins** (voir plus haut, Deuxième Partie), et les **chartreux** bénéficient de plusieurs lettres (Lettre **250 au Prieur de la Chartreuse des Portes**; voir également Lettre **11** - Première Partie).

3. Relations avec Cîteaux et les monastères de l'Ordre

La **Lettre 141, datée de 1138, est adressée à Humbert, abbé cistercien d'Igny.** Moine de Clairvaux, Bernard l'avait placé en 1127 comme abbé d'Igny. Son goût pour la solitude le fit renoncer à sa charge en 1138. Malgré les remontrances de Bernard dans cette Lettre, Humbert persévéra dans son retrait, et c'est Guerric qui lui succéda dans la charge abbatiale.

Lettre 142 (1138), aux cisterciens de l'Abbaye des Alpes. Leur abbé, Guérin vient de leur être enlevé pour devenir évêque de Sion, en Suisse. Bernard les console et les engage à en élire un autre:

"Dieu a permis que votre excellent père (abbé) et le mien vous fût enlevé pour être placé à un poste plus considérable; il ne nous reste à faire que ce que l'Ecriture rapporte du soleil et de la lune : l'un s'est élevé et l'autre est resté à sa place (Hab 3, 11). Le soleil, c'est ce père dont l'abbaye des Alpes recevait tout son éclat, comme la lune reçoit le sien du soleil. Lui élevé, restons à notre place, nous autres qui avons renoncé aux honneurs et aux dignités, pour vivre humbles et cachés dans la maison de Dieu, séjour pour nous mille fois préférable à la demeure splendide des pécheurs. Ce qui nous convient à nous, c'est l'abaissement, l'humilité, la pauvreté volontaire, l'obéissance, la paix et la joie dans l'Esprit-Saint; notre place et notre manière de vivre (*ordo noster*) c'est d'être soumis à un supérieur, d'être sous les ordres d'un abbé, de vivre sous un Règle et sa discipline; notre manière de vivre (*ordo noster*) c'est le silence, les jeûnes, les veilles, la prière et le travail, et par-dessus tout de pratiquer la charité, reine des vertus; c'est enfin de progresser continuellement dans l'union à Dieu et d'y persévérer jusqu'à la fin. C'est bien ce que vous faites tous les jours; nous en avons la conviction" (§1).

- Lettre 145, aux abbés cisterciens assemblés à Cîteaux pour le Chapitre Général (1137).

Bernard est retenu à Rome pour aider à trouver une issue au schisme d'Anaclet II. Il prie ses co-abbés de compatir à ses peines et à ses douleurs qui doivent excuser son absence. Pourtant, il désire mourir au milieu des siens, et non en pays étranger...

"Dieu m'est témoin que c'est l'âme bien triste et le corps bien malade que je dicte cette lettre, moi qui n'ai pas cessé d'être votre frère, tout misérable et chargé d'affaires que je suis. Je m'estimerais bienheureux si l'Esprit-Saint qui vous réunit en ce moment était mon interpellateur auprès de votre unanimité et me faisait la grâce d'imprimer en vos poitrines l'épreuve redoutable que je souffre et de vous représenter la triste image de ce que je suis et ma supplique à vos sentiments fraternels. Je ne le prie pas de vous inspirer une pitié que vous ressentez déjà; je vous connais et je sais assez la force de votre fraternité si largement ouverte; mais ce que je lui demande c'est de vous en pénétrer si vivement que vous ressentiez l'urgence de votre commisération à mon égard...; je suis tellement affecté par les labeurs et les peines qu'ils entraînent que souvent même vivre m'est à charge... Je voudrais pourtant ne pas mourir avant de vous être rendus.

Au reste, frères, poursuivez vos travaux sur les droits chemins que vous avez pris: la rectitude et la simplicité de vie codifiées dans vos statuts; ils sont salutaires. Mais avant tout, ayez soin de vous maintenir dans l'unité de l'esprit par le lien de la paix' (cf. Eph 4, 3), et 'le Dieu de la paix sera avec vous' (Ph 4, 9)".

- Lettre 143, de Bernard à ses frères, moines de Clairvaux (1135): voir en Conclusion.

B- Lettres à option théologique

Mentionnons dans ce genre littéraire les Lettres concernant Pierre Abélard et la Lettre adressée aux chanoines de Lyon pour contester leur célébration de l'Immaculée Conception.

a) L'affaire Pierre Abélard

- Lettres 190 : "Au Pape Innocent, sur quelques erreurs de Pierre Abélard" (1140: vu son ampleur, cette Lettre figure parmi les "Traités" de S. Bernard.

- Lettres 191: "Au Pape Innocent, au nom de l'archevêque de Reims et d'autres évêques" (les sympathies que Pierre Abélard trouve en cour de Rome y sont dénoncées; il est demandé au pape d'y mettre fin: "Abélard travaille à détruire la vérité de la foi"...)

- Lettre 193: "A Maître Yves, cardinal- prêtre"... ("Il est honteux qu'Abélard puisse compter des partisans jusque dans la cour de Rome"... parmi les cardinaux de la Curie...).

- Lettres 326-327: échange de Lettres entre Guillaume de S. Thierry et de Bernard à propos d'Abélard.

- Lettres 332-336: à des cardinaux, à propos de P. Abélard.

- Lettre 337: compte rendu des évêques de France à Innocent II sur le Concile de Sens de 1140 qui condamne P. Abélard.

b) Lettre 174 aux chanoines de Lyon

Bernard reproche aux chanoines réguliers de Lyon d'avoir fait une "nouveau" (*nouitas*) en

célébrant la fête de la Conception de Marie; cette célébration ne s'appuie sur rien de solide, et surtout sans avoir consulté le Saint-Siège, auquel Bernard se soumet... (lettre de **1140**).

"...L'Eglise de Lyon s'était montrée fermée jusqu'à présent à toute tentative d'innovations; elle ne s'est jamais laissée aller à un zèle juvénile par légèreté. Aussi ne puis-je que m'étonner qu'il se soit rencontré parmi vous, de nos jours des chanoines qui veulent flétrir l'antique éclat de votre Eglise en introduisant une fête nouvelle dont l'Eglise n'a pas encore entendu parler, et que d'ailleurs la raison désapprouve, sans appui traditionnel..."

"La Vierge Marie a tant de titres irrécusables à nos respects, elle est élevée si haut en dignité, qu'elle n'a pas besoin qu'on lui prête de faux titres à notre vénération"... "Sa naissance fut sainte, parce que dès le ventre de sa mère elle avait été comblée de grâce et de sainteté" (comme Jérémie, et comme Jean-Baptiste)... Quant à renchérir sur ses privilèges, et rendre à la conception de Marie les mêmes honneurs qu'à sa naissance - et l'une ne va pas sans l'autre, il est vrai - (non!)..." Si Marie n'a pu être sanctifiée avant d'être conçue - puisqu'elle n'existait pas encore -, il n'est pas moins certain qu'elle ne l'a pas été non plus au moment même de sa conception, puisque la conception est inséparable du péché... Si elle est née, elle n'a pas été conçue sans péché" (§ 7).

Bernard suit S. Paul en Rm 5, 12ss, ce qu'Augustin fera aussi, mais avec cet élan intuitif qui ouvre au mystère de l'Immaculée Conception: après avoir lu S. Paul et tenu que "tous ont péchés" et donc que tous ceux qui naissent doivent être purifiés de la faute originelle contractée par tous, après avoir cité Rm 5, 12 ("si tous les hommes ont péché en Adam et sont donc privés de la grâce de Dieu"), l'évêque d'Hippone ajoute, dans son Traité "De la nature et de la grâce" (§ 42):

"Ici, nous mettons à part la Vierge Marie, dont je ne veux pas qu'il soit question quand il s'agit du péché, par respect pour notre Seigneur. Comment en effet pouvons-nous connaître les privilèges de grâces qu'elle a reçus pour triompher de toute participation au péché, elle qui a mérité de concevoir et d'enfanter Celui qui n'a jamais eu aucun péché?"

Bernard avait lu S. Paul, mais pas ce texte où Augustin commente S. Paul en ouvrant au mystère de l'Immaculée Conception de Marie qui ne sera défini, par l'Eglise, qu'en 1854!

C- Science et Foi

Plusieurs Lettres nous permettent de juger de la position de Bernard par rapport aux études profanes et ecclésiastiques: son grand argument est paulinien: "La science enfle, c'est la charité qui édifie" (1 Co 8, 1). Sa position reste équilibrée; et s'il apparaît parfois s'opposer à la vaine philosophie", c'est dans son débat avec Abélard pour contrer le rationalisme destructeur de la foi et remettre au premier rang de la recherche théologique l'Ecriture et les Pères de l'Eglise.

La **Lettre 106** à Henry Murdach, écolâtre Anglais, reflète bien la pensée de Bernard à ce sujet. Les **Lettres 320 et 321** lui sont également adressées. Henry rentrera finalement à Clairvaux, abandonnant l'enseignement. Il deviendra successivement abbé de Vauclaire (France), puis de Wells, en Angleterre, avant d'être élu archevêque d'York.

- **Lettre 106, à Henry Murdach:** Bernard le presse d'embrasser la vie monastique dont il lui décrit les bienfaits qui dépassent de beaucoup les charmes trompeurs de l'enseignement:

"Crois-en mon expérience! Tu trouveras quelque chose de plus dans les forêts que dans les livres; les arbres et les rochers t'enseigneront des choses que tu ne peux entendre ailleurs; ne penses-tu pas que l'on puisse tirer du miel des rochers et de l'huile de la pierre la plus dure (Dt 32, 13)? Ne sais-tu pas que les montagnes laissent ruisseler la douceur, et que des collines coulent le lait et le miel, que nos vallons regorgent de froment (Ps 80, 17)? Il me faudrait encore te dire beaucoup de choses, mais je dois m'en tenir là. Ce n'est pas de lecture dont tu es avide mais de

prière: que Dieu ouvre ton coeur à l'amour de sa loi et de ses préceptes. Porte-toi bien".

"Yves et Guillaume (deux anciens élèves de Henry, entrés à Clairvaux) formulent les mêmes souhaits que moi, et, à la fin de cette lettre, nous te disons ensemble combien nous nous estimerions heureux de te voir ici; tu ne saurais trop le croire. Nous prions donc Dieu afin que là où tu aurais dû nous précéder, du moins, tu nous y suives. Mais en te montrant assez humble pour te mettre en route à la suite de tes élèves, tu leur donneras encore une leçon demeurant ainsi toujours leur maître".

- **Lettres 107 et 108:** la première est adressée à Thomas de Beverla (en Angleterre); Thomas avait fait voeu de se faire moine de Cîteaux, mais il tardait à faire le pas. Bernard le presse de passer à l'acte, mais en vain. Et la mort brutale de Thomas est mentionnée dans la Lettre suivante. Celle-ci s'adresse à Thomas de S. Omer (nord de la France):

"...Tu redoutes le jugement des hommes et n'a cure du jugement de Dieu qui 'ne cesse d'avoir les yeux ouverts sur les méchants' (cf. Ps 33, 17). Est-ce sage? Ainsi, tu redoutes la confusion plus que les châtiments... ; tu crains moins les coups de l'épée de Dieu que ceux de la langue des hommes... Sont-ce là les fruits de ces connaissances dont l'amour te semble un motif suffisant pour remettre à plus tard l'accomplissement de tes promesses?

Que penser et que dire d'une piété, d'une science, d'un savoir et de règles de conduite qui apprennent à trembler là où il n'y a rien à redouter, et a demeurer impassible quand Dieu même est à craindre? Tu ferais bien mieux d'apprendre Jésus-Christ, mais Jésus-Christ crucifié; c'est une science que l'on acquiert que lorsqu'on est crucifié au monde. Quelle erreur, cher fils, de croire que tu peux apprendre à l'école des maîtres du siècle une science où l'on ne fait de progrès avec la grâce de Dieu qu'en méprisant le monde et en devenant disciple du Sauveur. Elle n'est pas dans les livres, mais dans l'onction de la grâce; elle n'est ni dans la lettre, mais dans l'esprit; elle n'est pas une question d'érudition mais de pratique des commandements du Seigneur (cf. Os 10, 12)..." (108, §1).

Il reste que l'enseignement exhaustif le plus clair de Bernard sur la question de la compatibilité des études souvent entreprises "pour que d'autres sachent que l'on sait" (cf. Perse, *Satire* 1, 27) et la vie consacrée, se trouve rassemblé dans le **Sermon 36 sur le Ct des Cts**: "De l'utilité des sciences et des lettres; de la hiérarchie des connaissances; la connaissance de notre misère étant, de toutes, la plus utile" (cf. 1 Co 8, 1; Qo 1, 18).

D- Lettres d'amitié

a). Lettres adressées à des femmes:

- **Lettre 116, à Hermengarde, qui fut Comtesse de Bretagne.** Elle fut une grande bienfaitrice des moines de Clairvaux. Bernard proteste de son amitié pour elle avec des sentiments plein de douceur et d'affection qui témoignent d'une amitié pure et vraie.

"Que ne puisses-tu lire dans mon esprit comme tu le fais sur ce papier que tu as déroulé! Tu y verrais ce que le doigt de Dieu y a gravé d'amour pour toi, et tu reconnaîtrais bien vite que ni la langue ni la plume, ne sont capables de le rendre tel que l'Esprit de Dieu l'a inscrit à l'intime de moi-même. A l'heure présente, mon coeur est auprès de toi, même si mon corps est absent; malheureusement, ni toi ni moi ne pouvons faire que tu le puisses voir; du moins, tu as un moyen de t'en assurer: tu n'as qu'à descendre dans ton propre coeur pour y trouver le mien; car tu ne peux douter que je ressente pour toi autant d'affection que tu en éprouves toi-même pour moi, à moins que tu ne prétendes m'aimer plus que tu ne l'es de moi, et que tu n'aies meilleure opinion de tes capacités d'aimer au point de pouvoir nous vaincre par la charité.

Mais tu es trop modeste pour ne pas sentir en ce qui nous concerne que Celui qui te porte à m'aimer et à accueillir mes conseils salutaires, me donne de te prodiguer une égale affection de

véritable amour. Toi donc, tu verras comment me retenir avec toi; quant à moi, je sais fort bien que tu ne m'es jamais absente où que j'aïlle. Cela, ce n'est que quelques lignes rédigées en passant, espérant avoir plus de loisir pour t'écrire plus longuement, si Dieu m'en donne le temps".

- **La Lettre 117, adressée à la même Hermengarde, est une louange à la ferveur de celle-ci dans le service de Dieu. Bernard lui signifie son désir de lui rendre bientôt visite.**

- **Lettre 118, à la "très noble et très religieuse Dame Béatrice":**

"...Qu'est-ce qui s'inquiète comme vous de ma santé? Ai-je laissé dans le monde une seule personne qui porte aussi loin sa sollicitude à mon sujet, ou même qui ait conservé de moi un tel souvenir? (Dame Béatrice avait accueilli Guillaume et Bernard dans sa propriété, en 1127, pour permettre aux "deux abbés malades" de refaire leur santé...)... Vous avez hâte de savoir comment je me porte et d'apprendre des nouvelles de ma santé, du voyage que je viens de faire et du nouveau monastère où je viens de conduire un groupe de religieux (nouvelle fondation par Clairvaux)...Je les ai laissés heureux et tranquilles (*laetos et in pace*). Je suis revenu la joie et la paix dans l'âme. Mais à mon retour j'ai été repris pendant quelques jours par mes accès de fièvre et avec tant de violence que je pensai mourir...Grâce à Dieu, j'ai retrouvé la santé et mes forces sont revenues de telles sortes que je me trouve beaucoup mieux que lorsque je me suis mis en route".

- **Autres Lettres:** à la Duchesse de Lorraine (L. 120); à la duchesse de Bourgogne (L. 121); à Mélisende, reine de Jérusalem, femme du roi Foulques (L. 354), etc...

- Au chapitre des "Lettres d'amitié", il convient de joindre les Lettres à Guillaume de S. Thierry, celles à Pierre le Vénérable, à l'abbé Suger, à Ogier... Que d'amis n'avait pas Bernard!

Conclusion

Quelques centres d'intérêt particuliers n'ont pas été abordés: ils tiennent cependant une place non négligeable dans la perception de la personnalité de Bernard de Clairvaux. Nous voulons parler des **Lettres concernant les rapports avec des personnages politiques d'importance**, tels les Rois de France (Louis VI et Louis VII), d'Angleterre (Henri 1er Beauclerc), l'empereur d'Allemagne et des Romains (Lothaire et Conrad), la reine de Jérusalem, le roi Roger de Sicile, Le Comte d'Angoulême, la Comtesse de Blois, le Comte Thibaud de Champagne, Sanche, soeur de l'empereur d'Espagne ... Il y a aussi des **Lettres concernant les enjeux de la Seconde Croisade**, en particulier celles des années 1145-1146. La Lettre 363 adressée aux chrétiens d'Orient les invitant à résister courageusement aux musulmans implantés dans les lieux saints est significative de la conception de la Chrétienté dans laquelle vivait "Bernard et son temps" (voir aussi **Lettre 288**). Le §1 du Livre II du Traité "De la Considération", est en fait une Lettre adressée à Eugène III, sur l'issue malheureuse de la Seconde Croisade, où Bernard dit au pape: "Je n'ai fait qu'obéir à vos ordres"... "Les jugements de Dieu sont justes et équitables; nul n'en saurait douter. Mais celui-ci (l'issue malheureuse de l'expédition sainte) est pour moi un tel abîme que je n'hésite point à proclamer bienheureux tous ceux qui n'en prendront point occasion de se scandaliser"... "Si les hébreux tombèrent et périrent pour leur iniquité, pourquoi nous étonner que les croisés, coupables des mêmes crimes, aient reçu le même châtement?"...

Mais la **Lettre 143**, de Bernard à ses frères moines de Clairvaux, alors qu'il se trouve retenu en Italie, pourra tenir lieu de conclusion; elle nous confirmera dans le sentiment que Bernard fut toujours l'homme de la fidélité à son « propos monastique », choisi avec enthousiasme dès son entrée à Cîteaux et jamais remis en cause, malgré les innombrables engagements d'Eglise auxquels il fut contraint. Cette Lettre est datée de 1135:

"Jugez de la peine que je ressens par celle que vous éprouvez vous-mêmes. Si mon absence

vous pèse, croyez qu'elle me pèse plus encore qu'à vous, car la part n'est pas égale entre nous; si vous ne souffrez chacun de la privation d'un seul, alors que je souffre seul de l'éloignement de tous, ma peine est donc multipliée par le nombre de frères que vous êtes. C'est à cause de chacun de vous que je regrette mon éloignement et c'est pour chacun de vous que j'en appréhende les suites. Je ne cesserai pas d'être inquiet et préoccupé que lorsque je serai de retour parmi vous. Je suis bien persuadé que vous êtes dans les mêmes dispositions à mon égard, mais moi, je suis seul. Vous ne sentez qu'une peine et moi j'en ressens autant que je compte d'enfants parmi vous. Et non seulement je me trouve crucifié par cette contrainte qui me tient éloigné de vous sans que la royauté même me serait une misérable servitude, mais encore je me sens devoir me mêler de choses bien étrangères à mon propos monastique, et qui toujours perturbent mon attrait pour le calme et la retraite.

Puisque vous savez tous qu'il en est ainsi, compatissez donc à ma peine, et, puisque je ne prolonge qu'à regret cet éloignement que les intérêts de l'Eglise réclament, il ne convient pas de vous indigner davantage. Mais j'espère en voir bientôt le terme. Priez, pour votre part, afin que cet éloignement puisse être fructueux, et regardez comme un gain tout ce que mon absence vous aura causé de tracas, car c'est pour Dieu que je suis ici; Il est bon, Lui, puissant et miséricordieux: Il saura bien pallier les inconvénients de mon absence et vous en dédommager avec surabondance. Aussi, soyons forts puisque nous avons Dieu avec nous, Dieu en qui je vous suis présent quelle que soit la distance qui nous sépare. Si vous êtes fidèles aux devoirs de vos charges, humbles, craignant Dieu, appliqués à la *lectio* et à la prière personnelle, pleins de charité les uns envers les autres, soyez sûrs que de chacun je suis tout proche; comment, en effet, pourrai-je être éloigné de ceux avec lesquels je ne fais qu'un cœur et qu'une âme? ..."

*

B. Le Prédicateur

1- Les Sermons Divers:

Il s'agit d'une collection d'environ 125 sermons, reconnus selon les critères de la critique interne, comme provenant authentiquement de Bernard. Sans avoir été édités par Bernard lui-même, les anciens éditeurs les ont recueillis dans les manuscrits. Mabillon leur a donné un « numéro d'ordre ». Ces textes sont « divers », tant par leur forme que par leur contenu. Ils sont brefs dans l'ensemble, laissant penser que Bernard avait déjà rassemblé là une matière de sermon qu'il avait l'intention de développer plus tard (tels les *Serm.Div* 18 et 21). Et, sans qu'ils aient la cohérence d'un recueil liturgique comme les « Sermons pour l'Année » ou du « Commentaire sur le Cantique des Cts », nous y retrouvons les options préférentielles de l'auteur disséminées dans ses autres ouvrages: la liberté restaurée par la grâce du Christ et son accomplissement plénier dans la gloire du Royaume, la spécificité de la vie monastique comme « Ecole de liberté » dans l'amour de Charité, par l'humilité, la reprise du vocabulaire du « désert », la vie des cœurs qui n'est autre que « mon Seigneur Jésus » (cf. *SCt* 75, 2). Beaucoup de ces Sermons *De Diversis* ont une structure en « chiasme »: le chiasme est une figure fondamentale de la rhétorique biblique qui consiste à faire réapparaître les éléments linguistiques symétriques *dans l'ordre inverse* où ils sont apparus précédemment; sa fonction est double: marquer l'unité d'un passage couvert par le chiasme et mettre en valeur l'élément central autour duquel il gravite. Nous en aurons un exemple dans la présentation du *Serm. Div* 33, ci-après. On en retrouve de nombreux cas: *Div* 2, 4, 5, 11, 17, 18, 19, 23, 24, 28, 29, 33...etc.

1- *Div* 8: « Les divers 'affects' de l'âme, et les différents noms de Dieu qui s'y accordent ».

§ 1- « Divers sont les noms que nous donnons à Dieu: tantôt nous l'appelons Père, tantôt Maître, ou encore Seigneur. Cela ne correspond en rien à une quelconque diversité de sa nature, absolument simple et

immuable (cf. SCt 26, 5: *impassibilis est Deus sed non impassibilis*, Dieu qui est impassible de par sa nature divine, n'en est pas moins capable de partager notre souffrance). Mais cela tient aux multiples changements de nos 'affects' (la partie affective de la personne), lés aux divers progrès et reculs de notre âme (*profectus/defectus*).

Il semble en effet que certaines âmes, par leur attitude, se situent sous l'autorité du Chrf de famille, d'autres sous celle du Seigneur, d'autres sous celle du Maître, d'autres encore sous celle du Père, et quelques-unes enfin dans la communion de l'Epoux. De la sorte, Dieu Lui-même paraît progresser avec ceux qui progressent, changer au fur et à mesure qu'ils changent (cf. Ps 17, 26-27). Pourtant si, comme le dit le Prophète, 'Il change' les créatures, 'et elles seront changées', Lui, au contraire, 'demeure le même, et ses années ne s'écoulent pas' (cf. Ps 101, 27-28).

Ecoute aussi ce que dans un autre Psaume, le même Prophète dit à Dieu: 'Avec le saint, Tu seras saint, sans reproche avec l'homme sans reproche, parfait avec l'homme parfait'. Et il ajoute pour nous étonner davantage: 'Mais avec le pervers, Tu te feras pervers' (Ps 17, 26-27). Puis, pour montrer comment peut changer Celui qui est immuable – ou plutôt comment Il opère des changements -, le Psalmiste poursuit: 'Car Tu sauveras le peuple des humbles et Tu abaisseras les yeux des orgueilleux' (Ps 17, 28).

I. Comme « sans Dieu en ce monde »... à la manière du « fils prodigue »

§ 2. Mais 'ce n'est pas le spirituel qui paraît d'abord; c'est le psychique, puis le spirituel' (1 Co 15, 46). C'est pourquoi notre conversion me paraît parfois précédée de quatre états différents: l'un où nous sommes sous notre propre autorité, les trois autres où nous sommes sous l'autorité du 'Prince de ce monde' (cf. Jn 12, 31). L'âme est en effet sous sa propre autorité lorsqu'elle suit sa propre volonté et met sa joie dans une très dangereuse liberté. Ainsi, le fils prodigue, recevant 'la part d'»héritage qui lui revenait' (Lc 15, 11-12), à savoir l'intelligence, la mémoire, les forces physiques, bref tous les autres biens semblables venant de la nature, mais qui en userait selon sa volonté à lui, au point d'être comme 'sans Dieu en ce monde' (Eph 2, 12). Donc, l'homme ici-bas, s'obéit à lui-même quant il accomplit sa propre volonté sans pour autant devenir la proie de ses vices et de ses péchés; car 'celui qui commet le péché', ce n'est déjà plus de lui-même 'qu'il est esclave', mais 'du péché' (cf. Jn 8, 34).

Assurément 'il est déjà parti vers une région lointaine' (Lc 15, 13), celui qui s'était d'abord séparé de son père avant même de s'en éloigner. En recevant sa part d'héritage, il est devenu 'de son propre droit' et bien que s'étant écarté de l'auteur de ses jours, il lui est demeuré très proche aussi longtemps qu'il ne s'est pas écarté de son oeuvre (la création). Cet état de choses a duré tant que sa volonté l'a guidé dans les limites du permis, bien que ce fut sur un chemin qui ne lui valait rien. Mais par la suite, il s'est aussi écarté de lui-même en se tournant vers le péché (cf. *Gra* 9). C'est alors qu'il est vraiment parti pour une région lointaine (Lc 15, 13). , car rien n'est plus éloigné de l'Etre absolu et unique que ce qui est néant; rien n'est plus loin de Celui 'de qui, pour qui et en qui sont toutes choses' (cf. Rm 11, 36), sinon le péché, qui est le rien par excellence.

§ 3. Juste est alors la sentence de Dieu qui punit. Voilà que ce fils, en fuite loin de son Père, un autre le réclame comme esclave... (cf. Lc 15, 15)... Il lui devint soumis et se laissa envoyer garder les porcs... D'où lui est venue cette misère, alors qu'il avait rassemblé tout ce qui lui revenait comme sa part de l'héritage paternel? Sans nul doute, cela lui est arrivé parce qu'il a commencé par 'dilapider' des biens 'dans une vie de débauche avec des courtisanes' (Lc 15, 13.30). Voilà pourquoi, il commença à ressentir la privation...

§4. Comprend-le: ces 'courtisanes', ce sont les convoitises de la chair. En vivant avec elles dans la 'dissipation, il dilapide' les biens naturels, du fait qu'il en use mal, en vue de son plaisir. Ce qui entraîne une pénurie funeste, comme l'atteste l'Ecriture: 'L'oeil n'est jamais rassasié par ce qu'il voit, ni l'oreille par ce qu'elle entend' (Qo 1, 8). Par conséquent, on l'envoie garder les porcs, c'est à dire les sens corporels, qui n'aiment rien tant que se vautrer dans la fange et les immondices... Que faire pourtant, puisque, chassés de l'homme (cf. Lc 8, 33), les esprits impurs se logent dans les porcs? Il n'est d'autres remède que les larmes... bien que la disparition totale du péché semble plutôt réservée pour la fin des temps (cf. *Div* 6, 2).

Trois manières d'être sous le 'Prince de ce monde'.

§ 5. Ce détour par la parabole évangélique avait pour but, dans mon idée, de mieux montrer comment le Mauvais se soumet celui qu'il trouve obéissant à soi-même. Il se conduit à la manière d'un homme 'fort et armé' qui investit et s'approprie la demeure qu'il a trouvée habitée par « un homme pauvre et infirme' (Lc 14, 21). Or, c'est d'une triple manière que les hommes me paraissent soumis au Prince des ténèbres (cf. Eph 2, 2):

– Il y a d'abord ceux qui ne peuvent ni consentir ni refuser puisqu'ils n'ont pas encore l'usage de leur

volonté, soumis encore à la nécessité; ce sont des 'vases de colère' en raison du péché originel, jusqu'à ce que l'homme fort ayant été ligoté, ses vases lui soient arrachés **par le plus fort**' (Mt 12, 29). Cela advient par le sacrement du vrai Moïse qui s'avance 'par l'eau et le sang' (1 Jn 5, 6).

- Il y a ceux qui consentent, puisqu'ils pèchent volontairement.
- Il y a en troisième lieu ceux qui ne veulent pas, puisque l'habitude du péché les tient liés à leur malheur. Le fils prodigue était dans cette situation; mais il revint à lui: « Combien de mercenaires dans la maison de mon Père ont du pain... et moi je suis ici à mourir de faim », tourmenté par les désirs insatiables de mes péchés et l'attraction de mes vices...

De fait, ils ne 'se glorifient pas du témoignage de leur conscience' (cf. 2 Co 1, 12), ceux dont l'aspiration est terrestre et intéressée. Mais le pécheur, transpercé de honte (*peccator compunctus*) estime très saint le prochain qu'il voit dans l'innocence, quelle que soit la cause de celle-ci. 'Traite-moi, dit-il, comme l'un de tes mercenaires' (Lc 15, 19).

II. Diversité des 'affects' qui conduisent progressivement au plus haut degré d'union à Dieu.

Amour du mercenaire ou de l'esclave

§ 6. Et voilà justement le premier état dans lequel se trouvent les hommes dans lequel, quand ils commencent à se soumettre à Dieu: ils sont comme des '**mercenaires**', vivant sous l'autorité du Chef de famille. Ce sont ceux que nous voyons dans le monde: leur désir des réalités éternelles est inexistant ou très limité. Ils servent Dieu comme pour un salaire, et Lui demandent les biens terrestres qu'ils désirent.

Une seconde situation se présente dans la soumission au Seigneur: celle de l'homme qui, comme un **esclave**, craint la prison et redoute de subir le châtement. A ce stade, la conversion consiste à quitter le monde et à 'entrer dans la vie' (entrer au monastère; cf. Rituel de Profession cistercienne)... « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse » (Pr 9, 10)...

A ce degré succède un troisième: les novices et leur « Maître »; ce sont encore des '**enfants dans le Christ**'; ils désirent 'le lait' (cf. 1 Co 3, 1-2), bien qu'ils commencent à trouver de la délectation dans la méditation spirituelle, les larmes, la psalmodie et toutes les pratiques de la vie claustrale. Ils craignent encore les tourments et les coups de verges ainsi que la correction de leur Maître des novices (cf. Ps 88, 31-33)... Crainte du Seigneur et éducation du Maître (*timor Domini et disciplina Magistri*) sont tour à tour motrices pour faire avancer les novices, 'la plantation nouvelle' qu'est l'Eglise (cf. Ps 127, 3). Jésus se donne lui-même ces deux titres de 'Maître et de Seigneur' (Jn 13, 13). C'est la crainte qui est nécessaire aux novices pour effacer les péchés commis par le passé (cf. Si 1, 27). Mais un précepteur leur est nécessaire sur ce 'chemin étroit qui mène à la vie' (Mt 7, 14). Pierre, le Chef et le Pasteur de l'Eglise vous y exhorte: 'Comme des enfants nouveaux-nés, spirituellement, désirez le lait pur pour croître dans le salut' (1 Pi 2, 2). 'D'une grande joie, réjouissez-vous, vous qui vous lamentiez sur Jérusalem, afin d'être abreuvés de lait et d'être rassasiés du sein de ses consolations. Après, sevrés de lait, vous prendrez part au festin...' (Is 66, 10-11).

Amour filial

§ 8. C'est là l'état du fils robuste qui vit sous l'autorité du Père. Il n'est plus au lait mais à la nourriture solide (He 5, 12). Il oublie ce qui est en arrière (Ph 3, 13); ...il se tend vers l'avant, vers la palme de la vocation céleste (Ph 3, 14), attendant 'la bienheureuse espérance et la manifestation glorieuse de notre grand Dieu' (Tt 2, 13). Il avance maintenant 'vers l'état d'homme parfait' (Eph 4, 13), il lui faut 'être tout entier aux affaires de son Père' (Lc 2, 49)...

Amour sponsal

§ 9. « Il existe encore un degré plus élevé, un désir plus parfait que celui-là. C'est **lorsque l'âme, d'un coeur profondément purifié, ne désire ni ne demande à Dieu rien d'autre, sinon Dieu Lui-même**. Elle a appris par de multiples expériences, que 'le Seigneur est bon pour qui espère en Lui, pour l'âme qui le cherche' (Lam 3, 25). Aussi est-ce de tout l'élan de son coeur et à souhait qu'elle proclame avec le psalmiste: 'Qu'ai-je dans le ciel, et sur la terre qu'ai-je voulu de Toi? Ma chair et mon coeur ont défailli: Dieu de mon coeur, ma part, Dieu à jamais' (Ps 72, 25-26).

Ce n'est plus son intérêt, ni son bonheur, ni sa gloire, ni rien de semblable que cherche une âme de ce genre; son amour n'est plus centré sur elle-même. Mais de tout son être elle tend vers Dieu (cf. 4ème degré de l'amour de Dieu), qui est pour elle l'unique et parfait désir, afin que le Roi l'introduise dans sa chambre (Ct 1, 3), qu'elle s'unisse à Lui et jouisse de Lui (cf. 1 Co 6, 17).

Alors continuellement, 'le visage découvert', autant que possible, 'le regard fixé sur la gloire' de

l'Epoux céleste, 'elle est transformée en cette même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur' (2 Co 3, 18). Et elle obtient la grâce de l'entendre lui dire: 'Tu es ma toute belle, mon amie', tandis qu'elle ose elle-même s'écrier: 'Mon Bien-aimé est à moi, et moi je suis à Lui' (Ct 2, 16). Voilà le bienheureux et merveilleux entretien dans lequel, glorieuse, elle trouve toute sa délestation avec l'Epoux ».

2- Div 33 : Un commentaire du Ps 23, 3-6. « Qui montera sur la Montagne du Seigneur, ou qui se tiendra dans son lieu saint ».

Une composition en forme de chiasme; les §§ sont assemblés deux à deux, à l'exception du dernier; ils constituent un éventail d'interprétations eschatologiques, christologiques, ecclésiologiques, morales et spirituelles.

- a) La Montagne à gravir est digne de tous les éloges (interprétation eschatologique: §§ 1-2)
- b) Le Christ et l'Eglise (interprétation christologique et ecclésiologique: §§ 3-4).
 - *c) Le chrétien et l'Eglise (interprétation morale: §§ 5-6).
 - b') La Montagne, c'est le Christ Lui-même (autre interprétation christologique: §§ 7-8).
- a') Exhortation à gravir cette Montagne (nouvelle interprétation morale à visée eschatologique: § 9).

1- « Voilà, mes frères, une parole d'exhortation (cf. Ac 13, 15). Puisque tous nous faisons effort pour monter, que tous nous tendons vers les sommets, que tous nous aspirons à nous élever et que tous nous nous efforçons d'atteindre les hauteurs, ayons donc bien soin de monter là où 'il nous est bon de demeurer' (Mt 17, 4), là où nous pouvons rester en toute sécurité et d'où il ne faut pas tomber, là enfin où nous pouvons tenir debout (*stare*).

Et ce n'est pas seulement pour susciter un désir que le Prophète cherche celui qui gravira cette Montagne, mais c'est encore pour apprendre, à qui le désire, comment monter. 'Heureux celui qui a disposé en son coeur les montées' (Ps 83, 6) sur cette montagne, et qui, jusqu'à en défailir, désire les parvis du Seigneur » (Ps 83, 3)...

Suivent de multiples citations bibliques relatives à la Montagne: Ps 67, 16; Ps 83, 5; Ba 3, 24-25; Ps 86, 1; Is 2, 2; Ps 47, 3. Mais cela dans un fondu-enchaîné remarquable: « Toutes ces montagnes forment ensemble l'unique Montagne de la parfaite félicité »...

Le § b, sur « Le Christ et l'Eglise », est particulièrement significatif de la dimension mystique de l'unité entre la Tête (le Christ) et le Corps (l'Eglise) qui traduit avec réalisme ce que S. Augustin appelle le Mystère du « Christ total ». Solidarité entre l'Epoux et l'épouse:

« 'Celui-ci recevra' (Ps 23, 5); mais aussitôt il (le Psalmiste) transforme le 'celui-ci' en 'cette génération', disant: « Voici la génération de ceux qui Le cherchent » (Ps 23, 6). De la sorte, comprends qu'il ne désigne pas ici une personne dans sa singularité, mais une 'unité d'esprit' (Eph 4, 3). Assurément, 'celui-ci' c'est l'Epoux et 'celle-ci' l'Epouse; et nous savons qui a prononcé cette parole: « Ils ne sont plus deux mais une seule chair » (Mt 19, 6). Ainsi, par conséquent, celui-ci montera, « celui-ci recevra la bénédiction » (Ps 23, 5); mais la multitude aussi montera avec lui, ou plutôt en lui, car elle recevra par lui la bénédiction. Ecoute le Prophète: « En effet, le Législateur donnera la bénédiction: ils marcheront de vertu en vertu » (Ps 83, 8).

Voilà pourquoi « il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât des morts », afin que « soient proclamés en son nom la pénitence et le pardon des péchés » (Lc 24, 46-47), et que la pénitence tienne lieu d'innocence, et le pardon de pureté... « Heureux, en effet, - non pas celui en qui on ne trouve pas de péché -, mais « celui à qui le Seigneur n'imputera pas son péché » (Ps 31, 2)...

3. Div 23-24: « Les trois esprits: ceux de la chair, du monde, du diable ».

Le Serm. *Div 23* sur le discernement des esprits sert d'introduction au Serm. 24 qui traite de la théologie de la Parole en lien avec le thème paulinien de la justification par la foi et de la glorification dans le Don de l'Esprit-Saint.

L'unité littéraire de ces deux Sermons est renforcée par la structure en chiasme de l'ensemble:

- a) Le choix de la vie selon l'Esprit (§§1-2).
- b) Diversité des esprits (§ 2).
 - c) Langage des trois esprits mauvais et de celui qui s'en fait l'esclave (§§ 3-4).
 ⇒ *d*) Langage de l'Esprit-Saint ou de l'Ange de Dieu (§ 5).
 - c') Repousser l'esprit du mal, accueillir la grâce (§ 6; avec cit. Job 4, 12:
 « **Heureuse, Bienheureuse, l'âme qui perçoit dans le silence la pulsation du murmure de Dieu** »).
- b') Se boucher les oreilles face aux divers esprits tentateurs (S. 24, § 1).
- a') La Parole de Dieu pour notre justification en vue de notre glorification (S. 24, §§ 2-4).

2- Les Sermons sur le Cantique des Cantiques

Prologue (Sermon 1)

Dans son "Commentaire", Origène présentait en I, 8 (SC 375, p. 87) le plan de son Prologue:

"Il me paraît ... nécessaire, avant qu'on en vienne au contenu de ce petit livre, de faire un bref exposé d'abord sur l'amour lui-même, thème principal de cet écrit, et ensuite, sur l'ordre des livres de Salomon, parmi lesquels ce livre semble placé au troisième rang; et puis, sur le titre du petit livre même, pourquoi est-il intitulé "Cantique des cantiques"; enfin, de quelle manière il semble composé à la manière d'un drame, et comme une pièce de théâtre habituellement jouée sur une scène avec changement de personnages".

Bernard en reprendra plusieurs éléments:

- L'explication du titre: "Cantique des cantiques"(Serm./Ct 1, 1)
- L'attribution à Salomon le Pacifique (*ibid.* §6), liée au fait que "seules les âmes pacifiques sont invitées à comprendre ce livre".
- Le troisième rang de ce livre, précédé du "Livre des Proverbes"(qui vise à la purification des mœurs), et du "Livre de l'Ecclésiaste" (qui traite de la fragilité du corporel périssable et permet, par la raison, d'opérer le discernement entre le corruptible et l'incorruptible).
- Le thème principal de cet écrit étant l'amour, Origène s'étendra, un chapitre entier, sur la distinction entre "amour" et "charité", ce que Bernard ne reprendra pas, tout en signalant que ce Cantique est "un chant nuptial", "l'expression des désirs d'une âme pieuse", un "chant de louanges du Christ et de l'Eglise" célébrant "les douceurs de leur saint amour et le sacrement de leur mariage éternel".
- La mention des autres cantiques (Débora, Judith, Anne la mère de Samuel) est une reprise origénienne, mais tirée de l'Homélie I, 1.

Les Sermons 2 à 8 : l'ordonnement de leur contenu.

Sermon 2

I. L'attente du baiser ("Qu'Il me baise d'un baiser de Sa Bouche")

A. L'attente des Anciens.

B. Description du Baiser attendu (**Avec Lui, ne faire qu'un seul esprit** - 1 Co 6, 17).

C. Distinction du baiser des lèvres et du baiser "de Sa Bouche": "la bouche qui donne le baiser, c'est le Verbe assumant notre chair" (Serm./Ct 2, 3). Introduction du thème de "la paix".

II. "Le baiser, c'est la paix"

A. Avant le Christ, la paix était cachée.

- B. Le baiser est le signe de la paix.
- C. La paix suppose la descente de Dieu (thème de la "kénose" du Verbe).
- D. Traces scripturaires de ce désir.
- E. La paix apparaît.

Sermon 3

Le baiser spirituel reçu doit être précédé de trois autres baisers donnés:

- Baiser des pieds = pénitence/purification
- Baiser des mains = persévérance dans la crainte d'amour
- Baiser des lèvres = contemplation et union ("**Avec Lui, un seul esprit**").
-

Sermons 4

A ces trois baisers correspondent trois faveurs:

Le pardon, la grâce, la présence qui se fait percevoir sensiblement ("expérience" de Dieu).

Sermon 5

Digression sur les genres d'esprit: de Dieu, de l'ange, de l'homme et de la bête; nécessité des corps, sauf pour "l'esprit que confesse toute créature".

Sermon 6

Ce que sont les "pieds" de Dieu: sa Miséricorde et sa Justice.

Sermon 7

A. Ce que sont les Mains de Dieu: sa Largesse et sa Force.

B. "Qu'Il me baise du Baiser de Sa Bouche!": expression du désir de l'Épouse qui lui est propre.

Sermon 8

1. Le baiser de la bouche, c'est le Baiser du Père et du Fils,
2. C'est l'Esprit-Saint.
3. L'Épouse désire ce baiser: pour connaître le Père et le Fils,
4. et pour connaître l'Esprit-Saint, c'est à dire la Bonté.
5. L'Épouse adresse sa prière au Fils qui donne l'Esprit-Saint et fait accéder à la 'science' et à l'amour.
6. L'Épouse invoque l'Esprit:
 - saveur de la science: lumière -- cire -- **vérité**
 - assaisonnement de la grâce: ferveur -- miel -- **amour**,
 et tend ses deux lèvres, à savoir sa **raison** ----> **intelligence**,
 sa **volonté**----> **sagesse** .
7. Reprise du thème du Sermon 2 (cf. I, C): distinction des deux baisers, baiser des lèvres et baiser de la bouche.
8. Différence de ces deux baisers: participation, ici-bas et pour nous;
 plénitude, pour le Fils.
9. Heureux baiser qui fait de nous les fils du Père,
 les épouses et soeurs du Fils!
 "**Avec Lui, en un seul esprit**" (cf. 1 Co 6, 17) .

Extraits du Sermon 8

(Ct 1, 2: "Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche")

1- Le Baiser du Père et du Fils:

"J'ai à vous parler aujourd'hui, selon la promesse que je vous ai faite hier, du baiser de la bouche, qui est de tous le plus élevé. Accordez-moi d'autant plus d'attention que la saveur de cette doctrine est plus exquise et qu'on y goûte plus rarement, parce qu'elle est difficile à bien entendre. Pour reprendre notre sujet d'un peu plus haut, je crois que c'est d'un baiser ineffable, inconnu à toute créature, qu'il est question. Il est écrit, en effet: *Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils ou celui à qui le Fils l'aura révélé* (Mt 11, 27). Car le Père chérit son Fils d'un amour tout particulier: souverain, il aime son égal; éternel, son coéternel; unique, son Fils Unique. Mais il est aimé par son Fils d'un amour qui n'est pas moindre, puisque le Fils meurt par amour du Père, ainsi qu'il l'atteste lui-même: *Afin que tout le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous, allons-nous en d'ici* (Jn 14, 31). Sans doute, il veut dire: partons pour subir la Passion. **Cette connaissance mutuelle du Père et du Fils, cet amour réciproque, n'est pas autre chose que le baiser le plus doux, mais aussi le plus secret.**

2- C'est l'Esprit-Saint:

Je tiens pour assuré que nulle créature, même angélique, n'a jamais eu accès au mystère si profond et si sacré de cet amour divin. Saint Paul, qui savait bien ces choses-là, dit que *cette paix surpasse toute intelligence*, même celle des anges (Ph 4, 7). Aussi l'Épouse du Cantique, si hardie soit-elle, n'ose pas dire: *Qu'Il me baise de sa bouche*, car elle sait que ce privilège est réservé au Père. Elle demande un peu moins: *Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche*. Vous le voyez, la nouvelle Épouse reçoit un nouveau baiser; elle ne demande pas à être embrassée de la bouche, mais du baiser de la bouche. On lit dans S. Jean: *Il souffla sur eux et leur dit: Recevez l'Esprit-Saint* (Jn 20, 22), et il s'agit évidemment de Jésus soufflant sur les Apôtres, c'est à dire sur l'Église primitive. Ce fut un baiser, certes; pourtant s'agit-il d'un souffle corporel? Non pas, mais de l'Esprit invisible, communiqué dans ce souffle du Seigneur afin que nous comprenions qu'il procède de lui comme du Père, de même que le baiser est commun à celui qui le donne et à celui qui le reçoit. Il suffit donc à l'Épouse d'être baisée d'un baiser de l'Époux, même si ce n'est pas de sa bouche. Car à ses yeux ce n'est pas chose médiocre ou inférieure que de recevoir ce baiser, puisque ce n'est rien d'autre que de recevoir l'infusion de l'Esprit (*non est aliud nisi infundi Spiritu Sancto*). Si nous avons raison de penser que le Père donne et que le Fils reçoit le baiser, nous ne nous tromperons pas en disant que **le baiser lui-même est l'Esprit-Saint**, c'est à dire celui qui est entre le Père et le Fils la paix inaltérable, le ciment solide, l'amour indivis, l'indivisible unité (*imperturbabilis pax, gluten firmum, indiuiduus amor, indiuisibilis unitas*).

3- Désir de l'Épouse de recevoir ce baiser pour connaître le Père et le Fils:

C'est donc à lui (l'Esprit) qu'ose aspirer l'Épouse, et c'est son infusion qu'elle demande avec confiance sous le nom de baiser. Elle a d'ailleurs une raison de s'enhardir: lorsque le Fils dit: *Nul ne connaît le Fils sinon le Père, et nul ne connaît le Père sinon le Fils*, il a ajouté: *ou celui à qui le Fils l'aura révélé* (Mt 11, 27). L'Épouse ne doute pas que, s'il a voulu le révéler à quelqu'un, c'est bien à elle. Elle sollicite donc hardiment ce baiser, c'est à dire cet Esprit par lequel le Fils et le Père lui seront révélés. Car on ne connaît pas l'un sans connaître aussi l'autre. D'où cette parole: *Qui me voit, voit aussi mon Père* (Jn 14, 9); et cette autre de Jean: *Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père; mais qui confesse le Fils a aussi le Père* (1 Jn 2, 23)... C'est donc à juste titre que la béatitude suprême est définie par la connaissance non pas de l'un des deux, mais de tous deux ensemble, selon ce passage: *La vie éternelle, c'est de te connaître, toi qui es le vrai Dieu, et de connaître Jésus-Christ que tu as envoyé* (Jn 17, 3). Enfin, il est dit que ceux qui suivent l'Agneau *portent gravé sur leurs fronts son nom et le nom de son Père* (Ap 14, 1), c'est à dire qu'ils se font gloire de les connaître l'un et l'autre".

4- ...et pour connaître l'Esprit-Saint, la Bonté:

"Mais on pourrait se demander s'il n'est pas nécessaire de connaître aussi le Saint-Esprit, puisque Jésus-Christ n'en parle pas lorsqu'il dit que la connaissance du Père et du Fils fait la vie éternelle. La connaissance du Saint-Esprit est évidemment nécessaire; quand on connaît parfaitement le Père et le Fils, comment ignorerait-on la Bonté de l'un et de l'autre, cette Bonté qui est justement le Saint-Esprit? L'homme ne connaît pas intégralement un autre homme à moins que ne lui soit plus caché si cet homme est de bon ou de mauvais vouloir (*uoluntas = amor*). De même, il est écrit: *La vie éternelle, c'est de te connaître toi qui es le vrai Dieu, et de connaître Jésus-Christ que tu as envoyé* (Jn 17, 3). Or si cette mission nous révèle à la fois la bonne volonté du Père envoyant son Fils, et la bonne volonté du Fils qui lui obéit volontiers, on ne saurait soutenir que le Saint-Esprit soit ici passé sous silence puisque là où il est fait mention de la grâce d'amour de l'un et de l'autre, cet amour réciproque, **cette Bonté de l'un envers l'autre, c'est le Saint-Esprit lui-même**".

5- Prière que l'Epouse adresse au Fils pour recevoir l'Esprit (connaissance et amour):

"C'est donc la grâce de cette triple connaissance qu'en demandant un baiser sollicite l'Epouse, dans la mesure où cette grâce peut être accordée à une créature mortelle. Elle adresse sa prière au Fils, parce qu'il appartient au Fils de le révéler à qui il veut (*uoluerit reuelare*). Le Fils se révèle donc à qui il veut, et il révèle aussi le Père. Mais il le fait par un baiser, c'est à dire par le Saint-Esprit, au témoignage de l'Apôtre: (*ce que Dieu a préparé pour ceux qu'Il aime*), *Il nous l'a révélé par son Esprit* (1 Co 2, 10). Mais en donnant l'Esprit par lequel il révèle, il se révèle lui-même. Et cette révélation qui se fait par le Saint-Esprit ne nous donne pas seulement accès à la lumière de la connaissance (*non solum illustrat ad agnitionem*), elle nous donne embrasse aussi du feu de l'amour (*sed etiam accendit ad amorem*) comme le dit l'Apôtre (Paul): *L'amour de die a été répandu dans nos coeurs par l'E.S. qui nous a été donné* (Rm 5, 5).

...9- Heureux baiser qui fait de nous des fils du Père, des épouses-soeurs du Christ:

"Heureux baiser, certes, puisqu'il confère (à Paul) non seulement la connaissance de Dieu, mais que le Père soit aimé, lui qui ne peut être pleinement connu que s'il est parfaitement aimé. Quelle âme, parmi vous, n'a pas entendu parfois, dans le secret de sa conscience, l'Esprit du Fils s'exclamant: *Abba, Père?* (Ga 4, 6). Oui, que cette âme-là ose se dire aimée de l'amour paternel (de Dieu) puisqu'elle est délicatement touchée (*affectam*) du même Esprit dont le Fils est touché. Quelle que tu sois, ô âme, aie confiance, n'hésite en rien! Dans l'esprit du Fils, reconnais-toi fille du Père, épouse du Fils et sa soeur. Par l'un et l'autre terme, il te convient d'être appelée; je le prouverai sans grande peine; la voix de l'Epoux s'adresse à elle ainsi: *Je suis venu dans mon jardin, ma soeur, mon épouse* (Ct 5, 1). Elle est sa soeur, puisqu'ils ont le même Père; son épouse, puisqu'ils sont unis dans le même Esprit. Si le mariage charnel unit deux êtres en une seule chair, à plus forte raison l'union spirituelle les réunit en un seul esprit: *celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit* (1 Co 6, 17). Mais remarquez avec quel amour le Père Lui-même appelle cette âme sa fille, et cependant l'invite comme sa bru, aux doux épanchements du Fils: *Ecoute, ma fille, dit-il, et vois; tends l'oreille; oublie ta nation et la maison de ton père; et le Roi désireras ta beauté* (Ps 44, 11-12). C'est de Lui qu'elle réclame un baiser. Ô âme sainte, qu'un respect révérenciel t'habite, puisque (ce Roi) c'est le Seigneur ton Dieu, et tu dois sinon le baiser du moins l'adorer avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen!"

*

Sermon 23/Ct

"Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers" (Ct 1, 3).

Ce Sermon 23 est un long enseignement didactique.

A la suite du commentaire sur les parfums, et d'entrée de jeu, Bernard affirme, pour compléter l'information sur l'origine de ces parfums, qu'ils proviennent des celliers du Roi: "Voilà

d'où sort l'odeur, voilà où l'on court!"... "Et si l'épouse avait bien dit qu'il fallait courir et à quelle odeur, elle n'avait pas dit où il fallait courir: c'est vers les celliers que l'on court, et à l'oduer qui en provient".

Que sont-ils donc ces "celliers"? Des lieux pleins d'aromates dans la Maison de l'Epoux où sont entreposés pour les conserver "tous les meilleurs produits du jardin ou des champs". C'est donc là que courent les âmes "ferventes dans l'Esprit": l'épouse, les jeunes filles... La plus fervent court plus vite et arrive plus tôt (cf. Jn 20, 4)...

I- Une première section établit la cohérence du sens littéral du texte (Ct 1, 3). Une admonition aux supérieurs les rappellera à leurs devoirs. Pères et mères, ils doivent prendre soin de ceux qui leur sont confiés.

"L'Epoux n'oublie jamais ses propres entrailles (§ 1), "les jeunes filles" (§ 2). "Apprenez que vous devez être mères et non seigneurs de vos sujets" (cf. RB 64, 15). "Mères en consolant, pères en corrigeant".

II- Le jardin, le cellier, la chambre, dans la Sainte Ecriture.

Les celliers, au sens spirituel, ainsi que jardin et chambre ont leur sens propre; le jardin exprime l'histoire (*historia*, ou sens littéral), le cellier, le sens moral ou tropologique, la chambre, le mystère de la vision contemplative et l'anagogie. Dans le jardin se trouvent des hommes vertueux (cf. Ps 1, 3; 91, 13; 51, 10; Is 45, 8).

III- Les trois celliers selon l'exégèse morale: la discipline, la nature et la grâce.

Il y a le cellier du Roi, le cellier des aromates, et le cellier des parfums: un lieu où foisonne une profusion de grâces.

§ 7- Dans le cellier des aromates, la vertu de l'enseignement et la rigueur de la discipline expriment et font jaillir la vertu naturelle d'un comportement droit. Dans le cellier des parfums, par contre, l'agréable douceur d'une affection spontanée et comme innée, s'empresse de rendre service tel un parfum répandu sur la tête et qui descend sur tout le corps (cf. Ps 132, 2). "Dans le cellier au vin, on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité". Ce cellier du vin "je pense - dit S. Bernard - qu'il porte ce nom pour la simple raison qu'on y entrepose le vin du zèle qui fermente dans la charité. L'homme qui n'a pas encore mérité d'y être introduit, ne doit exercer aucune autorité sur les autres. Pour gouverner les autres, il faut être échauffé de ce vin comme l'était le Docteur des nations lorsqu'il disait: 'Qui est faible que je ne sois faible? Qui vient à tomber qu'un feu ne me brûle' (2 Co 11, 29). Sans cela tu aspiras bien abusivement à gouverner ceux que tu ne te soucies pas de servir"... (cf. S. Augustin, Conf. X, 5, 6).

"Ce cellier au vin est aussi celui que j'appelle le "cellier de la grâce" parce qu'en celui-ci on reçoit la grâce en plénitude. Car enfin, la plénitude de la Loi, c'est la charité (Rm 13, 10); et 'celui qui aime son frère a accompli la Loi' (Rm 13, 8).

§ 8- Il est ici question de la discrétion, "mère des vertus" (cf. RB 64, 19).

IV- Les trois chambres distinctes. Tout d'abord, celle de la connaissance.

"Les concubines sont nombreuses et les jeunes filles sans nombre" (Ct 6, 7). Chacune trouve son propre lieu secret pour rencontrer l'Epoux, et elle dit: "Mon secret est à moi, mon secret est à moi" (Is 24, 16; cité par Guillaume de S. Thierry en finale de la Lettre d'or). "Là l'épouse avoue 'qu'elle dort mais que son coeur veille' (Ct 5, 2). "Par le sommeil, elle désigne la tranquillité de cet émerveillement si doux et de cette admiration paisible dans la contemplation. Par la veille, elle signifie la fatigue de la recherche inquiète et de l'exercice laborieux" (à la manière de Ruusbroeck qui unira les deux moments de la rencontre humano-divine impliquant fruition et accomplissement d'oeuvres de charité).

V- La chambre de la crainte; un terrible avertissement aux clercs.

§ 12- "Il est un autre lieu d'où la vigilance très secrète et très sévère de Dieu Juste Juge (Ps 7, 12), terrible dans ses desseins sur les enfants des hommes (Ps 65, 5), s'exerce immuable, sur la créature douée de raison et réprouvée (cf. S. Augustin, se tournant vers le "Dieu des miséricordes et aussi des vengeances" , *Deus misericordiarum et semel ultuionum*).

Terrible passage, inspiré sans doute des ouvrages anti-pélagiens de S. Augustin sur la prédestination (cf. *De praedestinatione sanctorum*):

"En ce lieu, le contemplatif, pénétré de la crainte aperçoit Dieu qui, par un juste mais mystérieux jugement, n'efface pas les fautes des réprouvés, ni n'agrée leurs bonnes actions. Au contraire, il endure les coeurs pour qu'ils ne se repentent pas dans l'affliction, qu'ils ne se convertissent pas et que Lui-même ne les guérisse pas" (Sg 12, 40). "Et cela non sans une raison certaine et éternelle: chose d'autant plus effrayante qu'elle est immuablement arrêtée de toute éternité" (cf. Is 26, 10).

"Que les clercs tremblent, que tremblent les ministres de l'Eglise eux qui commettent tant d'iniquités sur les terres des saints qu'ils possèdent"...

"Ce lieu (la chambre de la crainte) est redoutable et dépourvu de toute tranquillité. C'est aussi le lieu du commencement de la sagesse (Ps 110, 10). Ce n'est pas la connaissance qui fait le sage, mais la crainte, car celle-ci touche le coeur". La science elle, peut aussi 'enfler d'orgueil' (1 Co 8, 1). *Timor sapor est*, ose affirmer Bernard: la crainte est savoureuse et la saveur fait le sage. La première chambre ne fait que "préparer à la sagesse"; "là tu es préparé pour être ici initié". "Cependant, le contemplatif ne jouit d'une tranquillité parfaite ni dans la connaissance, ni dans la crainte...ni dans la chambre du Maître, ni dans celle du Juge, mais dans celle de l'Epoux".

VI- La chambre du pardon ou de la prédestination.

§ 15- "Il est un lieu où Dieu se montre vraiment apaisé et apaisant: le lieu de l'Epoux. "Rare est l'heure et peu on y demeure" (*rara hora, parua mora!*). "Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu (Rm 3, 23). Mais qui se fera l'accusateur des élus de Dieu (Rm 8, 33). Le pardon de Dieu, voilà la justice de l'homme. J'ai vu cela et j'ai compris la vérité de cette parole: 'Quiconque est né de Dieu ne pêche pas, parce que la filiation céleste le préserve' (1 Jn 5, 18)... Il m'a semblé que j'étais du nombre de ces bienheureux. Oh! si ce sentiment avait pu durer!"

§ 16- "Ô lieu vraiment paisible que je puis sans erreur appelé chambre! On y voit plus Dieu comme troublé de colère...mais on y éprouve sa volonté bienveillante et sa bonté parfaite" (Rm 12, 2). "Ici on trouve le vrai repos: *Tranquillus Deus tranquillat omnia* (le Dieu de la sérénité rend toutes choses sereines)". "Le Roi m'a fait entré dans sa chambre (Ct 1, 3); ce troisième lieu est établi d ns la paix".

§ 17- Dieu apparaît donc dans ce Sermon à la fois comme "Maître, Juge et Epoux". "Il est Bon, Doux et plein de miséricorde pour tous ceux qui le contempent ainsi".

*

Sermon 24/Ct

Dans les SBO I, p. XVI, Dom Jean Leclercq fait remarquer que, dans certains manuscrits, ce Sermon 24 se trouve divisé en deux courts Sermons commençants respectivement par les mots *Recte diligunt te* ("les âmes droites t'aiment"; Ct 1, 3), et *Hoc demum tertio* ("Pour la troisième fois me voici"...). Le second fait allusion au retour du troisième voyage de Bernard à Rome en 1138. Dans les autres manuscrits, le Sermon commence par *Hoc demum tertio* et se compose des mêmes éléments que les deux Sermons courts, habilement refondus dans un ordre différent. Cette nouvelle forme de texte serait la rédaction définitive que lui aurait donné Saint Bernard.

En voici les fragmentations:

I- Le rétablissement de la paix (fin du schisme d'Anaclet II; reprise du siège romain par Innocent II). Cohérence interne de ce passage: "Les âmes droites t'aiment" (Ct 1, 3). Contre le vice de la médisance.

"Après tant de périls, je me mets au service de votre progrès... Et puisque vous souhaitez que je poursuive le Commentaire du Cantique..., je m'exécute volontiers".

§ 2- Début du commentaire de Ct 1, 3: "Les âmes droites t'aiment".

"Qui prononce ces paroles?" se demande Bernard. Le mieux, dit-il, est de les attribuer aux jeunes filles et de les joindre à ce qui précède: 'Nous exulterons et nous nous réjouirons en toi, nous souvenant de tes seins meilleurs que le vin' (Ct 1, 3). Elles s'adressent évidemment à leur mère, mais sont envieuses de cette mère entrée seule dans les celliers du Roi-Epoux. Elles vont obliger l'épouse à se justifier: 'Je suis noire, et pourtant belle, filles de Jérusalem' (Ct 1, 4)".

A cause de celle qui murmurent et qui calomnient, les autres qui sont bonnes, simples, humbles et douces, disent à l'épouse pour la consoler: 'Les âmes droites t'aiment'; ne t'inquiète pas de l'injuste réplique des calomniatrices, car il est évident que 'les âmes droites t'aiment'.

§ 3- Parmi le chœur des jeunes filles (les moines de la communauté de Clairvaux), "j'en trouve - avoue Bernard - qui guettent les actions de l'épouse pour les critiquer, non pour les imiter (*derogandi non imitandi causa*). Bernard se situe donc à la place de l'épouse, victime de calomnies et de cabales à son égard, en raison de ses longues et récentes absences...

"Elles s'acoquinent pour médire, toujours d'accord pour semer la discorde... Elles lient entre elles des amitiés nourries d'inimitié; d'odieuses cabales se trament dans un même sentiment de méchanceté complice...comme le firent jadis Hérode et Pilate (cf. Lc 23, 12).

Ce portrait, haut en couleurs ce certains frères de Clairvaux, n'est guère plus édifiant que celui tracé au sujet de frères de cette même communauté dans le Traité des degrés d'humilité et d'orgueil. Or cela, conclut Bernard, "c'est boire à la coupe des démons, non à la coupe eucharistique" (1 Co 10, 20).

§ 4- "Quiconque médite fait voir d'abord que la charité lui manque"... "C'est une peste!"

II- Droiture et courbure de l'âme.

§ 5- Retour à l'explication de Ct 1, 3: Comment comprendre cette expression: "les âmes droites"?

Il convient - estime Bernard - de l'entendre d'une droiture spirituelle, 'l'Esprit administrant aux spirituels ce qui est spirituel' (1 Co 2, 13). "Dieu a fait l'homme droit (Eccl. 7, 30). Tout homme est courbé par ses péchés (cf. S. Augustin, *Enarr. in Ps* 50, 15). Dieu qui est droit fait l'homme droit. Ceux qui veulent lui être semblable doivent rentrer dans leur cœur (*intrare/redire ad cor*; Is 46, 8), et, en esprit, s'adonner à ce travail de la pratique de la justice" (cf. 2 Co 3, 18).

§ 6- La station droite du corps de l'homme est indicative du désir de Dieu de la voir "garder sa droiture spirituelle".

§ 7- "Les âmes courbées ne peuvent guère aimer l'Epoux; étant aimées du monde, elles ne peuvent l'être de l'Epoux" (cf. Jc 4, 4). "La courbure de l'âme consiste donc à chercher et à savourer ce qui est de la terre; sa droiture, au contraire, à méditer ou à désirer ce qui est d'en-haut" (cf. Pac. Delfgaaw, "S. Bernard, Maître de l'amour divin", Paris 1994, pp. 105-107).

III- Les sentiments et le consentement, la foi et les actes.

Sentiment et consentement, foi et oeuvres contribuent à réaliser la droiture parfaite. Il y va de la rectitude de l'amour (cf. Jc 2, 26; Ga 5, 6).

§ 8- "Déparée de la charité, la foi est morte"... "Crois-tu en Jésus Christ? Accomplis les oeuvres du Christ"... "Celui qui est sans amour, n'a pas de quoi aimer l'épouse. Comment serait-il droit celui qui n'aime ni Dieu, ni l'Eglise de Dieu à laquelle il est dit: 'Les âmes droites t'aiment'?"

"Frères, rendons droits nos voies et nos efforts" (cf. Jér 7, 3).

Transition

Les Sermons 25 à 28 constituent un autre petit Traité sur la charité centré sur Ct 1, 4. L'épouse proteste de sa beauté inhérente à sa noirceur, prenant à témoin les filles de Jérusalem: "Je suis noire, mais belle, filles de Jérusalem" (Serm. 25). Suit une comparaison qui demande explication: "comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon" (Serm. 27). Au Sermon 28, Bernard adjoindra au commentaire le v. 5: "Ne prenez pas garde à mon teint basané, car c'est le soleil qui m'a ternie" (Ct 1, 5). Les Sermons 29 à 32 poursuivent l'approfondissement du sens spirituel en intégrant la suite du texte biblique: "Les fils de ma mère ont combattu contre moi" (Serm. 29). "Ils m'ont mise à garder les vignes; ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée" (Serm. 30).

Les deux derniers Sermons de la série (Serm. 31 et 32) sont centrés sur la figure de l'Époux présenté successivement comme Berger (finale du Serm. 31), comme Roi, comme Père de famille, pour conclure, par inclusion, sur la figure préférentielle de l'Époux-Berger (Serm. 32).

Sermon 25/Ct

Quatre fragmentations qui correspondent à un quadruple questionnement:

I- Bernard se demande d'abord: **"Quelles sont celles que l'épouse nomme 'filles de Jérusalem' ?"**

On remarquera que notre commentateur part toujours du sens littéral avant de passer au sens spirituel, c'est à dire moral ou mystique. **"Pour quelle raison sont-elles nommées ainsi ces filles?"**

II- **"Pourquoi l'épouse a-t-elle été noire et pourquoi est-elle belle?"**

III- **"Comment comprendre que l'épouse soit à la fois noire et belle, sinon en montant au sens moral profond?"**

IV- **"Comment les saints consacrent-ils tout leur soin à la beauté intérieure?"**

Nous verrons successivement quelles réponses apportent Bernard à ces quatre questions.

I- **"Quelles sont ces 'filles de Jérusalem'?"**

Bernard poursuit sa quête d'intelligence du texte. Au Sermon 24, 2, il avait dit que l'épouse "était obligée de répondre aux provocations de ses rivales", les jeunes filles. Elle y répond en s'exclamant: "Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem"(Ct 1, 4). Celles-ci reprochaient à l'épouse sa noirceur. Pourtant, patiente, l'épouse "ne rend pas injure pour injure, mais les honore même en les appelant 'filles de Jérusalem'. Elles auraient mérité se faire appeler 'filles de Babylone'. Elle avait appris de Celui qui est l'Onction même et enseigne la douceur qu'il ne faut pas "briser le roseau froissé ni éteindre la mèche qui fume encore" (Is 42, 3). Elle s'est faite "pacifique avec celles qu'haïssent la paix" (Ps 119, 7), se sachant "redevable même envers les insensées" (Rm 1, 14).

§ 2- Cette attitude, précise Bernard, est "celle des meilleurs supérieurs qui se doivent d'être bons et fidèles envers les âmes malades sans se prévaloir d'une dignité pompeuse" (cf. RB 27, 6). Notre commentateur vise encore là certains détracteurs parmi ses frères de Clairvaux (cf. Serm. 23, 3-4), qui expriment des plaintes et des murmures intérieurs, "et s'emportent jusqu'aux sarcasmes et aux insultes"... C'est la rançon, pensons-nous, de cette trop longue absence dûe à son ministère en Italie pour contribuer à éteindre le schisme d'Anaclet II. Il préférera le remède à la vengeance.

Pour cette raison, l'épouse nomme "filles de Jérusalem" celles dont elle supporte malveillance et médisance, sachant que "la langue pacifique éteint la querelle" (Pr 25, 15). "Filles de Jérusalem", elles le sont "par les sacrements de l'Eglise, par la commune confession de la même foi, par leur appartenance à la communauté des fidèles, par l'espérance du salut à venir dont elles ne sauraient en

être absolument exclues, même si leur vie semble s'opposer à toute espérance"... Donc l'épouse prend parti pour la mansuétude.

II- "Pourquoi l'épouse a-t-elle été noire, et néanmoins belle?"

§ 3- Il n'y a pas de contradiction, pour Bernard, entre noirceur et beauté. En bon dialecticien, il distingue la forme substantielle de l'accident. Ce qui est noir n'est pas toujours difforme. Il donne des exemples: la pupille de l'oeil, les pierreries noires, les cheveux noirs: en tout cela la structure est belle. Elle se dit néanmoins ici-bas atteinte de quelques traces de noirceur. Si elle le niait, la vérité ne serait pas en elle (cf. 1 Jn 1, 8). "Elle est encore noire parce qu'elle peine encore en cheminant sur la route". Elle n'a pas encore rejoint la Patrie...

§ 4- Pourquoi alors se dit-elle belle? Serait-ce par cette nouveauté de vie commencée au baptême (cf. Rm 6, 4)? Elle dit en effet: "Je suis noire", et non pas: "J'ai été noire". La suite nous éclairera. L'épouse est comparée en effet aux tentes de Cédar, aux pavillons de Salomon (Ct 1, 4). La référence aux tentes grossières de Cédar se fait par rapport à son ancienne vie désordonnée, celle aux pavillons de "Salomon le magnifique", est en rapport avec sa vie nouvelle.

III- Comment l'épouse peut-elle être à la fois noire et belle?

Chez les saints, il convient de distinguer entre l'apparence extérieure et la réalité intérieure. L'Apôtre Paul en est un exemple. Par son aspect corporel, il se savait terne, difforme, petit de taille, marqué par la faim, le dénuement (cf. 2 Co 11, 27). Il fut pourtant "ravi au paradis" jusqu'au troisième ciel (2 Co 12, 2.4): "Ame toute belle, corps chétif; âme noire à nos yeux, belle aux yeux de Dieu". L'homme voit l'apparence; Dieu regarde le coeur (cf. 1 Sam 16, 7). Noir au-dehors, bel au-dedans, "pour plaire à Celui devant qui il a trouvé grâce" (2 Tm 2, 4).

"Heureuse noirceur qui engendre la candeur de l'esprit, la lumière de la science, la pureté de la conscience"...

§ 6- Et Bernard en vient à citer Is 1, 18: "Chez les saints cette noirceur extérieure produit la candeur intérieure... L'âme du juste est candide".

IV- "Comment les saints consacrent-ils tout leur soin à la beauté intérieure?"

Les saints méprisent la parure de l'homme extérieur qui se corrompt (2 Co 4, 16)? Ils mettent tout leur soin à embellir avec empressement "l'homme intérieur qui est à l'image de Dieu et qui se renouvelle de jour en jour (2 Co 4, 16; Gn 1, 26), tellement ils sont sûrs que rien n'est plus agréable à Dieu que son image restituée à sa beauté originelle. "Toute leur gloire est au-dedans" (Ps 44, 14), et non au-dehors... Aussi, disent-ils avec Paul: "Notre gloire, la voici: c'est le témoignage de notre conscience" (2 Co 1, 12). Car le seul juge de la conscience c'est Dieu, et c'est à Lui qu'ils désirent plaire...

Peut-être faut-il même se glorifier de la noirceur extérieure, pour qu'absolument rien ne soit perdu pour les saints, et "que tout contribue à leur bien" (Rm 8, 28). Paul se glorifiait même de ses faiblesses (2 Co 12, 9). Désirable faiblesse compensée par la puissance du Christ. En effet, "la puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse" (*quando infirmor, tunc fortior sum et potens*: 2 Co 12, 10).

§ 8- Une confiance de Bernard: "Ainsi l'épouse a raison de tourner à sa propre gloire ce que ses rivales lui reprochent comme une ignominie (*pro opprobrio*). En effet, non seulement elle se glorifie d'être belle, mais encore d'être noire. Elle ne rougit pas de cette noirceur dont elle sait que l'Époux, lui aussi, l'a d'abord assumée... L'épouse n'estime donc rien de plus glorieux pour elle que de porter l'ignominie du Christ: 'Loin de moi la pensée de ma glorifier, sinon dans la croix de N.S.J.C.' "(Ga 6, 14).

Cette noirceur de l'épouse c'est en fait "l'opprobre de la croix que chaque croyant possède en partage avec le Christ crucifié. Bernard amène progressivement ses auditeurs et

ses lecteurs à ce constat dans la foi. Suit une contemplation de l'opprobre du Christ dans la figure du Serviteur de Yahvé (Is 53, 2-5), "le plus beau des enfants des hommes" (Ps 44, 8). Ce rapprochement avait déjà été opéré par Origène dans son Com./Ct III, 2, 2 (cf. SC 376, pp. 502-506).

§ 9- Bernard tourne audacieusement la formule de Ct 1, 4, en changeant de locuteur; ce n'est plus l'épouse qui parle, mais l'Époux: "Je suis noir, et pourtant beau, fils de Jérusalem". Noir "lui qui n'avait ni éclat, ni beauté" (Is 53, 2), "ver et non pas homme, honte des hommes et rebut du peuple" (Ps 21, 7). Bref, "il s'est fait lui-même péché" (2 Co 5, 21), "et moi, j'hésiterais à l'appeler 'noir'? Regarde-le donc... meurtri de coups, couvert de crachats, mortellement pâle. Tu reconnaîtras alors sans doute qu'il est noir. Renseigne-toi auprès des Apôtres (cf. Mt 17, 2)... Renseigne-toi auprès des Anges (cf. 1 Pi 1, 12)... Alors tu seras émerveillé de sa beauté. Il est donc beau en lui-même, noir à cause de toi (*Ergo formosus in se, niger propter te*). **Que tu es beau à mes yeux dans une forme humaine qui est aussi mienne, Seigneur Jésus!**"

"Ta belle épouse a déjà reçu le don de ce bonheur comme prémices de sa dot. Elle n'est ni paresseuse pour imiter ce qui en toi est beau, ni honteuse de porter ce qui en toi est noir. C'est pourquoi elle disait: 'Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem'...comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon".

Sermon 26/Ct

Deux fractions d'inégale longueur: une suite du commentaire de Ct 1, 4; l'épouse est noire comme les tentes de Cédar (ceci fait l'objet des deux premiers §§); et à partir du § 3 commence une longue plainte de Bernard sur la mort de son frère Gérard, le cellérier de Clairvaux (§§ 3-14).

I- Comparaison entre la noirceur de l'épouse et les grossières tentes de Cédar.

Les deux termes de la comparaison se rapportent à ce seul mot qui précède; "Je suis noire". Bernard, comme toujours, part du sens littéral pour dégager un sens spirituel. Le mot "Cédar" se traduit par "ténèbres", selon l'ouvrage de Jérôme sur "les Noms hébreux", ce qui invite à considérer **la noirceur**. Mais ce qui suit, la comparaison avec "les pavillons de Salomon", ne suggère pas avec évidence **la beauté**. "Les tentes", dit Bernard, "renvoient à nos corps qui nous servent de demeure dans notre exil (2 Co 5, 6; Heb 13, 14)... Cette tente est la tente du soldat ou l'auberge du voyageur, et non pas la maison du citoyen, comme une tente de Cédar qui fait écran à la vision face à face et ne permet de voir 'qu'en énigme, dans un miroir' (1 Co 13, 12)".

§ 2- La noirceur de l'Église et la rouille attachée aux âmes les plus belles, viennent de là: de la tente de Cédar, du pénible combat qu'il nous faut soutenir, du séjour en terre étrangère... L'une de ces âmes gémissait: "Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort?" (Rm 7, 24).

Pourtant, si elle est "belle comme les pavillons de Salomon", c'est qu'ici se cache un mystère. "J'en remet l'explication à plus tard, de peur d'être accablé par la majesté de Dieu (Pr 25, 27). En fait, c'est parce que le chagrin causé par la mort de son frère Gérard l'empêche de continuer.

II- Et c'est la longue plainte sur la mort de son frère qui va suivre sur 11 §§.

En voici les principales articulations:

- Gérard n'a pas perdu ses amis, mais en a trouvé d'autres; il ne peut plus souffrir (*impassibilis est*) mais il ne peut pas se montrer non compatissant (*sed non incompassibilis*) - cf. Sermon/Ct 26, 5 pour son frère.
- Gérard faisait face à toutes les nécessités du temporel pour préserver la tranquillité contemplative de l'abbé.
- Fervent d'esprit, il était efficace dans les activités extérieures.
- La cause de cette plainte? La tendresse, non le trouble dû au péché et à la vanité: "Mon

âme attachée à la sienne n'en faisait qu'une avec lui, non pas par le lien du sang mais par l'accord des esprits" (§ 9).

- Comment Gérard trépassa-t-il? En récitant le Ps. 148, puis en s'exclamant en chantant: "Quelle est grande la Bonté de Dieu de vouloir être le Père des hommes! Quelle est grande la gloire des hommes d'être fils de Dieu, héritiers de Dieu!..."
- Bernard justifie son affection par l'exemple de David, de Samuel et du Seigneur (cf. 2 Sam 1, 17; Jn 5, 29; Jn 11, 44).

Sermon 27/Ct

Bernard poursuit son commentaire interrompu par la longue plainte suscitée par la mort de son frère Gérard. Il reprend son questionnement sur "les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon auxquels est comparée la beauté de l'épouse.

Sept fragmentations:

I- A quel Salomon appartiennent les pavillons comparés à la beauté de l'épouse.

Bernard veut mettre en lumière le sens caché de ces "pavillons". Il se demande d'abord s'ils ne se rapportent pas plutôt à la noirceur de l'épouse qu'à sa beauté, tout comme les tentes de Cédar...

"Je suis belle comme les pavillons de Salomon", dit l'épouse. "Ces paroles ont un sens grand et admirable si nous les rapportons non pas au premier Salomon, mais à Celui dont il est dit: 'Il y a ici plus que Salomon' (Mt 6, 29). Celui-là n'est pas seulement le Pacifique, mais la Paix elle-même (Ep 2, 14). Et selon le Ps. 103, 2 "Il (le vrai Salomon qui est la Sagesse même) déploie le ciel comme un pavillon". Association d'idée qui renvoie notre commentateur à Pr 8, 27: "Quand Dieu mettait en place les cieux, moi - dit la Sagesse - j'étais présente". En effet, "Toutes les oeuvres que fait le Père, le Fils les fait pareillement" (Jn 5, 19). Donc, lui aussi déploie le ciel comme un pavillon, comme une tente. "Merveilleux pavillon qui, couvrant toute la face de la terre comme une immense tenture, éblouit les regards humains par l'admirable variété des étoiles, de la lune et du soleil. Qu'y a-t-il de plus beau que ce pavillon? Quoi de plus splendide que le ciel? Pourtant, lui non plus ne peut être comparé à la gloire et à la beauté de l'épouse" (§ 2).

II- Quelle est donc cette beauté de l'épouse, qui dépasse même la beauté du ciel?

§ 3- "La beauté de l'épouse est pour ainsi dire du domaine rationnel (*species rationalis*), et sa figure est spirituelle (*spiritualis effigies*)". Voilà le passage au sens spirituel que fait Bernard. "Elle est éternelle" cette beauté, "image de l'éternité". "Sa beauté c'est la charité..., c'est la justice..., c'est la patience..., c'est la pauvreté volontaire, c'est l'humilité". Et c'est par la foi qu'elle devient belle: "Le Christ habite en nos coeurs par la foi" (Eph 3, 17).

§ 4- Beauté de l'épouse par sa première robe (*prima stola*) qu'elle a revêtue ici-bas: c'est le vêtement de sa sanctification (baptismale).

III- Le pavillon de Salomon, c'est le ciel du ciel; les pavillons de Salomon se trouvent en lui.

"Le ciel se déploie comme un pavillon de Salomon, non pas dans l'espace mais dans les sentiments des âmes. Les étoiles du ciel ce sont les Anges, les Archanges, les Puissances, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins..., esprits chargés d'un ministère, envoyés pour servir ceux qui héritent du salut" (cf. Hébr 1, 14).

IV- Quelle est cette gloire de l'épouse qui lui permet de se comparer au ciel le plus haut. D'où lui vient-elle cette gloire?

Par son corps, elle tient de la terre et s'identifie avec les tentes de Cédar; par son âme, elle tient du ciel.

§ 7- L'un et l'autre viennent du ciel: l'Epoux, c. à d. Jésus, et l'épouse, Jérusalem... Un seul et même

Seigneur, Epoux comme Tête, épouse comme corps. "Voilà pourquoi l'épouse s'efforce de se conformer toujours plus à ce modèle venu du ciel, apprenant de lui à être modeste et sobre, chaste et sainte, patiente et compatissante, enfin "douce et humble de coeur" (Mt 11, 29).

V- L'épouse est un ciel éclatant où Dieu habite.

"Toute âme sainte est donc un ciel" (cf. Grégoire le Gd, Hom./Ez II, 2, 14: "l'âme du juste est un ciel"). Bernard rapproche deux citations: 'Le ciel est mon trône, dit le Seigneur' (Ac 7, 49), et 'L'âme du juste est le trône de la Sagesse' (cf. S. Augustin, Serm. 200, 1; Bernard, Serm./Ct 25, 6) afin de ne pas s'arrêter au sens littéral - le ciel visible et périssable - et de passer au sens spirituel qui le porte à dire que l'âme du juste est vraiment la demeure de Dieu. La citation de 2 Co 6, 16, reprise de Lev. 26, 11-12 et utilisée par S. Ambroise dans Com./Ps. 118, 10, 45, est particulièrement bien choisie: "J'habiterai au milieu d'eux - dit le Seigneur -, et j'y marcherai" (*Inhabitabo in illis et deambulabo in ipsis*).

VI- Ce dont l'âme doit s'abstenir; ce quelle doit avoir pour devenir le ciel de Dieu.

Elle doit s'abstenir des affaires publiques et des soucis du monde, n'être esclave ni du ventre, ni de la luxure; ne pas être curieuse de tout voir ni avide de dominer, ni orgueilleuse de son pouvoir. Il faut que l'âme soit d'abord vide de tout cela. Sa grandeur c'est son amour. Qu'elle se dilate dans la charité (cf. 2 Co 6, 13). Alors elle grandira "jusqu'à l'état de l'homme parfait, à la taille du Christ dans sa plénitude" (Eph 4, 13). La mesure de la taille d'une âme se fait en proportion de sa charité. "Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien" (1 Co 13, 2). "Si tu fais du bien à ceux-là même qui te haïssent, si tu pries pour ceux qui te persécutent, à ce moment-là, ton âme aura l'ampleur du ciel; elle en aura aussi la hauteur et la beauté". Dieu y habitera et s'y promènera...

VII- Ce ciel contient d'autres cieus. Quels sont-ils?

L'Eglise a ses cieus. L'Eglise d'en haut est un ciel; celle qui est encore en exil a le sien. Ces "pavillons", les hommes spirituels les ont tendus sur terre par leur parole, les miracles, leur charité; ce sont là l'image des "pavillons célestes" (cf. Dan 12, 3: l'issue finale sera toute à leur gloire):

"Ô humilité! Ô sublimité! A la fois tente de Cédar et sanctuaire de Dieu, demeure terrestre et palais céleste, maison d'argile et salle royale, corps de mort et temple de lumière, enfin 'rebut pour les superbes' et épouse du Christ. 'Elle est noire et pourtant belle, filles de Jérusalem. Même si la peine et la douleur d'un long exil la ternissent, néanmoins une beauté céleste la rehausse, les pavillons de Salomon l'embellissent. Si vous êtes rebutés par sa noirceur, admirez sa beauté; si vous méprisez son humble apparence, levez les yeux vers sa sublimité. Quelle prévoyance, quelle plénitude de sagesse, de discernement et d'à-propos en tout ceci: chez l'épouse, la bassesse et l'élévation, selon les moments, se tempèrent l'une l'autre dans un parfait équilibre. Ainsi, au milieu des vicissitudes de ce monde, la sublimité relève l'humilité, pour que celle-ci ne défaille pas dans l'adversité; et l'humilité modère la sublimité, pour que celle-ci ne disparaisse pas dans la prospérité. Avec bonheur l'une et l'autre, bien que contraires entre elles, 'coopèrent pourtant toutes deux au bien' (Rm 8, 28) de l'épouse, et se mettent au service de son salut".

Sermon 61/Ct

"Ma colombe cachée au creux des rochers" (Ct 2, 14).
Trois fragmentations centrées sur ce verset.

I- Comment ces paroles: "Ma colombe" etc... se relie à ce qui précède ("Lève-toi, mon amie, ma bien-aimée, ma belle, viens!"), selon le sens littéral. Quels sont les trous des rochers.

"L'Epoux prouve son intense amour en répétant des paroles d'amour", dit S. Bernard. C'est en

fait une invitation pressante lancée par l'Époux à l'épouse pour qu'elle se rende aux vignes. Les vignes, ce sont les âmes, nous a déjà dit Bernard. L'Époux montre par là son empressement à procurer le salut aux âmes.

L'épouse est ici nommément interpellée - et pour la première fois dans le Cantique - par son nom d'épouse. Parvenue aux vignes, et devenue parfaite, l'Époux conclura avec elle le mariage spirituel (*spirituale coniugium*): deux en une seule chair, en un seul esprit puisque "celui qui s'attache à Dieu est avec lui un seul esprit" (cf. Eph 5, 31 et 1 Co 6, 17).

"Ma colombe dans les trous du rocher, dans les cavités de la muraille, montre-moi ton visage; que ta voix résonne à mes oreilles" (Ct 2, 14).

1. Au sens littéral: Bernard interprète les sentiments de l'Époux qui, tout en pressant l'épouse de se donner au travail des vignes, ne lui témoigne pas moins des paroles d'amour en précisant que les *opera vinearum* (travaux aux vignes) ne doivent pas pour autant interrompre ou empêcher le *negotium amoris* (le non-repos de l'amour). C'est que "les vignes ont des murailles, propices et agréables aux amants pudiques". Mais ce sens littéral n'est qu'un "jeu" (*lusus*). Il convient donc de monter au sens spirituel.

2. Au sens spirituel: Des deux amants, il faut passer au dialogue du Verbe et de l'âme, ou du rapport entre le Christ et l'Église: "et c'est la même chose" précise Bernard (*idem est*). Et il définit l'Église comme "l'unanimité d'âmes nombreuses". Bernard, pour expliquer cela, reprend l'interprétation d'Apponius (voir SC 420-421 et 430), reprise par Bède le Vénérable: "Les trous des rochers, ce sont les blessures du Christ". L'expression de S. Thomas: "Mon Seigneur et mon Dieu", provient du constat des blessures du Crucifié-Ressuscité. Dans ces trous, "le passereau s'est trouvé une maison, et la tourterelle un nid pour ses petits" (Ps 83, 4); elle ne craint plus l'épervier qui rode. "Dans ces trous, la colombe se met en sûreté" (*in his se columba tutatur*; cf. Ps 26, 6; 39, 3).

II- La maison du sage est fondée sur le rocher. Combien est sûre cette demeure!

Le "Rocher" appelle bien des réminiscences bibliques. Il est "le refuge des hérissons" (cf. Ps 103, 18). "Où donc les faibles peuvent-ils trouver refuge sinon dans les blessures du Sauveur?" Ici, Bernard exprime avec force l'absolue puissance de la foi: "Qu'y a-t-il de si totalement voué à la mort que la mort du Christ ne puisse délier?" Et il s'oppose au sentiment de Caïn jugeant, après son forfait, que son iniquité était trop grande pour qu'il puisse mériter le pardon (cf. Gn 4, 13). Certes, il ne pouvait pas encore "revendiquer pour lui les biens du Christ"; mais "pour ma part", poursuit Bernard:

"Ce qui me manque en moi, je le puise hardiment pour moi dans les entrailles du Seigneur,, car elles débordent de miséricorde, et les trous ne manquent pas par où cette miséricorde peut se répandre. 'Ils ont percé ses mains et ses pieds' (Ps 21, 17), ils ont transpercé 'son côté d'un coup de lance' (Jn 19, 34); par ses ouvertures, il m'est loisible 'de recevoir le miel du rocher et l'huile de la pierre très dure' (Dt 32, 13), c'est à dire 'de goûter et de voir combien le Seigneur est doux' (Ps 33, 9). 'Il nourrissait des pensées de paix et je ne le savais pas' (cf. Jér 29, 11 et Gn 28, 16). 'Qui a connu en effet la pensée du Seigneur? Ou qui a été son conseiller?' (Rm 11, 34). **Mais le clou qui pénètre en lui est devenu pour moi la clé qui ouvre, afin que je puisse voir la volonté du Seigneur' (Ps 26, 4). Comment ne pas voir ce trou? (cf. Ct 5, 4). Le clou le crie, la blessure le crie: vraiment 'Dieu est dans le Christ se réconciliant le monde' (2 Co 5, 19). 'Un fer a transpercé son âme et s'est approché de son coeur' (cf. Ps 104, 18 et Ps 54, 22), pour qu'il sache désormais 'compatir à mes faiblesses' (Heb 4, 15). **Le secret de son coeur paraît à nu par les trous percés dans son corps**; 'le grand mystère de la piété' (1 Tm 3, 16) paraît à nu; 'les entrailles de miséricorde de notre Dieu' (Lc 1, 78) paraissent à nu; 'grâce à elles nous a visité l'Astre levant venu d'en haut' (*ibid.*). Comment ses entrailles ne paraîtraient-elles pas par ses blessures? Où, mieux que dans tes blessures, pourrait éclater en pleine lumière que 'toi, Seigneur, tu es doux et indulgent, et plein de miséricorde?' (Ps 85, 5). 'Nul n'a plus grande compassion que celui qui donne**

sa vie pour' des hommes condamnés et damnés (cf. Jn 15, 13).

Ainsi mon mérite, c'est la compassion du Seigneur. Je ne serai certes pas à court de mérite tant que le Seigneur ne sera pas à court de compassion. Si 'les miséricordes du Seigneur sont abondantes' (2 Sam 24, 14), je suis également pourvu de mérites en abondance".

III- Les blessures du Christ, c'est à dire les trous du rocher, sont le dos de Dieu. C'est dans ces trous qu'habite la colombe.

Voir le Seigneur de dos (cf. Ex 33, 22-23), c'est déjà un plaisir, en attendant qu'il montre sa face: "et nous seront sauvés" (cf; Ps 79, 4). Pour l'instant, il nous montre sa bonté de dos; en un autre temps, "il nous montrera sa face dans la gloire de sa beauté". "Il est sublime dans le Royaume, mais il est doux sur la croix...Les deux visions sont salutaires, les deux sont douces; mais l'une est dans la sublimité, l'autre dans l'humilité; l'une est dans la splendeur, l'autre dans une sous-teinte (*in pallore*). Et **l'or pâle vaut mieux que le laiton luisant**. "La folie de Dieu est plus sage que les hommes" (1 Co 1, 25 et Ph 2, 6-7).

"Le dos de l'Eglise aussi a la pâleur de l'or". "Ma colombe", est-il dit, "se tient dans les trous du rocher": elle se tient dans les blessures du Christ avec toute sa ferveur et y demeure dans une méditation continuelle. De là vient au martyr son endurance: il lève son regard vers celui dont les meurtrissures l'ont guéri (cf. Is 53, 5).

Le Seigneur veut être vu pour que, regardant ses blessures, les yeux du soldat qu'il aime retrouve courage et soit fortifié dans la patience par son exemple: contemplant les blessures du Seigneur, "il ne sentira pas les siennes" (cf. S. François de Sales, Oeuvres VIII, p. 431; Monsieur de Genève avait lu et médité Bernard de Clairvaux). "L'âme du martyr demeure dans le rocher (Jée 48, 28)". "Exilée de son corps, elle ne ressent pas les douleurs du corps par un effet de l'amour; les sens sont maîtrisés, non pas perdus".

C'est ce qui se produit dans l'extase mystique. "La douleur n'est pas absente, mais elle est dédaignée". C'est de là, de ce rocher, que le martyr tire la force de boire le calice du Seigneur (cf. Mt 20, 22). Et notre fermeté fait la joie du Seigneur (*Gaudium etenim Domini, fortitudo nostra*).

*

Sermon/Ct 67

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16a)

Seule la première partie du verset sera commentée dans les Sermons 67, 68 et 69. Ce n'est qu'avec le Sermon 70 que se poursuivra le commentaire de Ct 2, 16b: "Le Bien-aimé... qui nourrit (son troupeau) parmi les lis". C'est dire l'importance attachée par S. Bernard à ces simples mots en lesquels se condense toute l'essence du Cantique: *Ipsa mihi, et ego illi*.

Le Sermon 67 est structuré en six sections; 12 §§ au total.

I- A qui parle l'épouse en disant: "Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui"? La parole de l'Époux est comparable à un festin.

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui". Parole de l'épouse qu'il convient d'expliquer en s'appuyant sur le Verbe lui-même puisqu'il est notre "porte-parole" (*ipse fuerit Dux Verbi*; cf Ac 14, 11). En cette parole, il y a, dit Bernard, "autant de richesse de sens et de profondeur mystique que de douceur de grâce" (ou de tendresse gracieuse)- § 1. "Douce à l'oreille, elle charme le coeur; par la richesse de son sens, elle nourrit l'âme; par la profondeur de sens mystique, elle guérit merveilleusement l'enflure d'une science orgueilleuse"... "Mon Bien-aimé est à moi", dit l'épouse, "et moi à lui". Parole toute simple parce que douce à l'oreille...

De qui parle-t-elle? De son Bien-aimé: c'est évident.

A qui parle-t-elle? Ce n'est pas au Bien-aimé puisqu'il est absent; la preuve, c'est que bientôt, elle s'écriera: "Reviens, mon Bien-aimé!" (Ct 2, 17). Le Bien-aimé s'étant absenté, l'épouse continue de parler de lui puisqu'**il n'est jamais un absent pour elle**. "Elle a retenu sur ses lèvres celui qui ne saurait s'éloigner de son coeur"... "la bouche par le de l'abondance du coeur" (Lc 6, 45). "L'épouse parle de son Bien-aimé... parce qu'elle aime beaucoup (cf. Lc 7, 47).

A qui parle-t-elle donc de celui qu'elle aime? Peut-être aux jeunes filles qui restent proche de leur mère, l'Époux parti.

II- Ce passage se comprend mieux si l'épouse se parle à elle-même. Quelle est la raison de ce propos incomplet?

L'épouse se parle plutôt à elle-même: "Mon Bien-aimé est à moi, et moi à lui". Le discours reste inachevé; celui qui l'écoute est en suspens. **Il n'est pas informé mais rendu attentif.**

Que veut-elle dire par ces mots "Lui à moi, moi à Lui (*Ipse mihi, et ego illi*)?

"Âme sainte, qu'est pour toi Celui qui est à toi? t toi pour Lui? Quel est ce don mutuel de vous-mêmes que vous vous faites l'un à l'autre avec tant de familiarité et de bienveillance?... Lui es-tu la même chose que Lui à toi, ou autre chose? Est-ce que 'ton secret est à toi? (Is 24, 16; cf. SCt 23, 9; 59, 5)... **C'est l'affection qui a parlé et non l'entendement.** Si elle parle, ce n'est pas pour s'exprimer, mais pour ne pas se taire. Elle parle de l'abondance du coeur...

...Tout ce qui lui monte aux lèvres sous l'impulsion de l'amour, elle ne l'énonce pas, elle **l'éructe**" (*non enuntiat sed eructat*) - cf. Ps 44, 2.

En relisant le Cantique depuis le début, est-il une parole venant de l'Époux et adressée à l'épouse qui est une telle prégnance de sens et de ferveur amoureuse - se demande S. Bernard - qu'ici dans ce passage? D'où l'**éructation** qui permet de proférer l'inexprimable, à la manière du Psalmiste (cf. Ps 44, 2).

III- La parole de l'épouse est comme une éructation. Goût et odorat: ce que le juste goûte, le pécheur en respire le parfum.

"Ce propos" - commence par dire notre commentateur - "n'a aucune cohérence; il contredit les conventions du langage". En effet, c'est une **éructation**:

"Pour moi, Seigneur Jésus, cette éructation a pour moi une agréable odeur. Elle me remet respirer en mémoire de l'abondance de Ta Douceur"...; dans cette parole, j'ai respiré "un indicible effluve de Ta Bonté et de Ton Amour: *Ipse mihi, et ego illi*".

Seront alors citées d'autres éructations des Prophètes: Isaïe, Jérémie: "Il est bon d'attendre en silence le salut du Seigneur" (Lm 3, 26); David (cf. Ps 44, 2; et le § 7 l'étendra à tous les Psaumes).

IV- Autre signification de l'attente: c'est le juste qui attend; le pécheur, lui, n'attend rien. L'éructation de David, de Jean, de Paul.

"Le juste attend, et celui qui possède, c'est lui le bienheureux!" Abraham, le juste, attendit de voir le jour du Seigneur, et il l'a vu. Il n'a pas été déçu dans son attente. Il Le vit, et s'en réjouit (cf. Jn 8, 56). Les Apôtres aussi sont des hommes de l'attente de leur Seigneur (cf. Lc 12, 36).

Tous les Psaumes de David sont des éructations. Jean, l'Apôtre, apporte par l'éructation de son Prologue à l'Évangile, le parfum de l'éternité du Verbe et de sa génération... Nombreuses aussi sont les éructations de Paul, lui "la bonne odeur du Christ" (cf. 2 Co 2, 14-15).

V- Ce qui est sous-entendu par ces paroles. L'ordre différent des paroles de l'épouse et de celles du Prophète (le Psalmiste).

"Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui" (Ct 2, 16a). Aucun doute: "C'est l'amour mutuel de deux amants qui flamboie dans ce passage"... "Suprême bonheur de l'une et merveilleuse complaisance de l'autre". Il faudrait avoir mérité d'expérimenter soi-même quelque chose de semblable pour en parler. Et ils sont peu nombreux ceux qui peuvent dire avec Paul: "Contemplant à visage découvert la gloire de Dieu, nous sommes transformés en cette même image, de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur" (2 Co 3, 18).

L'épouse gardera son secret particulier (cf. Is 24, 16). L'intelligence en est seulement donnée aux simples (cf. Ps 118, 130). Et Bernard rapproche la parole du Ps 39, 2: "J'ai attendu, attendu le Seigneur, et il m'a prêté attention", de la parole de l'épouse (Ct 2, 16a). Attendre, c'est se voir prêter attention de la part du Seigneur. Le sens est absolument le même chez le Prophète et chez l'épouse, même si les mots, chez le Prophète, sont déplacés par rapport à ceux de l'épouse. Cependant l'épouse le dit avec plus de justesse: elle reconnaît avoir été prévenue par la grâce du Bien-aimé. Jean le dit explicitement: "Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui, le premier, nous a aimés" (1 Jn 4, 10). Mais, par ailleurs, le Prophète reconnaît aussi la prévenance de la grâce lorsqu'il dit: "Mon Dieu me préviendra de sa miséricorde" (Ps 58, 11; Ps 78, 8).

VI- La grâce qui prévient et la grâce qui suit.

En Ct 6, 2, l'épouse inversera la formule, remarque Bernard: "Moi à mon Bien-aimé, et mon Bien-aimé à moi". Pourquoi cela? Pour montrer qu'elle est davantage pleine de grâce lorsqu'elle a tout donné à la grâce, lui attribuant et le commencement et la fin de l'action amoureuse. "Il faut que la grâce cède la place au mérite". La grâce me rend à moi-même "gratuitement justifié et délivré de la servitude du péché (cf. Rm 3, 24 et 6, 22). Car, "là où est l'Esprit, là est la liberté" (2 Co 3, 17).

le § 11 est une invective proférée visant la Synagogue qui, voulant se justifier elle-même, dût céder la place à l'Eglise accueillante à la grâce et objet de la grâce. "Tu as été fiancée dans la foi et dans la justice qui vient de la foi, et aussi dans la miséricorde et la bonté"; L'épouse reconnaît tout cela: et la grâce prévenante et la grâce qui suit. "Mon Bien-aimé à moi, m' a prêter attention", propose de lire Bernard, en faisant une suture entre Ps 39, 2 et Ct 2, 16a. Il s'en expliquera dans le Sermon suivant.

*

S. Bernard de Clairvaux (suite et fin)

Sermon 83 sur le Cantique des Cantiques

L'affinité de l'âme humaine avec le Verbe

1- "Depuis trois jours, j'ai employé tout le temps assigné par notre Règle à la prédication, à vous faire comprendre les affinités de l'âme et du Verbe. A quoi ont donc abouti mes efforts? Voici. Je vous ai fait voir que toute âme - même chargée de péchés, captive de ses vices, retenue par les plaisirs des sens, emprisonnée dans son exil, enfermée et prisonnière dans son corps, clouée à ses préoccupations, tiraillée par ses affaires, figée dans sa crainte, frappée de multiples souffrances, allant d'erreur en erreur, rongée d'inquiétudes, ravagée de soupçons, et finalement, selon le Prophète (Baruch), 'étrangère en pays ennemi, partageant les souillures des morts et comptée parmi les

habitants de l'Enfer² -, toute âme dis-je, en dépit de sa damnation et de son désespoir, peut encore trouver en elle-même des raisons non seulement d'espérer le pardon et la miséricorde, mais encore d'aspirer aux noces du Verbe, pourvu qu'elle ne craigne pas de conclure un traité d'alliance avec Dieu et de se placer avec le Roi des anges sous le joug infiniment suave de l'amour. Elle peut se permettre toutes les audaces envers Celui dont elle est l'image glorieuse et dont elle porte noblement la ressemblance. Que craindrait-elle de la majesté divine, elle qui dès l'origine s'est vu accorder la confiance du Maître? Il suffit qu'elle s'applique par une vie honnête, à conserver sa noblesse native ou plutôt qu'elle cherche à embellir encore, par l'éclat de ses moeurs et de ses sentiments, cette beauté céleste qui est son premier partage.

2- Pourquoi laisserions-nous en sommeil l'activité de l'âme, qui est en nous un merveilleux don de la nature? Si elle ne remplit pas sa fonction, tout le reste de nos dons naturels sera jeté dans le trouble et comme recouvert d'une rouille de décrépitude. Ce serait faire injure au Créateur. Car il est certain que Dieu a voulu qu'il subsiste toujours en nous une marque de notre noblesse originelle, afin que l'âme puisse recevoir les avertissements du Verbe qui l'exhorte sans cesse ou à demeurer en lui, ou à y retourner lorsqu'elle s'en est écartée...

...Mais déjà nous voici parvenus au retour de l'âme qui se convertit au Verbe, se corrige grâce à lui et se conforme à lui. Par quel moyen? Par l'amour. Car il est écrit: *Soyez les imitateurs de Dieu, comme des fils chéris; et vivez dans l'amour comme le Christ vous a aimés*³.

3- Cette conformité rend l'âme épouse du Verbe; déjà semblable à lui par sa nature, elle le devient aussi par sa volonté, lorsqu'elle l'aime comme elle est aimée. Et si cet amour est parfait, c'est le mariage spirituel. Pas de joie plus grande que cette conformité. Pas de bien plus désirable que cet amour grâce auquel l'âme, ne se contentant plus d'écouter les enseignements des hommes, ose s'adresser au Verbe lui-même en toute confiance, s'attacher constamment à lui, et montrer d'autant plus d'audace dans ses désirs qu'elle sent son intelligence plus capable de comprendre. C'est vraiment là le mariage spirituel qui est un saint contrat. Mais c'est trop peu dire encore: il y a plus qu'un contrat, il y a une étreinte, une union totale où le même vouloir, les mêmes refus confondent deux esprits en un seul. Ne craignons pas que l'inégalité des personnes ne rende boiteuse l'harmonie de leurs volontés: l'amour ignore cette sorte de respect craintif. Le mot amour vient d'aimer, non pas d'honorer. On honore ce que l'on redoute, ce qui étonne ou qui inspire la stupeur, tous sentiments qu'ignore un coeur épris d'amour. L'amour est à lui-même suffisant: lorsqu'il survient, il attire à lui et captive toutes les autres passions. Il aime parce qu'il aime, et ne sait rien de plus. Celui qui inspire à juste titre le respect, l'étonnement, l'admiration, préfère cependant inspirer l'amour. C'est l'Epoux et l'Epouse. Entre époux, il n'est pas nécessaire de supposer d'autre lien que l'amour réciproque. Ce noeud est plus solide que tous ceux que noue la nature, par exemple entre parents et enfants. Car enfin, il est écrit qu'en sa faveur *l'homme quittera son père et sa mère, pour ne s'attacher qu'à son épouse*⁴. Et chez les époux, vous voyez cette passion l'emporter sur toutes les autres, et comme sur elle-même.

4- Ajoutez que cet Epoux n'est pas seulement un amant: il est l'Amour. N'est-il pas aussi l'honneur? Certains l'affirmeront, mais pour moi, je n'ai rien lu de pareil. J'ai lu *Dieu est amour*⁵, non pas qu'il serait honneur ou dignité. Ce n'est pas que Dieu ne veuille pas être honoré, puisqu'Il dit: *Si je suis votre Père, où est l'honneur que vous me devez?*⁶ Il parle là, en père. Mais s'il se montrait époux, je pense qu'Il changerait de discours et dirait: 'Si je suis votre époux, où est l'amour qui m'est dû?' Car déjà Il avait dit: *Si je suis votre Seigneur où est la crainte que vous me devez?* (*ibid.*). Il exige donc d'être craint comme Seigneur, honoré comme Père, aimé comme Epoux. Entre ces trois sentiments, lequel a plus de prix? L'amour, sans aucun doute. Car sans amour, la crainte est pénible à éprouver, et l'honneur reste sans retour. La crainte est servile, tant que l'amour ne vient

² Baruch 3, 10-11

³ Eph 5, 1-2

⁴ Matth 19, 5

⁵ 1 Jn 4, 16

⁶ Malachie 1, 6

pas l'affranchir. Et l'honneur que n'inspire pas l'amour, n'est pas honneur; il est adulation. A Dieu seul, pourtant, honneur et gloire, mais Dieu ne les accepte qu'imprégnés de la douceur du miel de l'amour. Il suffit d'aimer. L'amour plaît par lui-même, il est son propre mérite et sa propre récompense. L'amour ne se veut pas d'autre cause, pas d'autre fruit que lui-même. Son véritable fruit, c'est d'être. J'aime parce que j'aime. J'aime pour aimer. C'est une grande chose que l'amour, si du moins il remonte à son principe, retourne à son origine et s'en revient toujours puiser à sa propre source les eaux dont il fait son courant. De tous les mouvements de l'âme, de ses sentiments et de ses affections, l'amour est le seul qui permette à la créature de répondre à son Créateur, sinon d'égal à égal, du moins de semblable à semblable"...

*

En guise de Conclusion: la finale du second Sermon pour l'Avent.

Une très belle invocation de Bernard faite à Marie, « la Toute Bénie »

« Notre-Dame, notre médiatrice, notre avocate,
avec ton Fils réconcilie-nous,
à ton Fils recommande-nous,
auprès de ton Fils représente-nous!

Ô Bénie (cf. Lc 1, 42),
par la grâce que tu as obtenue,
par la faveur unique que tu as acquise,
par la miséricorde que tu as enfantée,
accomplis cette requête:
Que Celui qui a daigné, par ton intermédiaire,
devenir participant de notre faiblesse et de notre misère,
nous rende aussi participants, par ton intercession,
de sa gloire et de sa béatitude,
lui, le Christ Jésus, ton Fils, notre Seigneur,
qui, au-dessus de tout, est béni pour les siècles » (cf. Rm 9, 5).

*

Kasanza (RDC)

Le 30 avril 2009

F. Irénée Rigolot (ocso)

*